

UN SCANDALE
EN PROVINCE

UN MARI

PAR

PIERRE L'ESTOILE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

Droits de reproduction et de traduction réservés.



IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE L'ECHANTILLON SUR SEINE,
JEANNE ROBERT

UN SCANDALE
EN PROVINCE

UN MARI

PAR

PIERRE L'ESTOILE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

Droits de reproduction et de traduction réservés

UN

SCANDALE EN PROVINCE

I

C'était en 1849, l'année du choléra.

La Picardie ne souffrait pas encore du terrible fléau, et à peine signalait-on, dans quelques villages malsains, un ou deux cas tout à fait isolés. Déjà cependant Mgr l'évêque d'Amiens avait ordonné que des prières publiques fussent dites dans toute l'étendue de son diocèse, et le gouvernement avait transmis à ses fonctionnaires des ordres d'après lesquels ces cérémonies devaient être entourées de toute la pompe propre à ramener le calme, le courage, la confiance, dans l'esprit des populations.

De toutes les villes du département de la Somme que l'épidémie avait respectées jusqu'alors, Péronne semblait être la plus favorisée du Ciel ; jamais les Péronnais ne s'étaient si bien portés ; pas la moindre indisposition au bulletin des cancans de la petite ville.

Et pourtant c'était là que les cérémonies religieuses devaient avoir le plus d'éclat. Le sous-préfet, M. d'Ivry, se trouvait à la tête d'une grande fortune ; et, comme sa nomination était récente, il se proposait de payer sa bienvenue à ses administrés d'une façon retentissante : il avait remis quelques milliers de francs à M. le curé pour les préparatifs, et s'était, de plus, entendu avec le commandant de place et le colonel du régiment en garnison à Péronne, pour qu'un fort détachement de troupes se joignît aux pompiers de l'arrondissement et à la garde nationale de la ville.

Annoncée au prône quinze jours à l'avance, préparée sous ces auspices et dans ces conditions, et célébrée un dimanche, à dix heures, l'heure habituelle de la messe paroissiale, la messe d'intercession devait prendre le caractère d'une fête publique.

Voilà donc, le dimanche 3 mai, la Grand'-Place tout étonnée du nombre inaccoutumé d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux, qui foulent son pavé disjoint, dans l'attente du premier coup de dix heures.

Hélas ! il n'est que neuf heures et demie ! Une demi-heure encore ! Et, tandis que les cloches de l'église sonnent à toute volée, tandis que, d'un accent plus plaintif et plus modeste, ainsi qu'il convient, leur répondent celles du couvent des Claristes, des groupes se forment : on se promène, on cause, on examine les uns et les autres ; enfin on dit, suivant l'habitude, sur le ton de la confiance, beaucoup de bien de soi et plus encore de mal de son prochain.

– Je vous demande un peu, s'écrie un jeune homme au milieu de plusieurs autres qui lui témoignent une vive admiration, je vous demande un peu comment cette messe-là va empêcher le choléra de venir chez nous, s'il en a bien envie !

Quelques éclats de rire, trop bruyants pour être sincères, partent du groupe dans lequel ces paroles ont été prononcées, tandis qu'un capitaine de chasseurs, à la tournure élégante, à la démarche hardie, s'approche de l'orateur.

– Toujours libre-penseur, monsieur Laruelle ? lui dit-il avec la plus exquise politesse, mélangée d'une nuance de dédain.

– Toujours, capitaine....

A quelques pas de là, M. Denieau, l'avoué, un petit homme d'une quarantaine d'années, gras, luisant, potelé, avec des favoris noirs et des lunettes d'or, demande à M. Du four, le médecin :

– Est-ce que ce n'est pas notre nouveau percepteur qui cause avec le capitaine de Mauzac ?

– Oui, c'est M. Laruelle.

– Voyez donc, il est entouré d'une sorte de cour...

– Une *cour* ? Allons donc !.... Bruneau. Faucompret....

– Enfin...

– Parbleu ! tous les jeunes gens de la ville auraient besoin de mes soins.... Il paraît que ce monsieur arrive de Paris, et il n'en faut pas davantage pour qu'ils se réunissent tous autour de lui, trouvent son insolence charmante et applaudissent aux sottises qu'il débite.

– N'a-t-on pas raconté qu'il avait eu un motif pour se faire nommer chez nous ?

– On prétend qu'il a été amoureux de la comtesse de Labassère, avant son mariage, quand elle était mademoiselle de Reigny, et qu'il a voulu la suivre ici lorsque son mari, le général, l'y a amenée.

– C'est invraisemblable !

– Cependant on affirme qu'il a réellement demandé sa main.

– Va-t-il à Labassère ?

– Rarement, je crois...

– Il nous écoute ; éloignons-nous.

Un peu plus loin madame Desrivières, la femme du notaire...

Desrivières, à Péronne, s'écrit en un mot ; mais à Paris, dans les rares voyages que l'on y fait, l'orthographe est modifiée, et l'on écrit « des Rivières. »

Donc madame Desrivières, la femme du notaire, rencontre en sortant de chez elle madame Robin, la femme du président du tribunal, laquelle se dirige vers l'église en traversant la place.

– Bonjour, chère madame, lui dit-elle. Nous voilà toutes deux levées de bien bonne heure, ce matin !

Ces dames ne se sont jamais avoué que, dans l'ordinaire de la vie, elles se lèvent tout aussi tôt, pour aider leurs deux ou trois domestiques femelles

à faire leur service.

– Oh ! oui ! de bien bonne heure ! répond madame Robin, et plus tôt même qu’il ne fallait... car nous sommes en avance.

– Bah ! nous allons cheminer ensemble, tout doucement en causant.

A peine ont-elles fait quelques pas qu’un militaire en grande tenue les croise rapidement.

– Bon Dieu ! qui est-ce là ? s’écrie la présidente, qui croit se rendre intéressante en feignant d’être myope.

– Vous ne le reconnaissez pas ? fait madame Desrivières, c’est le colonel des chasseurs : il va sans doute chez le sous-préfet.

– A propos du sous-préfet, avez vous remarqué tout à l’heure la toilette de sa femme ?

– Elle est déjà partie pour l’église, madame d’Ivry ?

– Oh ! il y a longtemps ! Et si vous aviez vu cette voiture !... Ces chevaux qui avaient des roses sur le nez et sur les oreilles !... Et cette toilette !....

– C’est honteux !

– Chut ! voici des officiers, et ces, messieurs sont toujours fourrés chez les d’Ivry.

– Ces messieurs !... excepté un, qui va plus souvent ailleurs...

– Sans doute !...

Et les deux dames éclatent de rire.

– Regardez donc ces deux caricatures, dit, tout en les saluant, un officier à l’un de ses camarades.

– Je suis sûr qu’elles se trouvent très-bien ainsi, répond l’autre.

– Parbleu !

– Même mieux que cet amour de petite comtesse dont la voiture débouche là-bas.

– Tiens ! c’est vrai ! la voici... avec son mari !... Pauvre petite femme !.

– Voyons ! Elle n’est pas tant à plaindre avec un joli garçon comme Mauzac !...

– Mauvaise langue !

La voiture s’approche, les officiers saluent.

- Est-elle assez gracieuse, cette petite femme-là !
 - L’avez-vous vue sourire à Mauzac, là-bas, en passant près de lui.
 - C’est égal ! ce brave général de Labassère est un bien honnête homme ; mais il est rudement maladroit d’avoir épousé cette frimousse-là, avec ses soixante-six ans.
 - Quel âge a-t-elle, elle ?
 - Vingt-deux ans.
 - Il faut des époux assortis. C’est à merveille. Et Mauzac ?
 - Messieurs, j’ai trente-trois ans, puisque cela vous intéresse, dit le capitaine de Mauzac sans s’arrêter, pour montrer tout à la fois qu’il a entendu et qu’il désire que cette conversation prenne fin.
 - Ce diable de Mauzac !.... Quand on parle de lui, il est toujours là ; et le soir, quand il n’est pas de service et qu’on veut lui faire faire un *bac*, on ne peut jamais le trouver nulle part.
 - Je le crois bien !
- Et la conversation se continue à voix basse.

Mais voilà que les cloches sonnent moins fort. Les groupes se dispersent, la place se vide peu à peu ; chacun se dirige vers l’église, la messe commence. Les cloches ne sonnent plus, la messe est commencée...

Deux heures plus tard, vers midi, les cloches s’ébranlaient de nouveau et l’on sortait de l’église.

Au bas des longues et larges marches du perron, madame Desrivières avait installé son quartier général de renseignements et de cancans. Elle était entourée de quelques-uns des jeunes gens qui constituaient tout à l’heure la cour de M. Laruelle, entre autres MM. Bruneau et Faucompret, qui semblaient ici dans leur élément ; et le groupe s’augmenta bientôt du percepteur lui-même.

La sortie commençait. Tout ce que la petite ville picarde contenait d’un peu élégant allait être passé en revue, *abîmé*, *éreiné*, par cette coterie de provinciaux malveillants, réunie sous la direction d’un fat, provincial lui-même, quoique échappé de Paris.

Jusqu'ici cependant, madame Desrivières se sentait gênée. Elle était la seule femme du groupe, et il ne lui était guère possible de demeurer là longtemps, si nulle autre femme ne venait se joindre à elle. Comment oserait-elle, dans la situation où elle se trouvait, blâmer madame X. de se laisser suivre d'aussi près par M. Z... à la sortie de l'église, rire du salut adressé par M. Y... à madame W., se moquer du remerciement tout simple mérité par monsieur un tel en ramassant le livre de messe de madame une telle ? Cela était fort embarrassant.

Par bonheur pour cette pauvre madame Desrivières, ce fut madame Robin qui sortit la première. La présidente connaissait sa province. Elle se sentit intimidée. Elle redouta l'atteinte des griffes et des dents de la fameuse coterie Laruelle, et se dit qu'après tout il était peut-être plus adroit de se moquer des autres que de se soumettre à leurs sarcasmes. Bref – sans trop d'enthousiasme, il est vrai – elle alla rejoindre son excellente amie la notaresse.

Celle-ci, ne se sentant plus de joie, redoubla d'aigreur à l'adresse des passants.

– Oh ! oh ! voici qui vous regarde, chère amie, dit-elle bientôt à madame Robin.

– Quoi donc ?

– Ne voyez-vous pas ce bas de soie qui paraît là-haut sur la dernière marche de l'église ?

– Ah ! oui !.. la baronne de Serve.

La baronne de Serve était la femme du procureur de la République et, comme telle, détestée de la femme du président.

– Est-elle assez coquette, hein ?

– Ne m'en parlez pas. Et regardez sa tenue... qu'est-ce que c'est que cette robe de foulard gris-de-perle ?.... Est-ce qu'elle ne pourrait pas s'habiller comme tout le monde ?

– C'est ridicule !

Et l'excellente madame Robin, raide comme un morceau de bois dans sa robe de moire-antique, se tut sur cette exclamation.

– Ah ! fit tout à coup Laruelle à l'oreille de madame Desrivières, voici mademoiselle de Labassère, la sœur de ce bon général.

– Regardez-la donc, chère amie, dit la notaresse. Elle a l'air si malheureux, cette pauvre Herminie, depuis que son frère est marié, qu'elle me fait une véritable peine.

– A moi aussi, répartit madame Robin.

– Excellents cœurs ! murmura railleusement le percepteur, dont le cœur ne valait certainement pas autant que ceux dont il se moquait.

...Ils sont brouillés. n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un air innocent, bien qu'il sût parfaitement à quoi s'en tenir.

– Pas tout à fait encore, mais il s'en faut de peu.

Au même instant, tandis que mademoiselle de Labassère s'approchait du groupe Laruelle, la comtesse sortit de l'église au bras de son mari. Elle fit à l'adresse de sa belle-sœur une inclination charmante, presque filiale, à laquelle celle-ci répondit à peine par un salut bien dur, bien raide, bien sec. Quant au général, il donna en passant à la vieille fille une poignée de main plus froide que le plus froid des saluts.

Mademoiselle de Labassère se retourna cependant pour les regarder monter dans la calèche découverte dont un valet de pied tenait la portière ouverte. Et madame Desrivières eut le temps de dire à son amie :

– Cette chère Herminie ! ce qui l'exaspère, c'est l'aveuglement de son frère, qui ne veut pas s'apercevoir de la liaison de sa femme avec le capitaine de Mauzac...

– C'est donc vrai ?

– Regardez !...

A ce moment, en effet, le jeune capitaine s'approchait de la voiture.

– Mon général, dit-il en riant, vous n'avez pas d'ordres à me donner ?

– Un seul., l'ordre devenir dîner ce soir avec nous...

Si ma femme le permet, ajouta le vieux soldat en riant aussi et en jetant sur la comtesse un regard dans lequel l'âge n'avait pas éteint toute passion.

– Ce soir, madame ? demanda le capitaine sur un ton plus sérieux.

– Oui, ce soir, répondit-elle en appuyant sur ses lèvres le bout de son gant de peau de Suède.

– Aveugle !.... murmura mademoiselle de Labassère.

Et elle rejoignit le groupe Laruelle.

II

Le même jour, vers cinq heures de l'après-midi, Guy de Mauzac franchissait au pas de son cheval les portes de la ville et s'engageait sur la route d'Albert.

En longeant le Quinconce, la promenade favorite des Péronnais, – qui y passent de longues heures le dimanche, surtout en été, – il échangea quelques saluts avec des amis du régiment ou des connaissances de la ville, avec M. de Serve, entreautres, qu'il avait perdu de vue en entrant à Saint-Cyr, et qu'il avait été bien aise de retrouver procureur de la République à Péronne. Puis, quand il eut dépassé l'extrémité de la longue allée qui borde la route, il murmura un « enfin ! » tout à fait significatif, et mit son cheval au galop.

En cet instant, s'il eût été moins occupé, il eût entendu l'éclat de rire de Laruelle, qui, dissimulé avec ses amis derrière la haie de clôture du Quinconce, fit à haute voix cette remarque aussi méchante que judicieuse :

– Bravo, mon capitaine ! On longe la promenade... au pas, d'un air indifférent et ennuyé ; puis, quand on est ou qu'on se croit hors de vue, on prend le galop de course... Belle malice... mais cousue de fil blanc !.... n'est-ce pas, messieurs ?

Quoi qu'il en soit, Guy n'entendit pas et continua sa route le plus rapidement possible. A trois kilomètres environ de la ville, il tourna à droite dans un chemin de traverse bordé de champs d'oeillettes, franchit encore, au grand trot, à peu près un kilomètre, tourna un poteau muni de chaînes qui portait cette inscription :

Route interdite aux voitures non suspendues,

et reprit le galop dans l'avenue du château de Labassère, à la grille duquel il sonnait quelques instants après.

Vraiment, il avait bon air, le capitaine Guy de Mauzac, et certes, si la comtesse de Labassère était sa maîtresse, comme le laissaient supposer les cancons de Péronne, elle dut être fière de lui lorsqu'elle le vit sauter lestement de son cheval au bas du perron : jamais officier de chasseurs ne porta son uniforme avec plus d'élégance. Guy était grand et mince, mais sans que la finesse presque féminine de sa taille parût rien retirer à la force de ses membres. Son visage, qu'encadrait une forêt, de cheveux noirs coupés en brosse, était empreint d'autant de mâle énergie que de distinction native. Sa fine moustache ombrageait des lèvres un peu minces, mais derrière lesquelles apparaissaient deux rangées de dents très-blanches. Enfin ses yeux, d'un vert sombre, exprimaient une passion ardente et brillaient, sous des sourcils presque rejoints, d'un éclat métallique.

La comtesse Régine, qui était accourue sur le perron dès que la grosse cloche du château avait annoncé l'arrivée du capitaine, était, en femme, tout l'opposé de ce que celui-ci était en homme. Petite et frêle au point d'être presque maigre, elle paraissait plus nerveuse que forte. C'était une de ces femmes dont la vie physique semble un problème : elle mangeait peu, ne respirait guère, n'entreprenait jamais une vraie promenade, se disait fatiguée lorsqu'elle avait fait quelques pas dans le parc ; et cependant elle plaisantait, elle riait, elle vivait, sans être jamais souffrante, si ce n'est parfois, les jours d'orage, de quelque migraine nerveuse ; enfin, elle passait les nuits au bal toutes les fois qu'une occasion s'en présentait, et dansait sans s'arrêter jusqu'à sept ou huit heures du matin ; puis, comme à Péronne les soirées étaient rares, elle en donnait chez elle, au château de Labassère, et s'efforçait de retenir ses invités le plus tard qu'il lui était possible.

Explique qui pourra cette résistance à la maladie des êtres les plus faibles et les plus frêles ; le fait lui-même n'est plus à démontrer.

– Vous voilà enfin, mon cher Guy, dit-elle au jeune homme, tandis que celui-ci lui baisait respectueusement la main sur le seuil du vestibule.

– Vous voulez donc bien de moi ce soir, Régine ? demanda Guy presque bas.

– Le général ne vous l'a-t-il pas dit ?... Et moi aussi ?

– J’ai cru le comprendre....

...Tout à fait ? insista le jeune officier, comme s’il attachait à cette seconde question plus d’importance qu’à la première.

– Oui, tout à fait, répondit la comtesse.

...Mais, taisez-vous, ajouta-t-elle comme ils traversaient le vestibule pour se rendre au salon, ces armures me font peur !... Il serait si facile de s’y cacher !

– Allons donc ! répondit Guy en riant, cela ne se fait qu’au théâtre.

La salle dans laquelle les deux jeunes gens se trouvaient en ce moment n’était autre, en effet, que l’ancienne salle des gardes du château de Labassère. Le général avait tenu à lui rendre quelque chose de son ancien aspect et avait fait tapisser les murs de vieilles armures : cette ornementation produisait le plus singulier effet ; et, pour peu que l’on fût coupable et en même temps superstitieux, ou simplement prudent, on se sentait là, environné de témoins muets et terribles dans leur silence. C’était surtout en entrant que l’on éprouvait cette impression : de chaque côté de la porte, se tenait, sur un coursier bardé de fer, un chevalier dont le heaume avait la visière baissée, et l’imagination la moins fertile faisait supposer derrière la grille de cette visière deux yeux curieux et avides.

– Et puis, reprit le capitaine après avoir jeté un regard sur les armures, votre mari ne se doute de rien.

– Heureusement !.... Songez donc, Guy, combien nous sommes coupables !

– Eh bien ! cria M. de Labassère, qui parut à la porte du salon, comptez-vous rester toute la soirée à bavarder dans ce vestibule ?

Guy avait lâché la main de Régine, et celle-ci allait au-devant de son mari.

– Ce sont mes chevaliers qui vous retiennent ?... insista le vieillard en riant.

– Oui, répondit Guy ; vous savez, mon général, que j’ai pour eux la plus vive admiration.

– Je conçois cela !... Tu te dis sans doute que les chevaliers de ce temps-là valaient bien les petits officiers de chasseurs d’aujourd’hui ?

– Je crois, en effet, fit la comtesse en plaisantant, que M. Guy serait fort embarrassé s’il se trouvait affublé tout à coup de l’une de ces armures.

– Croyez-vous donc, madame, repartit le capitaine, que le général ne fût pas tout aussi embarrassé ?

– Allons ! capitaine de Mauzac, conclut le vieux soldat, tu n’as qu’une manière de t’égaliser aux anciens preux, c’est de veiller sur ma femme tandis que je vais jusque chez le garde, à qui j’ai des ordres à donner. — Régine, ajouta-t-il en s’adressant à la comtesse, je fais semblant de vous confier à Guy, mais, entre nous, c’est lui que je vous confie : il ne faut pas que, jusqu’à l’heure du dîner, il regrette trop Péronne... ni la caserne.

– Je suis en bonnes mains, murmura Mauzac, tandis que M. de Labassère sortait, laissant ensemble les deux jeunes gens.

Ceux-ci traversèrent lentement le vestibule, qui tenait toute l’épaisseur du château, et furent s’installer sur le perron du côté du parc.

Les derniers mots de son mari avaient rendu la comtesse triste et rêveuse.

– Savez-vous bien, dit-elle tout à coup à Guy, savez-vous que nous jouons un rôle odieux vis-à-vis de ce pauvre homme !

– Le capitaine tressaillit.

– Il y a des moments, reprit-elle les larmes aux yeux, où j’ai honte de moi-même...

Guy s’était levé ; il interrompit la jeune femme :

– S’il y a un coupable, fit-il d’un air sombre, c’est moi. Le général était le meilleur ami de mon père ; il m’a élevé lorsque je fus devenu orphelin ; il m’a traité, il me traite encore comme si j’étais son fils ; et voilà l’homme auquel j’ai volé sa femme !.... Ah ! tenez, Régine, moi aussi j’éprouve de cruels remords, car j’aurais dû mourir plutôt que de vous avouer mon amour...

– Mon ami ! s’écria la comtesse, qui, en voyant l’effet produit par ses paroles, se repentait déjà de les avoir prononcées.

– Oui, continua Guy, vous avez raison. Notre conduite est odieuse, et certes, si nous ne nous aimions pas tant...

Le jeune homme n’osa achever.

– Eh bien ? demanda madame de Labassère, dont les larmes s’étaient tariées comme par enchantement.

– Eh bien ! reprit courageusement le capitaine, je me demande parfois s’il ne serait pas plus honnête de nous quitter...

Nous quitter ! s’écria la jeune femme en saisissant l’officier par le bras. Nous quitter ! Voilà bien les hommes !... Les plus braves sont lâches dans les combats de la vie !... Est-ce qu’on se quitte ?... Serons-nous moins coupables quand nous serons plus malheureux ? Pouvons-nous effacer le passé ?...

Le jeune homme, effrayé de l’exaltation de sa maîtresse, ne répondit rien.

Régine se dressa devant lui :

– Tu pourrais donc me quitter, toi ?.... demanda-t-elle en dardant sur Guy des regards enflammés de colère et d’amour.

– Tu sais bien que non ! repartit celui-ci en levant les épaules et tandis qu’il couvrait de baisers les mains de la jeune femme.

Régine se rassit.

– Ce qu’il faut, dit-elle d’un ton beaucoup plus calme, c’est éviter de devenir plus coupables encore que nous ne le sommes déjà. Nous devons faire en sorte que personne ne puisse soupçonner notre amour...

– Oh ! rassurez-vous ; nous prenons trop de précautions pour que ce danger soit à craindre....

– Non, Guy, il faut être plus prudent encore... Vous ne connaissez pas les petites villes ; vous avez toujours vécu en Afrique ou à Paris, et si, comme moi, vous étiez resté deux ans ici, vous sauriez qu’on y passe sa vie à s’occuper des autres ; on les surveille, on les épie, on commente leurs moindres démarches, leurs moindres gestes.

Mauzac ne put s’empêcher de sourire.

– Vous vous montez la tête, ma chère Régine, fit-il doucement. On ne devinera rien. Mais d’ailleurs, quand même on s’apercevrait que nous nous aimons...

– Voilà ce que je veux éviter à tout prix, interrompit vivement la jeune femme.... Vous ne comprenez donc pas qu’on en parlerait ?....

– Lorsqu’on en aurait assez parlé, on finirait bien par se taire...

– C’est ce qui vous trompe !... Encore une fois, nous ne sommes pas à Paris, où une liaison se pardonne pour peu qu’elle paraisse durable... Ici on crierait au scandale, on se moquerait du général, on le montrerait au doigt,

et je ne veux pas qu'il soit ridicule par ma faute.... On l'avertirait peut-être !....

Guy ne put réprimer un geste d'incrédulité.

— On l'avertirait, vous dis-je.... Oh ! ce n'est pas que je craigne le châtement que j'ai conscience d'avoir mérité... je suis prête à le subir ; et le jour où mon mari, sachant la vérité, voudrait se venger, je ne demanderais pas grâce ; mais l'idée de son désespoir m'est insupportable.... Croyez-vous que, sans cela, je serais encore ici ?.... Non ! dès le premier moment, je vous aurais dit : Allons-nous-en ! partons ensemble ! Seulement c'eût été empoisonner ses dernières années, briser sa vie peut-être, et voilà ce que je n'ai pas voulu.... J'ai préféré m'astreindre à mener cette existence de mensonges qui est un supplice de tous les instants...

— Régine !

— Eh ! que veux-tu ! Je souffre à la pensée qu'un jour il pourrait me dire : « Vous m'avez épousé de votre plein gré, je vous ai aimée ; j'ai satisfait vos moindres caprices, j'ai eu une foi absolue en vous ; et comment avez-vous répondu à mon affection, à ma confiance ?.... » Il Oh ! j'en mourrais de honte !.

— Non.... non. il ne saura rien. Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Merci !... Il faudra peut-être nous voir moins souvent.... Songez-y, ce sacrifice sera non pas l'excuse, mais l'atténuation de notre faute...

— Je t'aime, Régine ! dit le jeune homme tout bas.

— Silence ! fit la comtesse, en souriant malgré elle.

Et tous deux rentrèrent au salon, où le général vint bientôt les rejoindre.

Quelques instants plus tard, on était à table dans la grande salle à manger toute lambrissée de vieux chêne.

En face de Régine, le général trônait, satisfait de son sort, content de soi-même et des autres. Ses cheveux blancs toujours coupés à l'ordonnance, sa moustache grise, un trou qui avait été creusé dans sa joue par un biscaïen reçu au champ d'honneur, tout cela donnait à sa physionomie un air de franchise militaire et de crâne bonté. Riant de tout comme un homme heureux, et riant de ce gros rire qui dénote plus de sincérité que d'esprit,

l'aimable vieillard ne laissait pas de montrer, dans tout ce qu'il disait, qu'une énergie extrême était cachée sous tant de bonhomie.

Quiconque l'eût vu, quiconque l'eût entendu ce soir-là – et c'était de même chaque soir – l'eût jugé d'un coup d'œil : c'était le type de l'excellent soldat, plein de courage et de loyauté, mais avec moins de finesse.

Le dîner commença et s'acheva sans incident qui mérite d'être signalé.

On prit le café sur le perron, du côté du parc ; les deux hommes fumèrent quelques cigares en causant avec la comtesse de la cérémonie du matin ; enfin, comme neuf heures sonnaient à l'horloge du château, – instrument d'une extrême précision que M. de Labassère avait apporté de Paris et fait installer dans un œil-de-bœuf condamné, – un palefrenier amena, suivant la coutume, le cheval du capitaine.

Guy fit ses adieux, sauta en selle, regagna la – cour d'honneur en traversant celle des communs, et – tandis que tout le monde, au château, se couchait ou feignait de se coucher. – s'engagea dans l'avenue.

Il en sortait à peine et n'avait guère parcouru plus de la moitié du chemin qui menait à la grand'route, lorsqu'il fut rejoint par un soldat de son régiment qui s'était tenu jusqu'à-lors dissimulé derrière un bouquet d'arbres.

Quelques mots furent échangés, après lesquels Guy descendit de sa monture et remit les rênes à l'homme qui l'avait attendu.

– A quelle heure, mon capitaine ? demanda le soldat, qui n'était autre que l'ordonnance de M. de Mauzac

– Avant cinq heures.

Et tandis que l'ordonnance – imprudence à laquelle Guy n'avait jamais songé – reprenait, monté sur le cheval de son chef, la route de la ville, le capitaine se dirigea, à travers champs, vers un point à lui connu du mur qui entourait le parc de Labassère.

Arrivé en un endroit où la clôture, de construction ancienne, s'abaissait sensiblement, il se hissa jusqu'à la crête ; et il s'arc-boutait déjà des pieds, pour franchir l'obstacle, contre les pierres en saillies, lorsque celles-ci, s'ébranlant, entraînèrent dans une dégringolade commune et le jeune

officier et tout un morceau de la partie supérieure du mur, profondément salpêtré.

Guy ne se tint pas pour battu. La brèche qu'il venait de faire lui ouvrait un passage facile. Il se releva vivement, secoua ses vêtements blancs de poussière et franchit la muraille.

III

En 1849, il régnait encore, à Péronne, une certaine coutume bizarre dont l'origine remontait à une haute antiquité, connue sous le nom de « Droit de marché. » Un propriétaire n'avait pas licence – sur certains territoires – de prendre un fermier en dehors du pays.

Aucune loi, il est vrai, ne sanctionnait cette interdiction ; mais le fermier étranger – s'il arrivait que le propriétaire en eût installé un – et le propriétaire lui-même subissaient tant de désagréments, que forcément ce dernier reprenait un fermier dans le voisinage. Seulement ici se présentait une difficulté nouvelle : si le précédent fermier avait été congédié sans des motifs d'indignité réelle, le propriétaire n'en trouvait point d'autre dans les environs, si bien qu'il ne lui restait plus qu'à cultiver sa terre lui-même. Dans cette hypothèse on le laissait tranquille.

Il est facile de concevoir, d'après cela, qu'un grand nombre de terrains devaient rester en friche autour de Péronne.

Or, il était arrivé qu'en 1846 M. Desrivières avait acheté, sur la route de Péronne à Amiens, une petite ferme et quelques hectares de terres.... labourables, mais en friche, et grevées de ce fameux droit de *marché*. Pendant deux ans, tout s'était passé on ne peut mieux : le notaire, au fait des coutumes picardes, avait adopté précisément le fermier congédié par le propriétaire précédent ; cette manière de faire lui avait acquis les sympathies du voisinage ; ses terres prospéraient sous une habile direction ; sa ferme lui rapportait gros : il était enchanté.

Les choses en étaient là, lorsque, vers la fin de la seconde année, cet homme, en qui il avait mis toute sa confiance, vint le trouver et lui tint à peu près ce langage :

– Monsieur, mon fermage est trop cher, et je désire que vous me le diminuiez cette année, sans quoi je ne ferai pas un nouveau bail.

– Mon ami, répondit M. Desrivières avec bonté, je ne me refuse pas absolument à faire ce que vous dites, mais encore faudrait-il que je susse, avant de m’engager, dans quelles proportions vous désirez que je diminue votre fermage...

– Au moins d’un tiers, repartit impudemment le fermier.

– Vous n’y songez pas ? cela est impossible.

– Il le faut cependant, car, sans cela, je cesse de cultiver.

– Je vous remplacerai, répliqua M. Desrivières, sans se dissimuler les dangers de cette réponse, mais emporté par une juste colère.

– Essayez, car moi je m’en vais.

Et, cela dit, le fermier sortit de l’étude du notaire, retourna aux champs, cultiva avec un soin extrême jusqu’à l’expiration de son bail... et puis disparut.

Le notaire, lui, fut fort embarrassé. Il fit appel à tous les cultivateurs du pays. N’en trouvant pas un seul qui voulût reprendre sa ferme, et sachant bien qu’il lui serait difficile de maintenir chez lui un étranger, il essaya de vendre sa propriété. Mais, dans ces conditions, la vente était presque impossible.

Bref, dans le courant d’avril, las des obstacles – prévus d’ailleurs – auxquels il se heurtait, M. Desrivières fit un coup de tête. Il prit un fermier belge. L’homme arriva, s’installa et ne rencontra tout d’abord que des figures souriantes. Mais, au bout de huit jours, les lettres anonymes –

Péronne est le pays des lettres anonymes – pleuvaient dans l’étude du malheureux notaire, qui, chaque matin en parcourant son courrier, décachetait une épître dans le genre de celle-ci :

« Monsieur,

Si dans les trois premiers jours du mois de mai vous n’avez pas renvoyé le nouveau fermier que vous avez installé chez vous, votre ferme sera incendiée dans la nuit du 3 au 4. Quant

aux récoltes, trop vertes encore pour bien brûler, ce sera pour plus tard.

A bon entendeur salut. »

La lettre qu'on vient de lire est celle que M. Desrivières reçut le 30 avril. Le notaire était trop du pays pour ignorer que ces sortes de menaces étaient souvent exécutées. Néanmoins, il pensa que peut-être, en prévenant tout à la fois le parquet, le commissaire de police et la gendarmerie, il échapperait à la loi commune : il garda donc son fermier. Mal lui en prit.

Dans la matinée du 3 mai, tandis que les prières publiques étaient dites à l'église, un homme que l'on ne connaissait pas à la ville remit à la cuisinière du notaire un paquet soigneusement ficelé et ne portant point d'adresse, en lui recommandant de le donner à son maître dès qu'elle le verrait. Vers midi, comme il revenait de la messe, M. Desrivières fut mis en possession du paquet ; il l'ouvrit ! c'était une botte d'allumettes. Il comprit ; mais cette dernière menace ne put ébranler sa confiance dans les précautions qu'il avait prises.

A deux heures du matin, dans la nuit du 3 au 4, la ferme flambait.

Immédiatement toute la ville fut en rumeur. Aux premiers sons du tocsin, les pompiers avaient couru chercher les pompes et s'étaient élancés dans la direction où le sinistre leur était signalé.

Bientôt on sonna le boute-selle : les fenêtres de la caserne s'éclairèrent de toutes parts, et, quelques instants après, l'escadron désigné pour se rendre sur le théâtre de l'incendie fut sur pied. Cet escadron était justement celui auquel appartenait Mauzac ; déjà les pelotons étaient formés lorsque le colonel parut. Il s'approcha du groupe des officiers et s'aperçut aussitôt que Guy n'était pas là.

– Où est le capitaine de Mauzac ? demanda-t-il à un lieutenant.

– Nous ne l'avons pas encore vu, répondit celui-ci.

– Que diable peut-il donc faire ?... murmura le colonel d'un ton de mauvaise humeur. Qu'on aille le chercher sur-le-champ !

Un brigadier, envoyé chez Guy, revint bientôt dire qu'il n'avait trouvé personne.

Le colonel laissa échapper un juron énergique. Il allait sans doute annoncer son intention de punir sévèrement le jeune officier, lorsque le tocsin, qui s'était un instant ralenti, redoubla d'intensité. C'était un indice que l'incendie prenait des proportions plus considérables ; et dès lors le colonel ne songea plus qu'à courir où son devoir l'appelait.

.....

Le lendemain, ou plutôt ce même jour, quelques heures plus tard, tous les cancaniers et cancanières de la ville, Laruelle et madame Desrivières en tête, savaient que le capitaine de Mauzac avait manqué à l'appel.

Mais comment la ville, comment la bourgeoisie de la ville avait-elle connu cette absence ? Voilà ce que nul des amis du jeune homme ne put d'abord comprendre. Le sous-préfet, M. d'Ivry, était trop homme du monde pour ne s'être pas tu ; il en était de même de M. de Serve, le procureur de la République. Quant au colonel du régiment de chasseurs, il n'avait guère de relations avec les Péronnais, et ce n'était certainement pas lui qui avait parlé.

Voici ce qui s'était passé :

En entendant sonner le tocsin, Laruelle s'était levé et avait cru de son devoir de fonctionnaire de se montrer sur le théâtre de l'incendie. Toute la nuit, il était resté là, pérorant dans les groupes, donnant des conseils aux pompiers, qui ne lui en demandaient pas, et portant parfois avec affectation un seau d'eau, afin qu'il fût dit qu'il avait pris une part active au sauvetage. Enfin, vers quatre heures et demie, la ferme étant entièrement consumée, il était rentré en ville.

Or le hasard voulait qu'il demeurât du côté opposé à l'incendie, aux environs de la rue d'Albert. Comme il allait introduire la clef dans la serrure de sa porte, il entendit derrière lui les pas d'un cheval. Il se retourna et s'aperçut, non sans surprise, que c'était un simple soldat monté sur un cheval d'officier, ce qu'il était facile de reconnaître à la selle.

Le percepteur eut aussitôt un soupçon qu'il se promit d'éclaircir. Il suivit donc le cavalier, le vit arriver à la porte de la ville, assista de loin au colloque qui eut lieu entre lui et la sentinelle. et remarqua qu'il revenait fort mécontent lorsque le passage lui eût été refusé par suite des ordres spéciaux donnés pour la nuit par le commandant de place.

Tout d'abord, Laruelle songea à interroger le soldat... mais c'était le moyen de ne rien découvrir, et il attendit. Vers six heures, il vit arriver Guy – et fut se coucher. Il savait ce qu'il voulait apprendre.

Guy fut mis aux arrêts.

Quant à Laruelle, quand il eut assez bavardé en ville, il songea à se rendre aux champs. Vers deux heures de l'après-midi, il s'en fut à Labassère.

– Madame, dit-il à la comtesse, je viens vous rendre un grand service.

– Lequel, monsieur ? demanda Régine, très-surprise de cette entrée en matière.

– Madame, les instants sont précieux. J'irai droit au fait. M. de Mauzac est sans doute aux arrêts maintenant, car son absence a été constatée cette nuit.

La comtesse fit un haut-le-corps. Cependant elle se remit et répondit du ton le plus hautain :

– Eh bien ! monsieur, en quoi cela peut-il m'intéresser ? Je plains M. de Mauzac, et je le blâme tout à la fois, moi, femme d'officier, d'avoir manqué à son devoir.

Le Laruelle commençait à se sentir embarrassé. Le sang-froid et l'énergie de la frêle créature à laquelle il s'était proposé de faire peur le décontenançaient absolument.

– Madame, balbutia-t-il, j'avais pensé.... que... peut-être...

Régine l'interrompit ; et, se levant :

– Monsieur, repartit-elle avec un sourire de mépris, vous avez mal pensé en songeant à apporter ici vos appréciations.

Laruelle s'était levé aussi, machinalement ; et, peu après, la comtesse l'avait repoussé, sous le feu de son regard le plus fier, jusqu'à la porte du salon.

Elle ouvrit cette porte :

– Sortez, monsieur, dit-elle froidement au jeune homme, et ne reparaissiez plus ici.

La porte se referma.

Après une seconde d'hésitation, le petit percepteur enfonça d'un geste résolu son chapeau sur sa tête. Il sauta dans la voiture qui l'avait amené, et

murmura :

– Vous me le paierez tous deux !

IV

Laruelle était en proie à une colère si violente qu'il lui fallut plus d'un quart d'heure pour se calmer et reprendre un peu de sang-froid.

Alors il se mit à réfléchir aux moyens de se venger de la comtesse. Mais ce n'était pas chose facile, car il s'agissait pour lui de satisfaire sa haine sans se compromettre. Sa situation de percepteur lui imposait une certaine réserve, et il sentait le besoin d'être prudent : non qu'il craignît outre mesure une provocation de la part du capitaine de Mauzac ; mais, s'il était mêlé à un scandale, il courait de grandes chances d'être révoqué, – et il n'avait que sa place pour vivre.

Longtemps il demeura absorbé dans ses pensées ; formant et abandonnant tour à tour une foule de projets plus insensés les uns que les autres ; et ce fut seulement lorsque le cabriolet qu'il avait loué pour le conduire à Labassère traversa les ponts de Péronne, qu'il parut avoir trouvé ce qu'il cherchait.

Un sourire méchant contracta ses lèvres, et il se frotta les mains en murmurant entre ses dents :

– Nous verrons bien qui rira le dernier !

François Laruelle pouvait avoir trente-trois ans ; il était petit, mince, chétif ; ses traits anguleux n'étaient pas précisément désagréables, mais des yeux noirs très-renfoncés et d'une extrême mobilité, des cheveux et une barbe rouges lui donnaient l'air quelque peu étrange et dur.

Il y a un proverbe qui dit que – *les roux sont tout bons ou tout mauvais*. – Laruelle n'était pas bon.

Du reste il avait, de vieille date, des motifs de rancune contre madame de Labassère : quelques années auparavant, alors qu'elle était encore jeune fille, il avait, – ainsi que le bruit en courait à Péronne, – demandé sa main ; non qu'il l'aimât – il n'avait jamais aimé que lui-même – mais ce mariage aurait flatté sa vanité, et il espérait en tirer certaines satisfactions d'amour-propre. Mademoiselle de Reigny était la fille unique du marquis de Reigny,

dernier du nom, et le jeune homme s'était, persuadé que, grâce à son père, qui était député, il pourrait obtenir du roi Louis-Philippe l'autorisation de relever le titre de son beau-père.

Bien que sa famille fût alors très-riche et que les Reigny n'eussent que peu de fortune, Laruelle s'était vu éconduit. Il en avait conçu un vif ressentiment, et c'est de cette époque que datait sa haine pour la comtesse.

Depuis lors, leur situation à tous deux avait bien changé : Régine de Reigny était devenue la femme du général de Labassère, et François Laruelle, dont le père, engagé dans de grandes spéculations, avait été ruiné par la révolution de 1848, s'était vu forcé de renoncer à la vie oisive qu'il avait menée jusque-là.

Des amis de sa famille lui avaient fait donner une place de percepteur ; on l'avait envoyé d'abord dans un petit village ; puis, grâce à de puissantes protections, il avait été nommé récemment à Péronne, où sa surprise avait été grande de rencontrer la comtesse. On le voit donc, ce n'était pas lui qui avait demandé cette résidence pour rejoindre madame de Labassère ; et les Péronnais qui avaient appris certains détails – on sait tout dans les petites villes – se trompaient du tout au tout lorsqu'ils prenaient leur nouveau percepteur pour un héros de roman poursuivant une intrigue d'amour.

La vérité est que Laruelle, préoccupé de faire un riche mariage, avait presque oublié mademoiselle de Reigny, et que, s'il l'eût retrouvée pauvre, il ne se serait certainement pas inquiété d'elle ; mais, en la voyant dans une brillante situation de fortune, il s'était senti d'autant plus d'envie au cœur que les changements survenus dans sa position personnelle lui rendaient plus pénible encore la vue du bonheur des autres.

Il lui en voulait d'être heureuse, et, s'il était allé ce jour-là à Labassère – où du reste il ne paraissait que rarement, le général lui ayant fait un accueil assez froid – ç'avait été uniquement pour jouir du trouble et de l'inquiétude que la nouvelle qu'il lui apportait devait nécessairement causer à la comtesse. Mais les choses n'avaient pas tourné comme il l'espérait, et il sentait qu'il avait joué un rôle ridicule : c'était même là ce qui l'irritait si vivement...

Enfin le véhicule suranné, décoré du nom de cabriolet, fit halte devant la maison où demeurait le percepteur ; le jeune homme allait sauter à terre, lorsqu'une réflexion subite l'arrêta :

– Chez mademoiselle de Labassère ! dit-il au cocher, qui, d'un air de mauvaise humeur évidente, allongea un vigoureux coup de fouet à sa bête étique. Le malheureux cheval de réforme, qui avait été acheté aux enchères trente-cinq francs, c'est-à-dire cent sous de plus que n'en avait offert l'équarisseur, reprit sa course ou plutôt se traîna cahin-caha, glissant à chaque pas sur le mauvais pavé et imprimant les secousses les plus folles à la voiture.

Dix minutes après, Laruelle était arrivé à destination ; à pied, il ne lui eût fallu que cinq minutes pour faire le trajet ; mais, déjà au courant des habitudes de la ville, il savait que l'apparition d'une voiture est un événement dans les rues. de Péronne, et qu'on ne manquerait pas de lui demander d'où il venait en pareil équipage...

Il ne se trompait pas : en entendant le véhicule s'arrêter devant sa porte, mademoiselle de La-bassère, escortée des quelques vieilles femmes ou filles qui venaient tous les jours potiner chez elle en faisant de la tapisserie, se précipita à la fenêtre ; et, avant que le percepteur eût eu le temps d'entrer, déjà trois ou quatre : « d'où peut-il venir ainsi ? » s'étaient croisés dans le salon.

C'était tout un poème que ce salon, le poème de la vie de province ; et certes il suintait l'ennui plus encore que la *Henriade* de Voltaire ou la *Franciade* de je ne sais quel versificateur moderne. Et cependant que de médisances, que de calomnies débitées sur un ton paterne ils avaient dû entendre, ces vieux meubles de style Empire, en acajou noirci par le temps, recouverts de velours d'Utrecht bouton d'or ! Toutes les réputations de la ville avaient passé par là, et Dieu sait. en quel état elles en étaient sorties ! Depuis cinquante ans, ce salon était le rendez-vous de tous les cancans de Péronne, et le mariage du général n'avait fait qu'activer encore le travail des mauvaises langues : ne savait-on pas, en effet, que mademoiselle de Labassère s'était opposée à cette union, et qu'il suffisait, pour se faire bien venir d'elle, de dire du mal de la comtesse, à qui toutes ces mégères ne

pouvaient pardonner d'être belle, gracieuse, élégante, ni surtout d'avoir vingt-deux ans ?

Lorsque parut Laruelle, annoncé par une vieille femme de chambre – tout était vieux dans cette maison – mademoiselle de Labassère et ses amies avaient repris leur place dans leurs fauteuils, où elles se tenaient raides et guindées comme des portraits de famille descendus de leurs cadres. Il y avait là madame Robin et madame Desrivières, que nous avons déjà vues, et mademoiselle Duvivier, une vieille fille que nous n'avons pas pu voir, celle-là, à la sortie de la messe, pour cette bonne raison qu'elle n'y va jamais. Mademoiselle Duvivier est voltairienne – il y a encore des voltairiens en province – et on la met en fureur lorsqu'on lui raconte que Voltaire, son idole, s'est réconcilié avec l'Église au moment de mourir. Elle a soixante-quatorze ans, comme mademoiselle de Labassère, et vit en parfaite intelligence avec elle, bien que la sœur du général soit dévote ; il est vrai qu'elles s'occupent trop de leur prochain pour avoir le temps de parler religion : les journées sont si courtes !

– Eh bien, monsieur Laruelle, que nous racontez-vous de neuf aujourd'hui ? demanda au nouveau venu la maîtresse de la maison en lui tendant la main.

— Pas grand'chose, mademoiselle, fit le percepteur, tandis qu'il saluait les autres femmes, et tout spécialement madame Desrivières.

La notaresse était très-riche et elle avait une fille unique de dix-huit ans, que Laruelle n'avait pas encore vue parce qu'elle était au Sacré-Cœur de Lille, mais qu'on disait suffisamment jolie.

...Pas grand'chose.... j'arrive de la campagne. – Ah !... et où êtes-vous allé ?

En homme qui veut ménager ses effets. Laruelle répondit négligemment :

– Dans les environs.

Puis, après une pause, il ajouta de l'air le plus indifférent du monde :

– A Labassère,

Les quatre femmes tressaillirent – ce début promettait – et échangèrent des regards significatifs pendant que mademoiselle de Labassère reprenait :

– Vous avez vu mon frère ?

– Non, c'est la comtesse qui m'a reçu. Le général était absent.

– Absent !.... Comme toujours !.... Il a une confiance inouïe !.

– Le fait est, observa madame Robin, que, lorsqu'on a quarante-trois ans de plus que sa femme, on devrait la surveiller davantage...

– Dites plutôt qu'il n'aurait jamais dû se marier dans de semblables conditions.... C'est de la folie pure, et s'il m'avait écoutée...

– Que voulez – vous, mademoiselle, interrompit hypocritement le petit percepteur... c'est pour soi qu'on se marie...

– Pas toujours, s'écria aigrement mademoiselle Duvivier ; en pareil cas, c'est pour les autres.

Des sourires accueillirent cette saillie d'un goût douteux.

– C'est pour un monsieur de Mauzac, insista madame Desrivières, qui avait l'habitude de dire crûment ce qu'elle pensait.

– Oh ! madame !... protesta Laruelle d'un air pudibond.

– Vous êtes naïfs, vous autres Parisiens ! continua-t-elle avec un gros rire. Voyons, avouez-le franchement, elle devait être au désespoir, votre belle comtesse ?...

– C'est vrai, fit mademoiselle Duvivier ; son capitaine est aux arrêts...

– Et il l'a bien mérité ! s'écria madame Desrivières avec animation. Savez-vous que, la nuit dernière, son absence a retardé de plus d'une demi-heure le départ de l'escadron, et que notre ferme n'aurait peut-être pas brûlé tout entière si ce freluquet avait été chez lui au lieu de courir les aventures... Oh ! je ne lui pardonnerai de ma vie !... Car enfin, si nous n'avions pas été assurés, c'était une perte d'une quarantaine de mille francs.

– Je comprends que vous soyez irritée contre lui, madame.... Et sait-on où il était pendant l'incendie ?

– La belle question !

– Décidément, monsieur Laruelle, lit dédaigneusement madame Robin, la femme du président du tribunal, vous avez bien fait de ne pas entrer dans la magistrature, vous auriez été un triste juge d'instruction...

– Que voulez-vous, madame, tout le monde. n'a pas les hautes qualités du digne M. Robin... Ce matin, vers six heures, j'ai bien vu M. de Mauzac qui rentrait par la porte d'Albert, mais je n'ai pas osé lui demander d'où il venait.

– Par la porte d’Albert ! s’écria mademoiselle de Labassère, je l’aurais parié ! Qu’est-ce que je vous disais tout à l’heure ? mesdames... Par la porte d’Albert !... Il n’y a plus de doute à avoir !... il a passé la nuit au château...

– Ce pauvre général ! murmura Laruelle d’un air de compassion.... C’est donc vrai ?...

– Si c’est vrai ! soupira mademoiselle Duvivier en levant les bras au ciel ; mais c’est-à-dire que c’est un scandale public.... Je ne comprends même pas comment il ne s’est pas encore trouvé une personne charitable pour avertir M. de Labassère...

– Pourquoi ne l’avertissez-vous pas vous-même ? objecta la notaresse.

– Moi ?... Mais vous savez bien que nous sommes brouillés depuis un siècle !... Il ne me croirait pas !...

– Et puis, observa le petit percepteur d’un ton mielleux, ce sont des missions délicates.... Il faut, pour les remplir, un ami intime, un parent, que sais-je !...

– Oui, murmura mademoiselle de Labassère, il serait à désirer que mon frère fût prévenu... mais...

Mademoiselle Duvivier l’interrompit :

– Il y a urgence, ma chère. Savez-vous qu’il est la fable de toute la ville ? On se moque de lui. et cela rejaillit sur la famille...

– Vous croyez ? fit la vieille fille en fronçant les sourcils.

Ce fut Laruelle qui répondit :

– Oh ! calmez-vous, mademoiselle.... Il est certain que les parents sont toujours un peu solidaires les uns des autres, mais cependant il ne faut rien exagérer, et il n’y a pas forcément du déshonneur à être trompé...

La conversation continua encore longtemps sur ce sujet, Laruelle procédant toujours par insinuations et feignant de défendre la comtesse et le capitaine pour mieux les accabler. Il joua si bien son rôle que, lorsqu’il fut parti, mademoiselle de Labassère ne put s’empêcher de dire à ses amies :

– Quel excellent cœur que ce M. Laruelle !... il est si bon qu’il ne croit pas au mal.

A quoi mademoiselle Duvivier se contenta de répondre :

– Êtes-vous bien sûre qu’il soit très-intelligent ?...

Quant au perceuteur, il s'en était allé, gatis-fait de lui-même, et il se dirigeait vers sa demeure en sifflotant entre ses dents l'air de *la casquette au père Bugeaud*. En passant devant la maison où logeait Guy de Mauzac, il ne put résister à l'envie de jeter sur les fenêtres du premier étage un regard triomphant dans lequel se lisait la joie que lui causait le désagrément arrivé au capitaine.

En ce moment le rideau fut écarté : Guy parut derrière la vitre. Laruelle, surpris, adressa un grand salut au jeune officier et continua son chemin sans se retourner.

Guy le suivit des yeux ; puis, lorsqu'il l'eut perdu de vue, il reprit sa promenade en murmurant :

– C'est étonnant comme cet homme me déplaît ! il me fait l'effet d'une vipère.

On voit que Mauzac connaissait assez bien le petit perceuteur. Du reste, il ne s'en inquiéta pas autrement : il avait d'autres préoccupations et se sentait tourmenté à l'idée des commentaires auxquels son absence nocturne devait nécessairement donner lieu. Il n'ignorait pas que, dans les petites villes, où les désœuvrés n'ont d'autre distraction que de dire du mal de leur prochain, les moindres incidents prennent immédiatement des proportions gigantesques ; rien ne passe inaperçu, et cela pour une bonne raison, c'est que chacun vit plus encore de la vie du voisin que de la sienne propre.

Le capitaine n'était pas d'ailleurs sans avoir remarqué qu'on soupçonnait sa liaison avec la comtesse ; déjà, à différentes reprises, certaines allusions l'avaient mis en éveil, et il craignait que les suppositions malveillantes qu'allait évidemment occasionner sa mésaventure ne parvinssent un jour ou l'autre aux oreilles du général.

Après avoir longuement réfléchi, il avait jugé prudent de prendre les devants et d'écrire à M. de Labassère ; en agissant ainsi, il avait un double but : donner des explications au général et en même temps apprendre à la comtesse que de huit longs jours il ne pourrait la voir. Sa lettre, mise à la poste le soir par son ordonnance, devait, d'après ses calculs, arriver dans la matinée au château.

Aussi ne fut-il pas surpris de voir le lendemain, vers une heure, le général entrer chez lui. Le vieillard avait l'air soucieux, mais cependant il serra

comme à l'ordinaire la main que Guy lui tendait.

– J'ai à te parler, dit-il, de choses... je ne dirai pas graves : le mot serait trop fort... Du reste, tu vas voir...

Et, tirant une lettre de sa poche, il la donna au jeune homme en lui disant :

– Tiens... lis toi-même.

Guy, à qui les manières brusques et l'air préoccupé du vieux soldat avaient d'abord causé une vague appréhension, avait eu le temps de se remettre : il prit la lettre et la déplia

– Lis tout haut, fit le général.

Le jeune homme obéit.

« Un ami du général de Labassère, était-il dit dans la lettre, croit devoir le prévenir que sa femme est la maîtresse du capitaine de Mauzac.... »

Guy se leva brusquement, pâle et ému.

– C'est odieux ! s'écria-t-il en froissant le papier.

Le général lui fit signe de se rasseoir.

– Calme-toi, mon cher, dit-il simplement. Continue.

Et comme le capitaine hésitait, il insista avec vivacité :

– Continue, te dis-je, nous ne sommes pas au bout.

Il était évident que, bien qu'il s'efforçât de paraître de sang-froid, le vieux soldat était en proie à une violente colère qu'un mot pouvait faire éclater d'un instant à l'autre. Sa voix tremblait, ses joues se coloraient, et il mâchonnait avec impatience sa moustache blanche.

Guy reprit sa lecture :

« La nuit dernière, le capitaine n'était pas à Péronne, et il est facile de deviner où il était. Que le général surveille sa femme, et il reconnaîtra bientôt la vérité des assertions d'un ami dévoué qui désire rester inconnu. »

A peine le jeune homme avait-il lu le dernier mot du billet, que le général, incapable de se contenir plus longtemps, s'écria :

– Le misérable ! il n'a pas signé !.... Il faut qu'un homme soit bien lâché pour écrire de pareilles infamies sans oser en prendre la responsabilité...

– Ainsi, murmura Guy, vous ne croyez pas ?...

– Quoi ?... que cette lettre dit vrai ?... Tu es fou.... Mais ce serait vous faire une mortelle injure, à Régine et à toi !

Et, saisissant la main du capitaine, qu'il serra énergiquement dans les siennes :

– Écoute-moi, Guy ; tu sais que je t'aime comme un fils... Eh bien ! je suis trop vieux pour tenir une épée, ma main tremble : il faut que tu me venges, mon enfant ; il faut que tu venges Régine, si indignement calomniée...

Le vieillard s'arrêta : l'émotion l'étouffait ; une larme roula lentement le long de sa joue.

– Comptez sur moi ! s'écria Mauzac avec élan.

En ce moment, il aurait voulu se faire tuer pour M. de Labassère, dont la confiance et l'affection lui faisaient cruellement sentir toute l'étendue de sa faute.

Le général le saisit dans ses bras, et, le serrant contre sa poitrine :

– Merci, murmura-t-il, je n'attendais pas moins de toi... Tiens, prends cette lettre, trouve celui qui l'a écrite et châtie-le !.... moi, je vais aller voir ton colonel : il a servi sous mes ordres et ne me refusera certainement pas de lever les arrêts. A tout à l'heure.

Et M. de Labassère sortit.

V

Resté seul, Guy, épuisé par les émotions qu'il avait éprouvées, se laissa tomber sur son divan ; et là, pendant quelques minutes, il demeura immobile, anéanti, le visage caché dans les mains.

Il pleurait.

Et cependant c'était un soldat énergique que le capitaine de Mauzac, et il avait plus souvent versé son sang que ses larmes ; mais la bonté du général, sa confiance illimitée, l'avaient accablé. Il se sentait petit auprès de cet homme de cœur qui, ne sachant pas mentir, ne croyait pas au mensonge ; il avait honte de lui-même, et sa conduite lui semblait d'autant plus odieuse que M. de Labassère lui témoignait plus d'affection.

Certes, si en ce moment il eût pu recommencer sa vie, il n'aurait plus commis la même faute ; mais le mal était fait, un mal sans remède. Il sentait bien maintenant que, le jour où il s'était aperçu qu'il aimait la comtesse, il aurait dû s'éloigner d'elle ; mais alors... il n'avait pas eu tant de courage : au lieu de partir, il s'était promis de garder le secret de son amour ; il s'était figuré qu'il pourrait rester froid auprès de cette femme jeune, belle, aimante. Comme si leur intimité ne devait pas les jeter tôt ou tard dans les bras l'un de l'autre !.... Aujourd'hui il expiait sa folie : sa nature droite et loyale répugnait à tromper, et il était condamné à mener une existence toute de ruses et de détours.

– Un jour viendra, se disait-il, où le général saura la vérité, et alors ?...

Cette idée lui causait une véritable épouvante. Ce qu'il craignait, ce n'était pas la vengeance du mari, c'était la douleur de l'ami, c'étaient surtout les reproches de l'honnête homme qu'il avait frappé dans ses affections les plus chères, et qui serait en droit de lui jeter à la face ses

mensonges et sa trahison. Et que répondrait-il ?... Son imagination exaltée lui représentait cette scène, et il se disait que mieux vaudrait cent fois mourir....

Peu à peu, cependant, ses réflexions prirent une autre direction : il songea au péril auquel la comtesse et lui venaient d'échapper, et cette pensée le ramena à la lettre anonyme. Qui l'avait écrite ? Mauzac ne se connaissait pas d'ennemi et ne savait sur qui faire tomber ses soupçons.

La lettre avait été mise à la poste à Péronne ; elle émanait donc d'une personne habitant la ville. Un instant le capitaine songea à mademoiselle de Labassère, dont la haine pour sa belle-sœur était connue de tout le monde ; mais l'écriture était celle d'un homme, et l'irrégularité des caractères ne permettait pas de l'attribuer à un écrivain public. De plus, cette écriture était évidemment déguisée, ce qui devait rendre les recherches plus difficiles encore.

Cet obstacle, auquel Guy n'avait pas songé tout d'abord, lui semblait maintenant insurmontable. Il ne put réprimer un mouvement d'impatience ; et, rejetant la lettre loin de lui, il se mit à marcher à grands pas dans sa chambre. Que pouvait-il faire ?... Comment trouver la clef de ce mystère ?... Et cependant il fallait absolument qu'il la trouvât. Il avait un intérêt capital à découvrir cet anonyme si bien au courant de ses affaires et assez peu scrupuleux pour user contre lui de pareils moyens ; car, si un ennemi connu n'est plus à craindre, un ennemi qu'on ignore et dont, par conséquent, on ne peut se défier, constitue un danger incessant.

Tout à coup la porte s'ouvrit et le général reparut :

– Allons ! s'écria-t-il presque gaiement, mets-toi en tenue et va remercier ton colonel, qui te rend la liberté.... Je t'attendrai ici, et nous partirons ensemble pour Labassère, où tu dîneras ce soir.

Guy balbutia quelques mots de remerciement ; il ne voulait pas accepter, mais le vieillard insista et lui donna une raison qui leva ses derniers scrupules :

– Je veux, dit-il, que l'auteur de la lettre voie le peu de cas que je fais de ses dénonciations...

Et, pour mieux atteindre ce but, lorsque le jeune officier eut fait à son chef la visite réglementaire, M. de Labassère, au lieu de l'emmener tout de

suite au château, s'appuya sur son bras et se promena longtemps avec lui sur la grand'— place. Ce ne fut qu'après avoir passé et repassé sous les fenêtres de sa sœur, dont la maison était située à côté du Palais-de-Justice, et après avoir rencontré une dizaine de personnes, que le général se décida à regagner l'endroit où il avait laissé sa voiture. Une demi-heure après ils arrivaient à Labassère.

La comtesse ne s'attendait pas à voir Guy. Aussi ne put-elle cacher sa surprise et l'accueillit-elle avec une joie qui eût pu faire naître des soupçons dans une âme moins loyale que celle de son mari. Depuis la visite de Laruelle, elle ne pouvait se défendre d'une certaine préoccupation ; et bien que le général ne lui eût pas parlé de la lettre anonyme, elle éprouvait le pressentiment vague d'un malheur. L'arrivée de Mauzac mit fin à son inquiétude : en sa présence, elle se sentait forte et n'avait plus qu'une pensée : rester seule avec lui pour lui-raconter ce qui s'était passé.

L'occasion qu'elle cherchait à faire naître se présenta tout naturellement. Après le dîner, M. de Labassère sortit sous le prétexte d'un ordre à donner, mais en réalité parce qu'il avait voulu laisser les deux jeunes gens ensemble pour bien prouver à Guy qu'il n'avait pas l'ombre d'une défiance à son égard.

A peine eut-il quitté le salon, que la comtesse se jeta au cou de Mauzac

— Enfin ! dit-elle, je vais pouvoir vous parler.... Asseyez-vous là, près de moi, et écoutez... Nous n'avons peut-être que quelques secondes à nous.

Et sans lui laisser le temps de répondre, elle ajouta :

— Il paraît que toute la ville commente votre absence pendant l'incendie...

— Vous exagérez...

— Non, Guy... On a même deviné où vous étiez...

Le capitaine tressaillit.

— Mais c'est impossible ! s'écria-t-il ; qui vous a dit cela ?

La jeune femme hésita un instant ; puis, prenant sa résolution :

— Il vaut mieux que vous sachiez tout. Eh bien ! j'ai eu hier la visite de M. Laruelle. Il est venu ici tout exprès pour m'annoncer que vous étiez aux arrêts, et il m'a appris cette nouvelle d'un air tellement insolent...

— Le misérable ! interrompit Mauzac. Il fallait le chasser.

– C’est ce que j’ai fait ; mais peut-être ai-je eu tort...

Et, comme le capitaine se récriait, la comtesse reprit :

– Vous ne le connaissez pas comme moi ; il est capable de tout pour se venger... S’il allait prévenir mon mari !...

Ces mots furent un trait de lumière pour
Guy.

– Vous croyez qu’il ferait une infamie pareille ?

– Oui, j’en ai peur...

– Mais il n’oserait pas : il sait bien que je le tuerais !.... Allons, rassurez-vous, ma chère Régine, le petit percepteur n’est pas aussi terrible que vous croyez, et vous verrez qu’il se tiendra tranquille.

Pendant quelques minutes encore le capitaine s’efforça de calmer les craintes de la jeune femme ; au fond de l’âme il était persuadé que Laruelle était l’auteur de la lettre anonyme, et il se promettait bien de s’en assurer le plus tôt possible. Il aurait même voulu partir immédiatement, mais, si grande que fût son impatience, il ne pouvait se retirer sans donner un prétexte, et il ne voulait rien dire à la comtesse.

Enfin le général rentra. La conversation s’engagea sur des choses indifférentes, et, après quelques instants, Guy prit congé de ses hôtes.

Comme M. de Labassère le reconduisait, il lui glissa à l’oreille :

– Je suis sur la trace... Il m’est venu une idée que je crois bonne.

– Ah ! fit le vieillard, puisses-tu réussir !.... Et qui soupçonnes-tu ?

– Je vous le dirai demain, car alors je saurai si je ne me trompe pas.

Et, sautant sur le cheval que le général avait fait seller pour lui, le jeune officier partit au galop.

Il pouvait être neuf heures lorsque Guy fit son entrée au café Grégoire, qui était alors le principal café de Péronne. Le rez-de-chaussée de cet établissement était le rendez-vous des bourgeois de la ville ; au premier étage, deux grandes pièces étaient strictement réservées aux officiers de la garnison, qui en avaient fait une sorte de cercle militaire, où ils n’avaient admis que quelques jeunes gens et quelques fonctionnaires, entre autres Laruelle et le receveur de l’enregistrement.

Dans le salon de droite se trouvaient deux billards ; dans celui de gauche, plusieurs tables à jeu et une grande table ovale couverte d’annuaires et de

journaux.

Ce soir-là, on jouait au baccarat tournant. Une dizaine de joueurs, parmi lesquels Laruelle, étaient assis autour de deux tables mises bout à bout, et les cartes passaient de main en main. Les enjeux étaient modestes, ce qui n'empêchait pas la partie d'être très-animée.

Au moment où le capitaine de Mauzac entra, Laruelle prenait les cartes ; il n'était pas en veine et avait déjà perdu presque tout l'argent qu'il avait sur lui.

– Il ne me reste plus que cent sous, dit-il en mettant une pièce de cinq francs sur la table. Voyons ! qui les fait ?

La chance, qui jusque-là avait été défavorable au percepneur, sembla tourner tout à coup, car il passa cinq fois.

Il avait cent soixante francs devant lui ; un instant il eut l'idée de céder la main, mais il se sentait si sûr de gagner qu'il continua.

Cependant personne ne tenait les cent soixante francs.

– Je fais un louis, dit un lieutenant.

– Moi aussi, murmurèrent deux ou trois autres joueurs.

A ce moment, Guy, qui s'était approché de la table, se trouvait debout derrière Laruelle.

– Banco, fit-il.

Le percepneur se retourna.

– Ah ! c'est vous, capitaine !.... Vous vous décidez donc à jouer ?

Pour toute réponse, Mauzac posa sur la table un billet de banque de cent francs et trois louis.

Laruelle donna les cartes.

– En voulez-vous ? demanda-t-il au capitaine.

– Non.

Le petit percepneur avait deux : il tira un trois, ce qui faisait cinq ; Guy avait six.

Laruelle se leva d'un air de mauvaise humeur :

– Je suis décavé, fit-il brusquement ; je vais chercher de l'argent, et je reviens.

La partie continua.

Guy, tout en jouant, ne perdait pas de vue le percepteur, qui se dirigea vers le père Grégoire, le propriétaire du café, et lui dit quelques mots à l'oreille ; le père Grégoire secoua la tête ; Laruelle lui parla de nouveau, mais n'obtint sans doute pas ce qu'il désirait, car il se mordit les lèvres et revint tourner autour des joueurs.

Pas un détail de cette scène n'avait échappé au capitaine de Mauzac, qui comprit tout. Une idée subite lui traversa l'esprit :

– Enfin, pensa-t-il, je le tiens !

Il resta encore un moment auprès de la table. de jeu, puis s'éloigna sans affectation et alla rejoindre le cafetier, qui venait de descendre dans la salle basse.

Le père Grégoire était un vieillard à la tournure militaire ; il avait servi, quelque trente ans auparavant, sous les ordres du général de Labassère, et il s'était retiré avec le grade de maréchal-des-logis ; aussi les officiers le traitaient-ils avec une certaine familiarité.

– M. Laruelle vient de vous demander de l'argent, n'est-ce pas ?.... lui dit Guy à brûle-pourpoint, et vous avez refusé de lui en prêter ?...

– Dame ! mon capitaine, il a une tête qui ne me revient pas, ce monsieur.

– Combien voulait-il ?

– Deux cents francs... C'est une somme, et on ne peut pas prêter ça à tout le monde.

Guy prit deux billets de banque dans son portefeuille et les tendit au cafetier, qui le regarda avec surprise.

– Voulez-vous me rendre un service, père Grégoire ?

– Vous savez bien que je suis à vos ordres, mon capitaine.

– Eh bien, donnez cet argent à M. Laruelle et demandez-lui un reçu, que vous me remettrez.... Surtout gardez-moi le secret, car il ne doit pas savoir que c'est moi qui lui viens en aide.

– Il suffit, mon capitaine.

Quelques minutes après, le cafetier apportait le reçu à Mauzac, qui le prit et se retira dans un coin pour en comparer l'écriture avec celle de la lettre anonyme.

A première vue, les deux écritures étaient absolument dissemblables, mais, en les examinant de plus près, Guy remarqua que certaines lettres

étaient faites de la même façon des deux côtés. Bientôt il ne conserva plus le moindre doute.

– Je ne m’étais pas trompé, pensa-t-il.

Puis, après avoir plié soigneusement les papiers et les avoir serrés dans sa poche, il remonta l’escalier qui conduisait au premier étage, en murmurant :

– Maintenant il s’agit de ne pas compromettre Régine.

Laruelle avait repris sa place à la table de jeu ; il gagnait. Le capitaine s’assit à côté de lui. Au bout d’un quart d’heure, ce fut à son tour de tenir les cartes. Il mit vingt-cinq francs devant lui ; en quelques minutes il y eut cent francs : Laruelle les tint et les perdit.

Il y avait deux cents francs. Personne ne disait mot.

– Allons, monsieur Laruelle, s’écria Mauzac d’un ton moqueur, voilà une belle occasion de prendre votre revanche.

Le percepteur hésita. – Il n’aimait pas à perdre.

– Je n’ai plus que neuf louis, dit-il.

– Je tiens le dixième, fit un jeune homme de la ville qui avait gagné quelques francs.

Guy donna les cartes.

Laruelle ramassa les siennes d’une main un peu tremblante :

– Huit ! s’écria-t-il aussitôt, vous avez perdu !

– Non, répondit froidement le capitaine en abattant son jeu ; j’ai neuf !

Le percepteur ne put réprimer un geste de colère, ce que voyant, Mauzac pensa que le moment était venu de mettre son projet à exécution.

– Décidément, vous n’avez pas de chance, lui dit-il avec ironie, et je crois que vous auriez tort de jouer encore ce soir.

Laruelle comprit l’intention railleuse de son adversaire et crut devoir lui répondre sur le même ton :

– C’est possible, capitaine, car vous faites mentir le proverbe : vous êtes heureux partout, au jeu comme en amour...

– Qu’en savez-vous ? répliqua brusquement le jeune officier.

– On ne parle que de cela en ville.

Mauzac haussa les épaules :

– J’ai l’habitude, monsieur Laruelle, de laisser les cancans aux vieilles femmes.

– Ce qui veut dire ?

– Que vous feriez bien de suivre mon exemple.

Le percepteur s'efforça de sourire. Il n'aurait pas été fâché d'en rester là, mais son amour-propre ne le lui permit pas ; une quinzaine de personnes assistaient à cette scène : il ne voulut pas avoir l'air de reculer et reprit :

– Cependant, capitaine, il est certain que vous n'étiez pas en ville la nuit de l'incendie...

– Encore une fois, qu'en savez-vous ?

– Je vous ai vu rentrer par la porte d'Albert, à six heures du matin.

– Ah ça ! vous m'espionnez donc ?.... C'est un vilain métier que vous faites là, monsieur.

A ces mots, prononcés avec un dédain écrasant, un frémissement parcourut l'auditoire. Laruelle bondit.

– Vous m'insultez ! s'écria-t-il hors de lui.

– Vous croyez ? fit Mauzac d'un ton railleur qui rendait l'affront plus blessant encore.

Le petit percepteur, au paroxysme de la rage, voulut s'élancer sur lui, mais ses amis le retinrent, et il ne put que lui crier :

– Vous aurez de mes nouvelles !

A quoi le capitaine, toujours aussi calme, répondit sans s'émouvoir :

– A votre aise, monsieur... je serai chez moi demain de dix à onze heures.

Puis, sans plus s'inquiéter de ce que pouvait dire son adversaire, il prit un journal et se mit à le lire tranquillement.

VI

Laruelle n'était pas lâche. En sortant du café, il éprouvait un réel et vif désir de se venger de l'offense que le capitaine lui avait faite.

Le lendemain matin, il est vrai, son ardeur s'était quelque peu calmée ; la nuit avait passé sur sa colère, et, avec le sang-froid, la raison lui était revenue.

– Je me suis mis là une bien sottie affaire sur les bras, se disait-il. On saura tout au ministère, et je serai destitué ou au moins disgracié.

D'autre part, il n'était guère possible de ne pas donner suite à cette affaire. Laruelle s'était trop avancé pour pouvoir reculer.

Et cependant le percepteur ne désespérait pas encore de voir les choses s'arranger. C'est qu'il lui était venu une idée ingénieuse, et sur laquelle il comptait beaucoup. Il s'agissait seulement de trouver des témoins dociles et disposés à ne s'écarter en rien de ses recommandations. Voilà pourquoi, au lieu de s'adresser à des hommes sérieux, il choisit deux jeunes gens de la ville qui ne passaient pas précisément pour des aigles aux yeux de leurs concitoyens et auxquels il avait su imposer, comme nous l'avons vu, beaucoup d'admiration : Arthur Bruneau et Isidore Faucompret.

C'étaient deux de ces types qu'on ne rencontre guère que dans les cafés de petite ville. Bruneau avait une certaine fortune dont Faucompret l'aidait à dépenser les revenus : ils s'amusaient ensemble... dans les prix doux, ce qui n'empêchait pas les mères de famille de Péronne de les considérer comme des êtres absolument gangrenés, parce qu'il leur était arrivé une fois de jouer cent sous à l'écarté contre des commis voyageurs.

Lorsque Laruelle demanda à ces deux bons jeunes gens de lui servir de témoins, ils ouvrirent d'abord de grands yeux étonnés et furent sur le point

de refuser ; mais, quand ils se furent assurés qu'ils n'avaient aucun danger à courir, ils se ravisèrent et acceptèrent.... moins, il est vrai pour être agréables au percepteur que parce qu'ils étaient flattés de l'importance qu'une pareille mission allait leur donner dans la ville.

A dix heures, munis des instructions de leur client, ils se présentaient chez Guy de Mauzac. Celui-ci s'empressa de les mettre en rapport avec deux officiers de son régiment qu'il avait priés de l'assister dans cette affaire et auxquels il avait recommandé d'accepter, sans discussion, toutes les conditions de son adversaire.

Ce fut Isidore Faucompret qui prit la parole.

Il exposa aux deux officiers de chasseurs que son camarade et lui venaient, au nom de M. Laruelle, demander à M. de Mauzac des excuses ou une réparation par les armes.

L'un des officiers ayant répondu qu'il ne pouvait être question d'excuses, Arthur Bruneau intervint d'un air important :

– Je le regrette, messieurs, car j'aurais voulu éviter l'effusion du sang ; mais, puisque cela est impossible, je dois vous rappeler que M. Laruelle est l'offensé et que, à ce titre, il a le choix des armes.

Les témoins de Guy s'inclinèrent en signe d'adhésion.

– Eh bien ! messieurs, poursuivit le jeune homme, puisque ce point n'est pas contesté, il ne me reste plus qu'à vous dire que M. Laruelle veut se battre à trois pas, avec un seul pistolet chargé.

Et Bruneau, qui avait prononcé ces derniers mots d'une voix emphatique, s'arrêta, pour jouir de la surprise que sa proposition lui paraissait devoir causer aux amis du capitaine.

Son attente fut trompée.

Les deux officiers restèrent impassibles ; ils échangèrent un regard, puis l'un d'eux répondit froidement :

– Votre proposition est-elle sérieuse, messieurs ?

– Sans doute ! répliqua Faucompret d'un air pincé, pendant que Bruneau, décontenancé, se disait à part lui qu'il avait manqué son effet.

– Eh bien, reprit l'officier, nous vous demandons la permission de la transmettre à M. de Mauzac

Et les deux militaires passèrent dans la pièce voisine, où Guy les attendait.

En quelques mots, ils l'eurent mis au fait de la situation :

– Acceptez, leur répondit le jeune homme ; M. Laruelle veut me faire peur et sera le premier, n'en doutez pas, à demander qu'on modifie les conditions du combat.

C'était aussi l'opinion des témoins du capitaine. Cependant l'un d'eux crut devoir objecter :

– Après tout, il n'est pas impossible que M. Laruelle soit de bonne foi....

– Tant pis !... répondit Guy, j'en passerai par où il voudra.... Que puis-je faire ?

– C'est fort bien, reprit l'officier qui avait déjà parlé, et je comprends le sentiment auquel vous obéissez ; mais ce n'est plus un duel alors, c'est un jeu de hasard, et, pour ma part, je me verrai forcé de me retirer.

– Vous ne ferez pas cela, mon cher !.... s'écria Mauzac avec vivacité ; j'ai compté sur votre amitié...

– A quoi bon discuter cette hypothèse qui ne se réalisera pas ? interrompit l'autre témoin. L'affaire n'est pas assez grave pour que M. Laruelle veuille réellement jouer sa vie à pile ou face... D'ailleurs, s'il persiste, il sera toujours temps d'aviser.

– C'est évident, conclut Guy. Allons ! ne faites pas attendre plus longtemps ces messieurs ; ils pourraient croire que nous hésitons.

Les deux officiers rejoignirent alors les témoins du percepteur et leur annoncèrent que le capitaine acceptait leurs conditions.

Ni Bruneau ni Faucompret ne s'attendaient à cette conclusion. Leur désappointement fut tel qu'ils ne surent même pas le dissimuler ; et, lorsqu'il s'agit de fixer l'heure et l'endroit de la rencontre, ils balbutièrent quelques mots, puis finirent par déclarer que, n'ayant pas reçu d'instructions à ce sujet, ils se voyaient dans l'obligation d'aller consulter leur client.

Un nouveau rendez-vous fut donc pris pour midi.

Les deux jeunes gens furent exacts ; mais leur attitude n'était plus la même : ils avaient perdu leur air fendant et leur ton provocant.

– Messieurs, dit Isidore Faucompret, non sans un certain embarras, nous avons beaucoup réfléchi depuis que nous vous avons quittés, et nous en sommes arrivés à nous convaincre qu’un duel à trois pas, avec un seul pistolet chargé, pouvait avoir des conséquences bien graves...

– Ah !... répondit froidement un des officiers, – et... il vous a fallu beaucoup réfléchir pour faire cette découverte ?

Faucompret sentit que son interlocuteur se moquait de lui, ce qui acheva de lui faire perdre le fil de ses idées...

– *Beaucoup* n’est pas le mot reprit-il de plus en plus troublé.... C’est-à-dire que.... Enfin c’est très-grave, et il peut se faire qu’un des deux adversaires, au moins, perde la vie...

– Pardon, monsieur, interrompit l’officier. *au moins* est de trop, s’il n’y a qu’un pistolet chargé.

– Oui, c’est vrai ! Vous avez parfaitement raison.... capitaine. Donc il y a de grandes chances pour qu’il y ait mort d’homme.

– Il fallait y songer plus tôt, observa sèchement le second témoin de Guy, qui fit un signe d’intelligence à son camarade.

Le malheureux Faucompret suait à grosses gouttes.

– Plus tôt !.... Ah ! oui, sans doute... ; mais c’est que nous ne pensions pas que...

Il allait dire : *que vous accepteriez*, lorsque Bruneau jugea à propos d’intervenir :

– Franchement, messieurs, ce ne serait pas un combat, ce serait un assassinat... dont nous ne voulons pas être complices.

– Alors pourquoi nous avez-vous proposé de l’être, à nous ?

– Nous n’avions pas envisagé la question sous ce point de vue... Depuis, nous avons fait comprendre à M. Laruelle...

– Non sans peine, interrompit Isidore.

– Non sans peine, répéta Bruneau... C’est vrai, j’oubliais....

Les témoins de Guy avaient toutes les peines du monde, eux, à garder leur sérieux :

– Enfin, dirent-ils, où voulez-vous en venir ?

– Est-ce que vous ne pensez pas, soupira timidement Faucompret, qu’il serait possible de modifier les conditions dont nous étions convenus ?

– Ah ça ! vous vous êtes donc moqués de nous, ce matin ?

Les deux jeunes gens se regardèrent avec stupeur, puis jurèrent leurs grands dieux que jamais une pareille idée ne leur était venue à l'esprit.

La scène devenait grotesque : les officiers y mirent fin en rédigeant un procès-verbal, aux termes duquel le duel devait avoir lieu le lendemain matin à cinq heures, dans les fossés des fortifications ; il fut entendu que les adversaires, placés à trente pas l'un de l'autre, échangeraient deux balles au commandement, et que, dans le cas où aucun d'eux n'aurait été blessé, le combat continuerait à l'épée.

Bruneau et Faucompret signèrent sans faire la moindre observation, et sortirent en emportant une copie du procès-verbal.

Dès qu'ils furent dans la rue, ils respirèrent longuement, en hommes qui viennent d'échapper à un grand péril, et Arthur risqua cette réflexion :

– C'est égal, ce sont de rudes lapins !... j'ai vu le moment où ils allaient nous chercher querelle ; et, sans notre attitude énergique...

– Oui, reprit Isidore, sans notre attitude énergique !...

Et ils s'éloignèrent, persuadés qu'ils s'étaient conduits en héros.

Le lendemain, à cinq heures, Guy, Laruelle et leurs amis se rencontraient dans les fossés de la ville. Les deux adversaires se saluèrent froidement, puis s'écartèrent chacun de leur côté, pendant que les témoins mesuraient le terrain et chargeaient les armes.

Les préparatifs terminés, le capitaine et le percepteur furent placés à trente pas l'un de l'autre.

Le signal fut donné :

– Feu !.... Un, deux, trois !

Les deux détonations retentirent presque simultanément.

Laruelle laissa échapper son pistolet : il avait le bras cassé.

Quant à Mauzac, quelques gouttes de sang perlèrent sur sa joue droite, à peine effleurée par la balle de son adversaire.

VII

Le duel avait eu lieu le jeudi. C'était jour de musique, et les deux petits jeunes gens que Laruelle avait, choisis pour témoins, Arthur Bruneau et Isidore Faucompret, se promettaient bien de profiter d'une aussi belle occasion pour répandre dans le public le bruit de *l'affaire* qu'ils avaient eue le matin.

Tous deux, en effet, avaient fini par se persuader que l'affaire leur était personnelle.

Dans cette disposition d'esprit, un peu après midi, les deux amis se dirigèrent ensemble vers le Quinconce ; et là, personne n'étant arrivé encore, ils s'installèrent dans un coin, sur un banc, et se mirent à regarder travailler (c'était leur expression) les chasseurs, avec un air de dédain que justifiaient mal leurs prouesses de la matinée.

A Péronne, en ce temps-là, la musique avait lieu vers deux heures, après l'exercice, et tandis que les officiers devisaient en se promenant sur la pelouse, déblatérant tout doucement contre le ministère et discutant ligne par ligne le tableau d'avancement.

Donc, à partir d'une heure et demie, Arthur Bruneau et Isidore Faucompret virent arriver un à un tous les habitués du Quinconce. D'abord, quelques vieux rentiers qui avaient jadis vendu, à Amiens, des bonnets de coton ou des denrées coloniales, et qui, revenus s'installer, pour leurs derniers jours, à Péronne, leur ville natale, partageaient maintenant leur temps entre le café et la promenade publique. Puis mademoiselle Duvivier, tenant en laisse l'horrible petit roquet dont la vieille voltairienne avait fait son dieu.

– Oh ! oh ! s'écria tout à coup Bruneau en se levant vivement, voici venir la grande élégante : c'est le moment de se montrer.

En effet, deux heures moins un quart venaient de sonner dans la ville, et l'on pouvait voir au loin, sur la route d'Albert, la calèche découverte de la comtesse de Labassère tournant, au grand trot de deux carrossiers superbes, l'angle du Quinconce.

En même temps, de l'autre côté, paraissaient madame Robin, madame Desrivières, quelques officiers marchant par groupes, madame d'Ivry, la sous-préfète, à pied, avec madame de Serve, ...tout le monde enfin.

Bruneau et Faucompret laissèrent de côté tout ce menu fretin des élégances péronnaises, et se dirigèrent en toute hâte vers le point de la grande allée où ils supposaient que madame de Labassère mettrait pied à terre. Ils furent trompés : la voiture les dépassa rapidement, et la comtesse, préoccupée, leur rendit à peine le salut ridiculement humble qu'ils s'étaient crus obligés de lui adresser. Ils revinrent donc sur leurs pas.

Mais, au champ de manœuvres, nouveau désappointement : madame de Labassère était restée dans sa voiture, aux côtés du général, qui l'accompagnait, et le capitaine de Mauzac causait tranquillement, accoudé sur la portière, avec la jeune femme et le vieillard. Les deux amis furent donc réduits à se mêler aux autres groupes et à faire admirer ailleurs les grands hommes qu'ils croyaient être.

Ici encore – dans l'allée des promeneurs à pied, autour du cercle où la musique venait de commencer – leur vanité fut quelque peu déçue.

– En vérité, disait Bruneau – qui avait, on le sait, la prétention de parler le premier, – c'est du guignon. Tout le monde cause du duel de ce matin, et cependant personne ne paraît s'occuper de nous.

– En effet, acquiesça Faucompret.

– Ah ! cependant... murmura le bel Arthur, écoutons ce qui se dit là.

Et tous deux se rapprochèrent d'un groupe où la conversation semblait des plus animées. Il y avait là les mêmes vieilles femmes ou filles qui s'étaient trouvées réunies la veille chez mademoiselle de Labassère et quelques hommes, parmi lesquels un officier originaire de Péronne, qui, pour cette raison, se tenait moins que ses camarades en dehors des cancons.

– Mais enfin, capitaine, demandait madame Robin au moment de l'arrivée des jeunes gens, comprenez-vous quelque chose à cette animosité de votre camarade contre ce pauvre M. Laruelle ?

– Je ne comprends pas, répondit l'officier, mais je pense que, si Mauzac a jugé à propos de donner une leçon à votre petit percepteur, c'est qu'il avait une raison pour le faire.

– Sans doute, murmura madame Desrivières, mais... quelle raison ?

– Je l'ignore, mesdames ; M. de Mauzac...

– Allons ! allons ! interrompit mademoiselle Duvivier, il doit y avoir quelque femme là-dessous, et, s'il y a une femme, ... du moment que M. de Mauzac est en jeu...

Mademoiselle Duvivier s'arrêta. court, mais madame Desrivières qui, on le sait, ne ménageait pas ses paroles, continua sa pensée.

– C'est évident, fit-elle : s'il y a une femme, c'est la comtesse.

Le mot jeta du froid.

Bruneau, dans cet instant, glissa à l'oreille de Faucompret quelques paroles que celui-ci devait seul entendre.

– Isidore, lui dit-il, je reste ici ; toi, va là-bas sur la route et tâche de savoir ce qui se dit dans la calèche.

Faucompret ne répondit rien, mais il obéit-suivant son habitude.

Arthur Bruneau resta, et, rompant le silence :

– Il est possible, mesdames, dit-il d'un air important, que madame de Labassère soit en cause dans le duel. Je vous dirai cependant – moi qui. comme témoin de M. Laruelle, dois en savoir quelque chose, ajouta-t-il en se rengorgeant – que le nom de cette dame n'a pas été prononcé durant nos pourparlers d'hier.

L'officier retint un sourire.

— Vraiment ? murmurèrent ensemble les trois femmes.

Après un nouveau silence un peu bien interrompu par quelques chuchotements de ces dames :

– Je ne sais, dit l'officier, si la comtesse.

Il ne put achever. Isidore Faucompret, accourant à perdre haleine, s'était précipité au milieu du groupe.

– Figurez-vous, dit-il tout essoufflé encore, que, comme j’arrivais auprès de la voiture.

– Quelle voiture ? demanda quelqu’un.

– Celle de madame de Labassère, repartit Faucompret ; et il continua :

...J’aperçus le général causant à quelque distance, sur la route, avec madame d’Ivry et madame de Serve, tandis que M. de Mauzac aidait madame de Labassère à mettre pied à terre, pour rejoindre ces dames.

– Joli trio ! grogna mademoiselle Duvivier.

– Je vis bien, reprit Faucompret, tout étonné de l’attention qu’on lui accordait, que le général parlait du duel de ce matin.... Il gesticulait avec violence...

– Ah ! ah ! murmura madame Robin.

– Cela m’intéressait fort, mais.... d’abord, je pressai le pas jusqu’à ce que je fusse tout près de la voiture, et là, comme je m’avançais pour saluer madame de Labassère, je l’entendis qui disait au capitaine rapidement :

– « Un mot encore : nous allons donner un bal, vous ne conduirez pas le cotillon... et puis montrez-vous partout ces jours-ci ; faites des visites, voyez tout le monde....

– » Oui, oui, soyez tranquille, repartit M. de Mauzac. Mais, chut ! prenez garde à cet imb... »

Bruneau éclata de rire.

– Ah ! ah ! ah ! fit-il. Il a dit imbécile !...

– Le mot vous paraît trop doux, je pense, murmura l’officier, à qui le récit de Faucompret répugnait outre mesure.

– Oh ! fit négligemment l’ami de Bruneau, il ne s’est peut-être pas servi de ce mot-là !...

– Qu’importe, d’ailleurs ? Continuez, monsieur Isidore, dit madame Desrivières.

Faucompret reprit en ces termes :

– Alors, tout en les saluant et en causant, j’allai avec eux jusqu’au groupe du général, et j’entendis celui-ci qui disait :

– « Du reste, il faut que je monte au Quinconce pour voir un peu ce qui s’y passe, et – ajouta-t-il en se tournant du côté du capitaine – tu seras content de moi. »

Et je fus obligé de m'éloigner, conclut Faucompret. Seulement, je suis venu bien vite vous raconter cela, pensant que cela vous intéresserait.

– Sans doute, dit mademoiselle Duvivier de sa voix cassée. Et.... vous ne savez que cela ?...

– Pas autre chose.

– Ce n'est pas assez fit madame Desrivères.

– Non, ce n'est pas assez, reprit madame Robin.

Et, s'adressant à l'officier :

– Donc, vous disiez, capitaine ?....

– Oh ! madame, répondit l'officier, dégoûté de ce qu'il venait d'entendre et de voir, je ne disais rien et je n'ai rien à dire. M. Faucompret vient de parler pour moi, et il a dit, certes ! beaucoup de choses que je n'eusse pas dites.

– Voyons, capitaine, insista mademoiselle Duvivier en essayant de devenir câline, vous disiez : « Je ne sais si la comtesse... »

– Vous le voulez ? fit l'officier. Eh bien, je ne sais si la comtesse est pour quelque chose dans le duel de ce matin, mais j'avoue que je ne puis croire – en admettant la réalité de ce que l'on raconte – que votre petit M. Laruelle soit le rival de mon ami de Mauzac

– Pourquoi donc pas ? murmura haineusement madame Robin.

– Non, reprit l'officier en riant. Je crois bien plutôt que Mauzac aura eu envie de tirer les oreilles à votre Laruelle à propos de quelque inconvenance de celui-ci.

– Allons donc ! lit madame Desrivères.

– Oh ! c'est qu'il est fécond en inconvenances, M. Laruelle ! J'ajouterai seulement, continua le camarade de M. de Mauzac, que mon ami a été trop loin peut-être, en châtiant ainsi votre percepteur, à cause du bruit que cela devait faire dans la ville.

Le général de Labassère s'approchait du groupe.

– ... Cependant, reprit le camarade de Guy, je pense que si Mauzac a agi comme il l'a fait, c'est qu'il le devait, et... sans plus ample informé, je l'approuve complètement.

– Et vous avez raison, capitaine ! interrompit alors le général en frappant amicalement sur l'épaule de l'officier.

– Mon général !... murmura celui-ci, tandis que tous les yeux se tournaient vers M. de Labassère.

– Oui, reprit ce dernier, tout haut et de façon à être bien entendu, votre ami le capitaine de Mauzac, mon pupille, mon-enfant, a fait son devoir en punissant cette vipère qui a nom Laruelle. Ce misérable s’est permis de m’écrire une lettre anonyme remplie d’accusations immondes contre ma femme, et je suis venu trouver Guy, et je lui ai montré la lettre, et je lui ai dit que je n’étais plus en âge de venger moi-même mon honneur, et je l’ai prié de s’en charger....

...Vous m’entendez bien, conclut le général encore plus haut, c’est pour moi, c’est à ma place qu’il s’est battu, et c’est moi qui l’ai prié de se battre !

Le capitaine salua respectueusement M. de Labassère ; quelques hommes serrèrent la main du vieillard ; les femmes s’écartèrent, feignant l’émotion.

Personne ne s’aperçut que la présidente donna un prétexte ridicule pour se séparer de ses deux amies et pour rentrer en ville avant tout le monde.

VIII

Madame Robin ne perdit pas de temps. Elle n'eut pas plus tôt descendu la petite berge qui monte de la route au Quinconce, elle n'eut pas plus tôt dépassé les barrières blanches croisées qui défendent aux voitures l'entrée de la promenade publique de Péronne, qu'elle pressa le pas et se dirigea en toute hâte vers la ville.

– Il faut absolument, se disait-elle tout en marchant, que j'aille prévenir Herminie du scandale que vient de faire son frère...

...Car enfin... cela est odieux !.... reprit-elle après un silence, durant lequel elle s'était retournée dix fois pour voir si personne ne la suivait, – cela est odieux.... Il se donne un ridicule, ce pauvre homme !... Péronne est déshonorée par la conduite de cette petite Parisienne, qu'il a épousée on ne sait pourquoi...

...C'est évident, conclut-elle comme elle franchissait la première enceinte, il faut qu'Herminie soit prévenue et qu'elle aille dès demain morigéner ce *Géronte* amoureux amoureux !...

Bientôt elle arriva devant la porte de mademoiselle de Labassère :

– Demain !... se dit-elle tout en tirant la chaîne de la sonnette.... Pourquoi pas aujourd'hui ?...

En ce moment, comme une vieille cuisinière venait de lui ouvrir la porte, l'usage du cordon étant encore à peu près inconnu à Péronne, madame Robin leva le nez en l'air, regarda attentivement l'angle de l'une des fenêtres du salon, et, satisfaite sans doute de son examen, murmura :

– Tout va bien. Herminie est seule. Elle est venue voir qui sonnait. Elle sait que c'est moi.

A Péronne, en effet, la plupart des maisons habitées par des gens du pays sont de véritables forteresses où l'on ne pénètre que lorsque la maîtresse du logis, après vous avoir examiné, vous en permet l'entrée.

C'est pourquoi le plus grand nombre des fenêtres de ces maisons sont, comme en Flandre, munies de glaces installées sous des angles divers et qui permettent de tout voir dans la rue sans se montrer et sans se déranger. On pense que c'était là un usage qui devait plaire particulièrement à une vieille fille comme mademoiselle de Labassère ; et c'est une justice à rendre à son architecte que, dans aucune maison de la ville, le système des glaces n'était mieux organisé que dans la sienne.

Madame Robin n'ignorait aucun de ces détails ; elle était même au courant des heures où la sœur du général se tenait dans sa chambre, située au second étage ; de celles, plus rares, où elle habitait le salon du premier ; enfin, du coin de chaque fenêtre où elle avait l'habitude de se placer pour inspecter la rue ; et voilà comment, du premier coup d'œil, la présidente avait deviné que mademoiselle de Labassère était seule, qu'elle était cependant au salon, et qu'elle était venue voir qui aspirait à être reçu d'elle.

Madame Robin ne négligea pourtant pas de demander à la vieille cuisinière, d'un ton protecteur dans lequel il y avait trop ou pas assez de dignité :

– Eh bien ! ma fille, Herminie est-elle chez elle ?

– Oh ! madame sait bien que mademoiselle y est toujours pour madame, quand elle n'est pas sortie, – répondit la cuisinière, en des termes beaucoup plus convenables que ceux employés par la présidente.

Mademoiselle de Labassère, en effet, avait beau habiter la province et y avoir vécu toute sa vie, elle n'en avait pas moins gardé de sa naissance aristocratique un certain je ne sais quoi qui ne se perd point, et elle stylait ses servantes en conséquence.

– Eh bien ! je monte tout droit au salon, reprit madame Robin en franchissant les premières marches de l'escalier, qui donnait directement sous la voûte.

L'escalier de service manquait. La cuisinière monta donc, derrière madame Robin, jusqu'à la porte du salon, qu'elle ouvrit pour annoncer la présidente.

Mademoiselle de Labassère avait repris son ouvrage, un tricot quelconque, et s'était réinstallée dans son fauteuil, à l'angle de sa table, comme si, de sa vie, elle n'avait eu l'idée d'aller regarder par la fenêtre ; si bien que madame Robin, quelque habituée qu'elle fût à ces coutumes de province, eut de la peine à réprimer un sourire lorsque la sœur du général, en la voyant entrer, s'écria sur le ton du plus sincère étonnement :

– Eh quoi ! c'est vous, ma chère bonne ! La musique est donc déjà finie ?

Madame Robin se remit vite de son accès de gaieté intempestif, et brusqua le dialogue.

– Bon ! bon ! pas tant d'étonnement, machère, fit-elle violemment. J'ai à vous parler de choses graves... Ah ! vous en faites de belles, avec vos ménagements !

Mademoiselle de Labassère ouvrit de grands yeux, prit une pose résignée et ne dit rien.

– Oui, la musique est finie... reprit madame Robin, et cela est bien heureux !

– Asseyez-vous donc, ma chère, interrompit la vieille fille, que le ton de son amie effrayait encore plus qu'il ne l'étonnait.

– Oui, dit madame Robin en boudant, je m'asseois ; mais, je vous le dis, cela est bien heureux que la musique soit finie, car Dieu seul sait combien de bêtises votre frère eût faites encore si elle avait duré dix minutes de plus.

La situation s'éclairait. Mademoiselle de Labassère était si habituée à entendre grogner et à grogner elle même contre son frère, qu'elle poussa un soupir de soulagement en apprenant qu'il ne s'agissait que de lui.

– Qu'a-t-il donc fait ? demanda-t-elle doucement, comme si elle-même craignait, quoi qu'elle n'aimât guère le général, d'exciter encore la colère de son amie.

– Ce qu'il a fait ! s'écria madame Robin, ce qu'il fait !... Eh bien ! je vais vous le dire, moi, ce qu'il a fait : et vous verrez s'il vous est encore permis de ménager sa susceptibilité, et si vous ne devez pas immédiatement, faisant abstraction de toute charité (étrange mot dans la bouche de la présidente), le prévenir des déportements de sa femme.

Alors commença un de ces récits haineux, malfaisants, dans lesquels excellait madame Robin. Elle mit plus d'une demi-heure à raconter ce qui

s'était passé au Quinconce, en brodant et en enjolivant chaque fait de quelques réflexions perfides destinées à pousser à bout la sœur du général. Et puis, comme il fallait finir et porter le dernier coup :

– Enfin, s'écria-t-elle, tandis que nous étions là, nous étonnant de ce duel et interrogeant un camarade de M. de Mauzac, voilà votre frère qui arrive, et qui, sans vergogne, nous raconte qu'il a reçu une lettre anonyme lui disant... la vérité, qu'il a voulu punir le lâche, le traître, le menteur, et qu'il en a *chargé* son pupille...

Et il eût fallu entendre madame Robin appuyer sur le mot *chargé* !

– A-t-on idée de cela ? conclut-elle, et me direz-vous encore que vous êtes obligée de ménager votre frère ?.... Ce serait.....

Un violent coup de sonnette l'interrompit, et, presque aussitôt, madame Desrivières et mademoiselle Duvivier se précipitèrent dans le salon, sans laisser à la vieille cuisinière le temps de les annoncer.

– Imaginez-vous, s'écrièrent-elles toutes deux à la fois...

Mais leur désappointement fut à son comble : elles venaient d'apercevoir madame Robin ; et ces dames se connaissaient trop bien pour ignorer que, si l'une d'elles était arrivée la première, ce devait être aussi pour parler la première.

– Du moment que vous savez déjà tout, dit mademoiselle. Duvivier d'un air grognon, je m'en vais.

– Moi aussi, lit madame Desrivières.

– Pourquoi cela ? demanda mademoiselle de Labassère.

Madame Robin avait fort bien compris ce que ses deux bonnes amies voulaient dire ; et, en toute autre circonstance, elle n'eût pas manqué de le leur faire très-vivement sentir. Mais le moment lui parut mal choisi pour jouer la dignité ; elle préféra les calmer peu à peu, quitte à se rattraper plus tard.

– Ma chère amie, dit-elle à mademoiselle de Labassère, ces dames sont mécontentes de ce que, en arrivant la première auprès de vous, j'ai pu paraître vous témoigner plus d'intérêt qu'elles.

Et, se tournant du côté de madame Desrivières et de mademoiselle Duvivier, elle ajouta du ton le plus câlin :

– Mais vous vous trompez, mes toutes bonnes, j’avais hâte que notre chère Herminie fût prévenue afin qu’elle pût aviser tout de suite à ce qu’elle voudrait faire ; mais j’ai eu soin de lui annoncer votre visite, elle y comptait tout à fait : nous parlions de vous lorsque vous êtes entrées.

– Eh bien ! que décide-t-elle ? demandèrent ensemble madame Desrivières et mademoiselle Duvivier, auxquelles l’affaire semblait prendre bonne tournure dans le sens qu’elles désiraient.

– Oui, ma chère bonne, insista madame Robin, que décidez-vous ?

– Mon Dieu ! mes amies, répondit mademoiselle de Labassère...

– Messieurs Arthur Bruneau et Isidore Faucompret ! annonça la cuisinière.

Il était écrit, paraît-il, que le salon de mademoiselle de Labassère verrait ses commérages toujours interrompus, et que toute la ville *cancanante* y passerait ce jour-là.

– Ah ! voilà ces chers enfants ! s’écria mademoiselle Duvivier, qui n’avait pas oublié le récit de Faucompret, et qui en gardait au jeune homme une grande reconnaissance.

– Oui, mesdames, nous voilà ! dit le beau Bruneau en retenant derrière lui Isidore Faucompret, trop disposé à s’émanciper depuis qu’il avait joué, au Quinconce, le rôle que l’on sait.

– Et mademoiselle de Labassère est au courant de la situation ? insista-t-il.

– Sans doute, fit madame Robin.

– Mesdames, dit Faucompret, qui avait réussi à se glisser auprès de mademoiselle Duvivier, vous vous rappelez sans doute ce que je vous ai raconté : il y aura bal prochainement à Labassère, et M. de Mauzac, notre adversaire, n’y conduira pas le cotillon.

– Eh bien ? Après ? lit Arthur Bruneau, de plus en plus agacé des velléités d’émancipation de son ami.

– Eh bien ! dit celui-ci, je vous ai raconté encore comment madame de Labassère avait recommandé à M. de Mauzac de se montrer partout... de faire des visites.

– Où voulez-vous en venir ? demanda mademoiselle de Labassère.

– Voici... dit Faucompret.

Mais Bruneau l'interrompit :

– J'ai compris, fit-il.

Et il continua l'idée de son ami, redevenu souple et modeste :

– Si M. de Mauzac doit faire des visites, s'il doit aller partout, en un mot se montrer en ville... par quelle maison voulez-vous qu'il commence, si ce n'est par celle de mademoiselle de Labassère, où il doit bien se douter qu'aujourd'hui il trouvera toutes ces dames réunies ?

– Évidemment ! murmura timidement Faucompret, dont pourtant c'était là précisément la première idée, celle qu'il allait développer lorsque Bruneau lui avait coupé la parole.

– Eh bien ! reprit ce dernier, il va venir, je le parierais...

Et, jetant machinalement un coup d'œil par la fenêtre :

...Que vous disais-je ? fit Bruneau.

– C'est lui ? demanda mademoiselle de Labassère.

– Sans doute ! murmura le jeune homme,

– Cela devait être ! insista Faucompret.

Le capitaine de Mauzac, annoncé en cérémonie par la vieille bonne, entra alors dans ce salon, qui ne recélait pour lui que pièges et embûches. Il s'avança vers mademoiselle de Labassère de l'air dégagé d'un homme du monde qui fait une visite et à qui importent peu les cancanes qu'on a pu se permettre sur ou contre lui. Et c'était une chose bien amusante à voir que l'entrée toute naturelle et toute de bon goût de ce beau jeune homme, vêtu d'un brillant uniforme, dans ce cercle de pies-grièches d'un âge mûr.

La conversation s'engagea, on doit le penser, sur des sujets insignifiants. Guy se flattait de ne pas la laisser s'égarer sur un terrain trop brûlant ; et c'est pourquoi, après avoir adressé à Bruneau et à Faucompret, un salut glacial, il se détourna et causa le plus qu'il put avec mademoiselle de Labassère, sans s'occuper davantage ni des deux jeunes gens, ni des autres vieilles femmes dont les regards foudroyants étaient dardés sur lui. Tout alla au mieux d'abord. Déjà le temps *nécessaire* d'une visite s'était écoulé, et le jeune capitaine se préparait à prendre congé.

Mais madame Desrivières avait trop de haine pour ne pas envenimer la situation :

– Monsieur Bruneau, demanda-t-elle tout à coup à haute et intelligible voix, ne disiez-vous pas, lorsque le capitaine est entré, que vous veniez de vous informer de l'état de ce pauvre M. Laruelle ?

Bruneau rougit jusqu'aux oreilles.

– Non, madame, fit-il d'un ton embarrassé, Je....

Quant à Mauzac, il froissa nerveusement le gland d'or de sa dragonne. Mais il se remit rapidement ; et, le plus poliment du monde, s'adressant à Bruneau :

– Je ne voulais pas, monsieur, dit-il, vous parler devant ces dames de cette affaire dont le souvenir doit vous être pénible. J'ai d'ailleurs moi-même fait prendre tout à l'heure des nouvelles de M. Laruelle.

– C'est bien le moins ! murmura aigrement mademoiselle Duvivier.

Guy feignit de ne pas entendre. Il était décidé à détourner la conversation. Le choléra, dont on craignait chaque jour plus vivement l'invasion, lui fournit un prétexte facile ; et, s'emparant d'un journal local qui se trouvait ouvert sur une table à sa portée :

– Avez-vous lu, mademoiselle, demanda-t-il, en s'adressant particulièrement à mademoiselle de Labassère, la nouvelle que donne le *Courrier de Péronne* ?

– Non. Que dit-il ? interrogea la sœur du général, sans trop comprendre où tendait cette question.

– Il raconte que la marchande de tabac du coin de la rue de Chaulnes a été prise hier au soir d'une attaque de choléra dont elle est morte dans la nuit.

Faucompret devait avoir fait ou tenté quelque expédition amoureuse de ce côté avec son ami Bruneau, car, tandis que ce dernier rougissait de nouveau, il s'écria :

– Quoi ! cette jolie personne !.

– Monsieur Faucompret ! interrompit d'un air de reproche mademoiselle Duvivier.

– Pauvre femme !.... Est-ce que le choléra viendrait à Péronne ! s'écria madame Robin avec plus de terreur que de pitié.

– Il est vrai qu'elle était bien jolie ! ne put s'empêcher de dire mademoiselle de Labassère.

Ce n'était pas là sans doute l'avis du capitaine, car il demanda bien innocemment :

– La trouviez-vous vraiment aussi jolie qu'on le disait ?

La question n'avait rien d'agressif, mais madame Desrivières ne pouvait laisser échapper une aussi belle occasion de dire une sottise méchanceté.

– Toujours aussi jolie, fit-elle, que les Parisiennes pour lesquelles on se bat !

Il y eut un silence. Guy comprit que la situation serait bientôt trop tendue pour qu'il pût en sortir à son avantage. Il se leva pour prendre congé, mais, ne voulant pas rester court devant l'insolence de madame Desrivières :

– Elle avait les traits plus gros, fit-il simplement.

Après quoi il salua en silence la sœur du général ; et, raccrochant à l'ordonnance son sabre qu'il avait appuyé contre sa jambe, il sortit, avec un sourire, de cette boîte à vilaines malices qui était le salon de mademoiselle de Labassère.

– C'est égal, murmura-t-il en franchissant le seuil, il faudra que je prévienne Régine de la terrible inimitié de cette notaresse du diable !

Dans la maison, l'effervescence était à son comble.

– Bon ! le voilà parti ! s'écria madame Robin dès que la porte fut refermée.

– Allons, ma chère amie, continua-t-elle du ton le plus sérieux, décidez quelque chose. Vous voyez qu'on vient vous braver jusque chez vous.

– On ose envoyer ce freluquet vous faire des visites, insista madame Desrivières.

– Votre frère se moque de vous, murmura méchamment mademoiselle Duvivier.

– Enfin, ma toute bonne, reprit madame Robin, – tandis que les deux jeunes gens, Arthur Bruneau et Isidore Faucompret, qui, suivant la coutume provinciale, avaient laissé, en entrant, leur chapeau dans l'antichambre, l'allaient chercher pour prendre congé, – il faut en finir, il faut aller voir votre frère ; l'honneur de votre famille, le vôtre, l'exigent impérieusement.

– Oui, décidez-vous ! s'écrièrent les deux autres femmes, radieuses parce qu'elles sentaient la partie gagnée.

Mademoiselle de Labassère réfléchit un instant. Enfin, quittant résolûment son siège et s'approchant de la sonnette, qu'elle tira brusquement :

– Je vais à Labassère, dit-elle ; et coûte que coûte, je ferai cesser ce scandale !...

IX

Une heure plus tard, un vieux berlingot armorié, fabriqué à la mode de Péronne quelque dix ans auparavant, franchissait la grille bronzée du château de Labassère, tournait autour du massif de rosiers qui occupait le milieu de la cour, et venait s'arrêter devant le perron.

La sœur du général avait, on le voit, sa voiture à elle. Il est bien vrai que, lorsqu'elle voulait sortir, elle faisait prévenir le loueur de la ville, qui se chargeait de lui fournir cheval et cocher ; mais enfin la vieille fille tenait, comme elle le disait lorsqu'elle était de bonne humeur, à voyager dans ses *meubles* ; et d'ailleurs les Péronnais ne lui savaient pas trop mauvais gré de cette innocente ostentation.

– Mon frère est-il au château ? demanda-t-elle au valet de pied qui lui ouvrit la portière.

– Non, mademoiselle, répondit celui-ci. Le général est sorti dans le parc, il y a un quart d'heure.

Seul ?...

– Avec le garde.

– Et madame la comtesse ?

– Madame la comtesse est au salon.

– C'est bien. Annoncez-moi.

Mais madame de Labassère avait reconnu à la voix sa belle-sœur ; et, quelque peu de sympathie que celle-ci lui inspirât, elle crut devoir, ne fût-ce que par révérence pour l'âge de mademoiselle de Labassère, venir au-devant d'elle jusque dans le vestibule. Une visite aussi insolite avait d'ailleurs de quoi la surprendre, et la jeune femme ne put dissimuler entièrement l'étonnement qu'elle éprouvait.

– A quel heureux hasard, mademoiselle, dois-je le plaisir de votre visite ?

La comtesse était si bonne qu'elle ne vit pas le méchant sourire qui plissa les lèvres de la vieille fille lorsque celle-ci lui répondit :

– Eh ! mais au désir que j'avais de vous voir, chère petite.

A peine madame de Labassère fit-elle intérieurement cette réflexion, qu'il était bien étrange que la sœur de son mari, qui lui rendait à regret, chaque année, sa visite du 1^{er} janvier, se sentît prise tout à coup pour elle d'une telle affection qu'elle éprouvât le désir de la voir à une autre époque et de faire, pour cela, une démarche aussi fatigante que devait être pour elle le voyage de Péronne au château.

– Entrons au salon, murmura-t-elle.

– Qui sait ? se disait-elle à part soi, peut-être que cette méchante a des remords de m'avoir aussi mal traitée jusqu'à présent. Je ne lui ferai pas regretter ce sentiment là.

Et en effet, lorsque les deux femmes furent assises en face l'une de l'autre, sur de larges fauteuils en tapisserie, des deux côtés de la porte-fenêtre qui donnait sur le parc, madame de Labassère déploya tout ce qu'elle avait d'aimable et de liant dans l'esprit pour se concilier les bonnes grâces de sa belle-sœur.

Celle-ci fut, au premier instant, très-rebelle à tant d'amabilité :

– Enjôleuse, va ! murmurait-elle entre ses dents ; est-ce que tu crois que je vais me laisser prendre à toutes tes mignardises ?

– Comme c'est bien à vous, répétait la jeune femme, d'être venue nous relancer jusqu'ici ! Pourquoi, si vous vouliez parler à mon mari, ne lui avoir pas fait dire d'aller vous trouver ? Pourquoi vous être donné...

– Mais, chère petite, interrompit mademoiselle de Labassère, vous ne voulez donc pas croire que je suis venue pour vous seule ?

– Oh bien, alors, repartit naïvement la comtesse, c'est encore beaucoup plus aimable...

Et, par un mouvement d'une simplicité délicieuse, d'où tout calcul était exclus, elle rapprocha son fauteuil de celui de la vieille fille.

– A propos... dit en ce moment mademoiselle de Labassère, qui ne perdait pas de vue le but de sa visite et qui ne réfléchit pas que cet *à-propos* venait fort mal. – A propos, on assure que vous allez donner encore un bal, ma chère enfant ?

– Oh !... un bal !. murmura la comtesse. Tout au plus une petite soirée.
La vieille fille ne put retenir une moue significative.

– Soyez tranquille, reprit madame de Labassère d'un ton enfantin qu'elle chercha à rendre aussi câlin que possible, il n'y aura pas de quoi vous fâcher.

– Me fâcher !.... s'écria hypocritement la vieille fille. Mais cela est trop naturel ! vous êtes jeune, jolie... ne faut-il pas que vous vous amusiez !.

Ces mots eurent si bien, dans la bouche qui les prononçait, l'intonation d'un sarcasme, que la comtesse ne put s'y tromper. Mais elle se tut... dans un but d'apaisement, et la sœur du général comprit qu'elle avait provisoirement manqué son effet.

– Sans doute !.... continua-t-elle sur le même ton railleur, un mari de l'âge de mon frère ne saurait suffire au bonheur d'une femme jeune et élégante comme vous, et...

– Oh ! mademoiselle !.... s'écria la comtesse, rouge de honte et d'indignation.

– N'ai-je pas raison ? insista la vieille fille.

Madame de Labassère eut un instant l'idée de répondre à sa belle-sœur qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas ; mais elle se souvint à temps des résolutions qu'elle avait prises.

– Vous êtes injuste pour moi, mademoiselle, dit-elle tristement. D'ailleurs, ajouta-t-elle, c'est mon mari qui a eu l'idée de ce bal.

– Vraiment ? fit mademoiselle de Labassère du ton le plus mordant.

– Je vous l'affirme, répondit la comtesse, décidée à ne relever aucune des provocations de sa belle-sœur.

– Oui, nous savons bien, reprit celle-ci, que, lorsqu'un vieillard est amoureux, sa jeune femme a toujours soin de se faire ordonner par lui ce dont elle a envie.

Madame de Labassère griffait de ses ongles roses la tapisserie de son fauteuil, mais elle se contentait encore.

– C'est M. de Mauzac, n'est-ce pas, ma chère enfant, qui conduira – votre cotillon... comme toujours ?

La comtesse frissonna.

– Non, mademoiselle, dit-elle simplement.

Et elle ajouta, avec une rouerie dont elle n'avait pas l'habitude :

– Nous l'en avons prié, mais, malgré les instances de mon mari et les miennes, le capitaine a préféré, cette fois, rester dans le commun des martyrs de la danse.

– Imbécile ! murmura sourdement mademoiselle de Labassère, faisant allusion à son frère et songeant aux instances qu'il avait faites auprès du jeune officier.

Cependant peu à peu la vieille fille se sentait désarmée par la douceur de sa belle-sœur.

Peut-être, après tout, mademoiselle de Labassère était-elle moins méchante qu'elle ne le faisait croire, et peut-être se sentait-elle surtout montée et poussée à bout par le caquet des deux ou trois femmes hargneuses dont elle faisait sa société ordinaire. Peut-être, si elle eût toujours vécu au château avec la comtesse, eût-elle fini par prendre en affection sa belle-sœur, quelque jeune fût-elle, et par excuser son frère d'avoir fait un mariage aussi disproportionné quant à l'âge des époux.

Ce qui est certain, c'est qu'elle fut touchée de la tenue parfaite de madame de Labassère et de la considération dont elle s'en voyait entourée. Si bien qu'enfin elle se dit :

– Après tout, c'est encore mon frère qui est le plus coupable dans tout cela. Quant à cette petite, j'aurai bien de la peine à troubler sa vie en instruisant son mari des cancans qui courent les salons de Péronne, et de la certitude où l'on est que ces cancans sont des vérités.

Et toutes ces réflexions l'amènèrent à cette conclusion :

– Bah ! il sera toujours temps. cela dépendra du bal.

Mademoiselle de Labassère avait fini par penser presque haut, si bien que sa belle-sœur entendit le dernier mot.

– Vous songez encore à notre soirée ? demanda-t-elle timidement.

– Oui, fit la vieille fille, arrachée ainsi à sa rêverie.

La comtesse s'était juré d'être aimable.

– Oh ! dit-elle, si vous saviez comme ce serait gracieux à vous de vouloir bien venir prendre une tasse de thé chez nous ce soir-là !...

Mademoiselle de Labassère sauta d'indignation sur son fauteuil.

– Ce serait si bien, continua la comtesse, que l’on nous vît tous, de la famille, réunis ici dans ce château qui porte notre nom, et liés d’une bonne amitié, oubliée depuis si longtemps !...

La vieille fille, en toute autre circonstance, eût répondu à Régine qu’elle n’avait aucun droit de parler ainsi, qu’elle n’était pas de la famille, et autres aménités du même genre. Mais, cette fois, elle était sous le charme de la délicieuse créature qui la comblait de prévenances depuis une heure.

– Au reste, pensa-t-elle, ce serait un moyen de tout voir par moi-même et de savoir...

... Eh bien ! je viendrai ! dit-elle tout haut.

Alors il se passa une scène étrange, que les commencements de cette visite étaient bien loin de faire prévoir. Madame de Labassère, très-émue, se leva du fauteuil où elle était assise, s’approcha de sa belle-sœur, s’empara de la main de celle-ci et, serrant cette main ridée entre les siennes, avec une véritable reconnaissance, fondit en larmes et s’écria :

– Enfin ! nous voilà donc comme nous aurions dû être toujours !.

Cependant mademoiselle de Labassère baisait au front la comtesse ; et, quelques instants après cette scène de sincère tendresse et de véritable émotion, elle sortit du salon, bien déterminée à ne rien dire à son frère.

Par malheur, elle rencontra le général dans le vestibule.

Les hommes sont maladroits : chose triste à dire, les plus honnêtes le sont souvent encore plus que ceux dont la loyauté peut être mise en doute. Le général était des premiers, et.... faut-il l’avouer ? des plus maladroits d’entre ceux-là. En outre, sa sœur avait toujours eu, depuis son mariage, le don de l’exaspérer par les picotements dont elle criblait son amour-propre.

– Te voilà donc, ma chère amie ! s’écria-t-il brutalement. Tu te décides à venir nous voir ?...

La vieille fille était encore sous le coup de son émotion de tout à l’heure. Elle ne comprit pas tout de suite ce qu’il y avait de blessant et de provocant dans la manière dont son frère l’abordait.

– Oui, fit-elle ; je viens de voir Régine et je...

Régine !... Tu as vu Régine !... Et tu ne l’as pas déchirée en petits morceaux morceaux ! s’écria le général avec son gros rire.

Il fallait que mademoiselle de Labassère fût en veine de bonne humeur pour laisser passer cette plaisanterie d'un goût douteux. Elle ne la releva pourtant pas.

– Et je lui ai promis, continua-t-elle, de venir à votre bal.

– Oh ! mais je n'y comprends plus rien, dit le général ; il faut qu'il se soit passé quelque chose. Serions-nous réconciliés ?....

Et le brave homme, qui était tout bon et tout rond, tendit la main à sa sœur. Celle-ci prit sans hésiter la main qui lui était tendue, ce qui acheva d'étonner le vieux soldat.

– Oui, répondit-elle.

– Entrons par ici, reprit M. de Labassère ; nous causerons de tout cela... maintenant que te voilà redevenue traitable.

Et tous deux passèrent dans le cabinet de travail du général, grande pièce qui servait de pendant au salon, et dans laquelle M. de Labassère ne travaillait jamais.

– Je suis fatigué, dit ce dernier en s'asseyant ; je viens de faire le tour du parc. On m'avait signalé une brèche dans le mur, du côté de la route d'Albert, et je voulais me rendre compte...

Mademoiselle de Labassère réprima un sourire de pitié. Cependant, comme elle n'était sûre de rien, et que, d'ailleurs, elle avait pris la résolution de ne rien dire, elle demanda simplement :

– Eh bien ?

– Eh bien ! j'en arrive, et, d'après la nature même de la brèche, ce ne peut être qu'un homme qui l'ait faite... en se hissant sur le mur.

– Ah ! murmura la vieille fille, à qui la naïveté de son frère rendait insensiblement un peu de sa vieille animosité contre sa belle-sœur.

– Et comme il n'y a pas, en ce moment, continua le général, de braconniers dans le pays...

– Tu penses ?...

– J'ai la conviction que c'est... quelque contrebandier qui, poursuivi par les douaniers, sera venu chercher un refuge dans le parc du château.

Mademoiselle de Labassère n'y tenait plus.

– Tu es aussi trop bête ! s'écria-t-elle.

– Hein ! fit le général.

– Tu ne comprends donc pas que c’est ton Mauzac, ton pupille, ce serpent que tu as réchauffé dans ton sein, qui fait des brèches dans ton mur en passant par-dessus !...

Décidément, le vieux militaire était plein d’innocence ; – ou plutôt c’était un homme loyal qui, le plus longtemps possible, refusait de croire au mal.

– Mauzac ? fit-il. Hé ! pourquoi, diable ! est-ce qu’il dégraderait mes murs pour entrer dans une maison qui lui est toujours ouverte ? Et d’ailleurs quand se livrerait-il, je te prie, à cette gymnastique aussi inutile que fatigante ?... Je le vois toujours arriver par l’avenue.

– Quand ?.... s’écria la vieille fille. Mais... la nuit. les nuits d’incendie...

Le général se leva, très-pâle :

– Ma sœur, dit-il gravement, nous sommes nés tous deux des mêmes parents, et vous êtes une femme. je le regrette...

Et, parlant ainsi, il se dirigea vers la porte, qu’il ouvrit toute grande en la désignant à mademoiselle de Labassère.

Celle-ci se leva à son tour. Elle avait tout dit en une seule parole ; il fallait expliquer la confidence qui lui était échappée :

– Je m’en vais, fit-elle. Un mot encore, cependant.

– Non.

– Mon frère, reprit la vieille fille, en marchant lentement vers la porte, mon devoir est de faire ce que je fais.

– Votre devoir n’est pas de calomnier.

– Mon devoir est de vous garantir contre le ridicule. Et vous êtes près d’en être accablé.

– Je saurai m’en garantir et n’ai besoin de ; personne pour cela.

La vieille fille n’était plus qu’à un pas du seuil :

– Mon frère, dit-elle, songez sérieusement à ce que je vous ai dit ; je vous affirme que c’est la vérité.

Et elle sortit.

Derrière elle, le général referma gravement la porte de son cabinet ; puis il marcha d’un pas toujours mesuré vers un grand portrait de sa femme, qui était suspendu à la muraille, et là, sous ce portrait, il se laissa tomber sur un divan et y resta affaissé, plongé dans une pénible rêverie.

Parfois un éclair de joie illuminait son mâle – visage, mais bientôt il cachait de nouveau sa tête entre ses mains et s’abîmait dans ses pensées.

Un long temps se passa ainsi.

Lorsque M. de Labassère sortit de cette léthargie douloureuse, l’heure du dîner était venue.

– Si pourtant c’était vrai !. murmura le général.

Et il s’en fut rejoindre la comtesse dans la salle à manger.

X

Lorsque mademoiselle de Labassère rentra chez elle, il était près de sept heures ; or, d'ordinaire, elle dînait à six heures précises, et ce changement survenu dans ses habitudes avait encore ajouté à sa mauvaise humeur. Aussi, quand elle se mit à table, était-elle en proie à une telle surexcitation que sa femme de chambre en fut frappée et crut devoir lui demander :

– Qu'a donc mademoiselle ? Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose ?

– Ça ne vous regarde pas ! répondit sèchement la vieille fille, qui, heureuse de trouver quelqu'un sur qui passer sa colère, ne cessa d'accabler, pendant tout le temps du dîner, la malheureuse servante des reproches les plus blessants. Finalement elle la renvoya.

Lorsqu'elle fut seule, elle reprit un peu de calme : la sortie violente à laquelle elle venait de s'abandonner avait détendu ses nerfs, et la réaction forcée qui succède fatalement aux grands emportements commençait à s'opérer en elle. Sans doute elle était encore exaspérée contre son frère, mais un autre sentiment trouvait place à côté de cette rancune, et elle commençait à se repentir de sa conduite à l'égard de la comtesse. Elle se rappelait l'accueil gracieux que lui avait fait la jeune femme, la patience avec laquelle elle avait supporté ses sarcasmes, les prévenances dont elle l'avait comblée. Ces souvenirs, mis en regard de sa dénonciation, lui causaient de vifs regrets, et le rôle qu'elle avait joué lui apparaissait maintenant dans toute son odieuse réalité.

– Pauvre femme !... se disait-elle, de quel droit l'ai-je accusée ?. Étais-je chargée de la surveiller ?... Et que m'importe, après tout, qu'elle aime M. de Mauzac ?.... En somme, elle ne m'a rien fait à moi.... Elle savait bien que je la détestais, et, au lieu de m'en vouloir, que d'efforts n'a-t-elle pas

tentés pour triompher des sottises préventions que j'avais contre elle !.... N'a-t-elle pas toujours été vis-à-vis de moi bonne, douce, aimante ?...

Et, plus mademoiselle de Labassère réfléchissait, plus ses remords devenaient poignants. Au fond, et malgré l'influence déplorable que son entourage avait exercée-sur elle, elle conservait encore quelques sentiments généreux ; sa conscience lui reprochait d'avoir manqué de loyauté, et, devant ce reproche, elle courbait la tête, comprenant bien qu'il est lâche d'attaquer des êtres plus faibles que soi, alors surtout qu'ils sont sans défiance et qu'ils ne se doutent pas des pièges qu'on leur tend. D'ailleurs, n'avait-elle pas embrassé la comtesse quelques minutes avant de la dénoncer à son mari ? C'était là ce qui rendait sa conduite impardonnable, car elle avait commis une véritable trahison, et ce baiser, donné comme gage de réconciliation, ressemblait fort à celui de Judas.

Peu à peu, et à mesure qu'elle s'absorbait dans ces réflexions, une émotion sincère s'était emparée de la vieille fille : bientôt une larme roula lentement le long de sa joue ridée.... Il y avait des années peut-être qu'elle n'avait pleuré, et cette larme, qui lui était arrachée par le repentir, prouvait que le cœur n'était pas tout à fait mort en elle...

Peut-être même allait-elle s'efforcer de réparer sa mauvaise action, lorsqu'elle fut détournée de ses pensées par l'arrivée de madame Desrivières et de mademoiselle Duvivier, qui, sachant qu'elle s'était rendue chez le général, accouraient s'enquérir du résultat de sa visite, A la vue de ses amies, ses regrets s'évanouirent comme par enchantement ; et, aveuglée par un amour-propre mal placé, elle ne songea plus qu'à se vanter de ce qu'elle avait fait.

– Eh bien ? interrogea mademoiselle Duvivier, qui ne cherchait même pas à dissimuler sa curiosité.

– Eh bien ! j'ai tout dit à mon frère.

– Tout ?

– Oui, tout !

Et mademoiselle de Labassère prononça ce mot d'une voix ferme et avec autant de fierté que si elle se fût glorifiée d'une action héroïque. Sans doute elle s'attendait. à recevoir les félicitations de ses amies, mais elle fut déçue ;

les deux femmes se regardèrent avec embarras et se turent, ce que voyant, la vieille fille reprit :

– Ah çà ! qu’avez-vous donc ?.... On dirait que vous êtes étonnées !.... C’est pourtant vous qui m’avez encouragée à faire cette démarche !

Au lieu de répondre, madame Desrivières jugea à propos de poser une question :

– Comment cela s’est-il passé ? demanda-t-elle.

C’était ce que désirait mademoiselle de Lahassère : elle commença aussitôt le récit de sa visite, s’étendant longuement sur l’énergie dont elle avait fait preuve, mais négligeant complètement de raconter qu’elle avait été reçue d’une façon charmante par la comtesse, et que son frère, irrité de ses accusations, l’avait mise à la porte.

Quand elle eut fini, mademoiselle Duvivier lui dit hypocritement :

– Vous avez peut-être été un peu loin, ma chère...

– Comment ? s’écria la vieille fille au comble de la surprise ; mais ne m’aviez-vous pas conseillé vous-même ?....

– Oh ! pardon !.... n’exagérons pas !.... Je vous avais conseillé d’éveiller la jalousie de votre frère et de lui faire observer que les fréquentes visites de M. de Mauzac pouvaient compromettre sa femme... Mais je ne pensais pas que vous lui auriez révélé aussi crûment la vérité, sans quoi je me serais bien gardée de vous engager à aller le voir... Vous avez dépassé le but, ma chère, et je ne me soucie nullement d’assumer la responsabilité de la catastrophe qui ne peut manquer d’arriver.

– Que voulez-vous dire ?....

– Ce n’est pourtant pas difficile à comprendre ! Vous connaissez votre frère mieux que moi : il est violent, et, s’il tue la comtesse !...

La vieille fille tressaillit, et, se levant brusquement :

– Quoi ! balbutia-t-elle d’une voix tremblante, vous croyez qu’il ferait cela ?

– Eh ! que voulez-vous qu’il fasse ?.... La loi elle-même lui donne le droit de se venger.

– C’est évident ! ponctua la notaresse ; il va la tuer. si ce n’est pas déjà fait.

A ces mots, mademoiselle de Labassère fut prise d'un tremblement nerveux ; elle chancela et s'affaissa dans son fauteuil en poussant une sorte de gémissement. Ses amies s'empressèrent autour d'elle, mais elle les repoussa ; elle était comme anéantie et répétait d'un air égaré :

– Il va la tuer. la tuer !

Chose étrange, cette idée – si naturelle cependant – ne lui était pas venue jusqu'alors, et les mégères, qui l'avaient excitée contre sa belle-sœur et qui maintenant lui reprochaient hypocritement la démarche qu'elles l'avaient poussée à faire, s'étaient bien gardées de lui parler d'un dénouement dont la possibilité l'eût certainement effrayée. Il en résultait que cette révélation brusque, venant s'ajouter aux émotions multiples qu'elle avait déjà éprouvées dans cette journée, avait causé à la vieille fille une secousse violente et avait porté le trouble dans son esprit. Il lui fallut plusieurs minutes pour se remettre et reprendre conscience d'elle-même.

Enfin elle se leva ; et, s'adressant d'un ton assez froid aux deux femmes, elle leur dit :

– Voilà qu'il se fait tard, et je suis tellement fatiguée que je serais heureuse de prendre un peu de repos.

De leur côté, mademoiselle Duvivier et madame Desrivières savaient ce qu'elles voulaient savoir ; elles n'avaient aucune raison de prolonger leur visite ; et, après avoir embrassé mademoiselle de Labassère comme si elles eussent dû passer des années sans la revoir, elles se retirèrent en promettant de revenir le lendemain.

Dès qu'elles furent sorties, la vieille fille poussa un soupir de soulagement : un revirement s'était opéré dans son esprit : elle détestait ses bonnes amies depuis qu'elles lui avaient fait comprendre les conséquences possibles de sa mauvaise action ; et, mue par un sentiment peu logique mais très-humain, elle leur en voulait de la vilénie qu'elle avait commise. Sous le coup de cette impression, elle se promit de ne plus les recevoir et donna même des ordres en conséquence.

Cependant son agitation s'était encore accrue. Que devait-elle faire à l'égard de la comtesse, et comment la sauver du péril qui la menaçait ? Un instant elle eut l'idée de partir immédiatement pour Labassère et d'aller dire à son frère qu'elle avait menti et que sa femme était innocente : mais ce bon

mouvement ne dura guère : elle craignit d'être mal reçue, et la peur d'une humiliation la fit renoncer à tenter cette démarche.

Épuisée de fatigue, accablée par la lassitude morale que produit presque toujours l'indécision, elle finit par remettre au lendemain le soin de prendre une résolution, et fut se coucher, dans l'espérance que le sommeil viendrait bientôt apporter un terme à ses inquiétudes. Mais, à l'âge de mademoiselle de Labassère, lorsque l'esprit n'est pas tranquille, on ne s'endort pas facilement. D'ailleurs l'imagination, une fois surexcitée, s'exalte encore plus dans la solitude et dans la nuit ; et la vieille fille passa de longues heures en proie à une fièvre énervante.

Une pensée l'obsédait, toujours la même : que s'était-il passé à Labassère après son départ ? Quelle vengeance le général avait-il tirée de sa femme ? car elle ne doutait pas qu'il ne se fût vengé. Et toujours les dernières paroles de madame Desrivères résonnaient à ses oreilles : *Il va la tuer.... si ce ri est pas déjà fait !*

Enfin, elle s'assoupit.... Mais alors les rêves les plus horribles se succédèrent sans trêve dans son cerveau enfiévré. Elle voyait la comtesse pâle, sanglante, se dresser devant elle ; elle l'entendait lui dire, d'un ton de reproche lui lui déchirait le cœur : « C'est vous qui m'avez tuée ! » En vain elle s'efforçait d'écarter cette vision : le fantôme était toujours là, et toujours il lui montrait, avec le même geste, triste et menaçant, sa poitrine trouée et le sang qui coulait à flots de la plaie béante.

Une telle nuit était un véritable supplice ; aussi la vieille fille vit-elle avec joie poindre les premières lueurs du jour ; mais, si elle avait espéré retrouver un peu de calme, elle s'était trompée : son châtiment n'était pas fini et ses angoisses devaient durer longtemps encore.

Pendant la journée, elle ne voulut recevoir personne. Assise à côté de sa fenêtre, elle attendait... Quoi ? elle n'eût pu le dire ; mais, chaque fois qu'on sonnait, elle se figurait qu'on lui apportait des nouvelles de Labassère, et, tremblante, oppressée, elle courait jusqu'à la porte du salon, afin de savoir plus vite de quoi il s'agissait.

Le soir vint sans que rien pût calmer son incertitude. La nuit se passa au milieu des mêmes rêves et des mêmes terreurs. Le lendemain, elle n'y tint

plus ; et, trouvant que tout était préférable à l'isolement, elle ouvrit sa porte à ses amies.

Ce fut madame Robin qui arriva la première, vers deux heures, selon son habitude. Pour rien au monde, la présidente ne serait sortie plus tôt, estimant que sa dignité ne lui permettait pas de courir les rues dans la matinée. Elle ne faisait d'exception que le dimanche, pour se rendre à la messe.

– Je vous apporte des nouvelles, ma chère ! s'écria-t-elle en entrant.

Mademoiselle de Labassère, qui s'était levée pour la recevoir, s'appuya contre un meuble ; elle eut à peine la force de demander à son amie :

– Qu'y a-t-il ?

– D'abord, on a coupé le bras ce matin à ce pauvre M. Laruelle. Il paraît que sa blessure était horrible ; il avait le coude brisé.... Oh ! ajouta la présidente, je vous réponds qu'il ne pardonnera jamais à M. de Mauzac de l'avoir mis dans cet état et qu'il se vengera de lui tôt ou tard.

– S'il le peut !.... M. de Mauzac est de taille à se défendre.

La vieille fille avait prononcé ces quelques mots d'un ton tellement sec que madame Robin la regarda avec stupéfaction. Et le fait est qu'il y avait de quoi surprendre. Jusque-là mademoiselle de Labassère avait constamment témoigné une vive aversion pour le capitaine, et, en ce moment, elle semblait prendre son parti contre Laruelle, qu'elle avait toujours reçu avec bienveillance.

– Est-ce que vous n'avez rien à m'apprendre qui m'intéresse davantage ? continua-t-elle avant que madame Robin fût revenue de son étonnement.

– Rien de bien certain, répondit celle-ci. Cependant on dit – *on*, c'était elle-même, qui colportait ce bruit depuis la veille, – on dit que votre frère va plaider en séparation de corps...

– Vraiment ? s'écria la vieille fille avec une joie qu'elle ne chercha même pas à contenir. Pour la première fois depuis deux jours elle se sentait rassurée : en effet, si le général faisait un procès à sa femme, c'est qu'il ne songeait pas à la tuer.

Mais sa joie fut de courte durée ; elle allait interroger madame Robin, que, en raison de la situation de son mari, elle croyait bien informée, lorsque madame Desrivères se précipita dans le salon comme un ouragan :

– Vous savez ce qui se passe ?... fit-elle avec animation. Les gendarmes viennent de partir pour Labassère...

– Qui vous a dit ?...

– Je les ai vus moi-même.... J'étais au Quinconce.... Ils suivaient la route d'Albert au grand trot...

Mademoiselle de Labassère voulut parler, mais elle ne put proférer aucun son ; elle étouffait.

– Pour sûr, continua la notaresse, il a dû arriver un malheur... Votre frère a tué...

Elle n'eut pas le temps d'achever : la porte s'ouvrit, livrant passage à la comtesse suivie du général.

A peine mademoiselle de Labassère eut-elle vu sa belle-sœur, qu'elle courut à elle, se jeta à son cou, l'embrassa avec effusion et fondit en larmes.

Madame Desrivères et la présidente se regardèrent d'un air tout penaud, pendant que le général, debout sur la porte, pétrifié par la surprise, contemplait cette scène en homme qui n'en peut croire ses yeux.

Ainsi que nous l'avons vu, à la suite de sa conversation avec sa sœur, M. de Labassère avait conçu des soupçons : « Si pourtant c'était vrai ! » s'était-il dit. Et cette supposition lui avait causé une souffrance atroce. Mais, lorsqu'il s'était retrouvé en présence de sa femme, il avait senti sa confiance se raffermir et n'avait pas tardé à se reprocher son doute comme une mauvaise action.

Cependant, malgré lui, il hésitait encore, lorsqu'une idée nouvelle avait achevé de le rassurer. Il s'était rappelé que sa sœur voyait presque tous les jours Laruelle ; et, rapprochant cette circonstance de la lettre anonyme, il en avait conclu que c'était le percepteur qui avait monté la tête à mademoiselle de Labassère : or il n'ignorait pas que Laruelle avait autrefois demandé la main de la comtesse et qu'il avait été éconduit. Que le percepteur eût gardé rancune à la pauvre femme de son refus et qu'il cherchât à se venger, rien n'était plus naturel.

Cette explication, assez logique, on le voit, et qui se rapprochait de la vérité, avait suffi à rendre le calme au vieux soldat : à ses yeux. Régine était la victime d'odieuses calomnies, et c'était à lui, son mari, qu'il appartenait de la défendre et de la protéger. Il s'était donc bien gardé de lui rien dire,

jugeant inutile de l'inquiéter, et s'était promis de redoubler de prévenances à son égard pour réparer les torts qu'il se croyait vis-à-vis d'elle.

Lorsque la jeune femme lui avait raconté sa réconciliation avec mademoiselle de Labassère et lui avait annoncé son intention d'aller la voir, il avait tout d'abord froncé les sourcils ; mais il avait réfléchi que cette visite montrerait à sa sœur le peu de cas qu'il faisait de sa dénonciation, et avait proposé à Régine de l'accompagner. Celle-ci avait accepté avec joie ; car, si convaincue qu'elle fût de la sincérité de la vieille fille, elle n'en éprouvait pas moins une certaine répugnance à se rendre seule chez elle et à s'exposer aux allusions et aux ironies de ses amies.

L'accueil affectueux que lui avait fait sa belle-sœur avait surpris madame de Labassère, qui, la voyant pleurer, s'informa, avec une réelle sympathie, de la cause de ses larmes.

– Je n'ai rien, répondit-elle.... Je suis heureuse de vous voir, et je me reproche d'être restée si longtemps éloignée de vous.

– Voilà qui est bien ! s'écria le général, plus ému qu'il ne voulait le paraître. Je te reconnais enfin, ma sœur !

Et il serra énergiquement dans les siennes la main de la vieille fille, qui ne put s'empêcher de sourire au milieu de ses larmes.

– Désormais, reprit la comtesse, avec cette grâce qui la rendait irrésistible, nous nous verrons souvent, je l'espère. Et, pour commencer, je venais vous rappeler la promesse que vous m'avez faite avant-hier et vous prier de venir prendre une tasse de thé chez nous samedi prochain.

Puis, se tournant vers madame Robin :

– Et vous aussi, madame, j'espère que vous nous ferez le plaisir de venir. Du reste, vous recevrez ce soir sans doute votre invitation et celle de M. Robin.

La présidente balbutia quelques mots de remerciement.

Quant à madame Desrivières, la comtesse semblait ne pas se souvenir de sa présence. Était-ce défiance instinctive, ou bien Mauzac l'avait-il prévenue de la légèreté avec laquelle la notaresse parlait d'elle ?

Quoi qu'il en fût, le général, qui ne pouvait deviner les motifs de la conduite de sa femme, se figura que son impolitesse était involontaire et lui dit :

– Et madame Desrivières, vous l’oubliez ?

La jeune femme se mordit les lèvres ; mais, devant cette mise en demeure d’inviter la notaresse, elle ne pouvait reculer :

– Oh ! pardon, madame, lui dit-elle très-froidement ; c’est une petite soirée intime...

– Une petite soirée ! se récria le général ; mais toute la ville y sera !... Je veux que vous vous amusiez, ma chère amie, et qu’on danse jusqu’au matin.

Le vieux soldat allait continuer, mais sa femme lui lança un regard de reproche, qui lui fit comprendre qu’il avait dit quelque sottise.

– Si vous voulez venir, reprit-elle, en s’adressant à madame Desrivières, nous serons heureux de vous voir.

La notaresse était devenue pâle de colère ; ses lèvres tremblaient et ses yeux lançaient des éclairs :

– Je ne sais si je serai libre samedi soir, madame la comtesse, répondit-elle d’un air pincé ; je crois que mon mari a invité du monde à dîner.

Madame de Labassère fit un geste qui pouvait se traduire par ces mots : « Comme vous voudrez ; » puis, se tournant vers sa belle-sœur et lui prenant la main dans les siennes, elle se mit à causer affectueusement avec elle.

Au bout d’un quart d’heure, elle se retira avec le général, après avoir engagé mademoiselle de Labassère à venir passer quelques jours au château.

A peine étaient-ils sortis que madame Desrivières, donnant un libre cours à sa colère, s’écria :

– Et vous tolérez que cette mijaurée vienne ainsi vous braver jusque chez vous ?

La vieille fille se redressa :

– Pardon, ma chère amie, répondit-elle avec une véritable dignité, vous avez pu voir que j’étais réconciliée avec ma sœur (elle appuya sur ce mot), et je vous serai obligée à l’avenir de vous abstenir de dire du mal d’elle chez moi.

– Fort bien ! répliqua la notaresse, incapable de se contenir, je vois qu’elle vous a enjôlée, vous aussi !

Et, saluant avec affectation mademoiselle de Lahassère, elle sortit cérémonieusement.

Dès que la porte cochère fut refermée sur elle, madame Desrivières se repentit de s'en être allée d'une manière si brusque. Elle ne se dissimulait pas que cette sortie équivalait à une rupture ; mais le mal était fait, et il ne lui restait plus qu'à en prendre son parti.

– Soit ! se dit-elle, j'agirai seule.

Au même instant, elle aperçut, à l'autre extrémité de la place, M. et madame de Labassère ; ils étaient arrêtés. Après avoir échangé quelques mots, ils se séparèrent et la comtesse prit une petite rue qui se trouvait sur sa gauche.

La notaresse pressa le pas. Au moment où elle arrivait au coin de cette rue, elle vit la jeune femme, après avoir regardé autour d'elle comme si elle eût craint d'être observée, s'approcher d'un enfant qui jouait avec d'autres, lui dire quelques mots et lui remettre une lettre.

L'enfant partit en courant vers la place.

Au moment où il passait près d'elle, madame Desrivières l'arrêta et lui demanda :

– Tu vas chez le capitaine de Mauzac ?

– Tiens ! comment le savez-vous ?

– Je suis l'amie de la dame qui t'a chargé de lui porter une lettre... Est-ce que tu la connais ?

– Non, madame.

– Eh bien, dépêche-toi : c'est pressé.

L'enfant reprit sa course et la femme, du notaire se dirigea vers le café du père Grégoire. En un instant, elle avait formé tout un plan de vengeance ; et – rendons-lui cette justice – malgré la colère qui l'animait encore, elle avait si bien pris ses mesures que le succès de sa combinaison était au moins probable.

En approchant du café, elle vit, comme elle l'avait espéré, Bruneau et Faucompret assis devant une petite table en fer, placée sur le trottoir et supportant des chopes à moitié vides et des dominos. Faucompret tournait le dos à la place. Bruneau, tout à la partie, préméditait sans doute quelque

coup habile, car, les coudes appuyés sur la table, il étudiait son jeu comme si la somme engagée eût été considérable.

Madame Desrivières toussa pour attirer son attention. Au moment où il relevait la tête, elle lui adressa un signe presque imperceptible.

Pendant longtemps le jeune homme lui avait fait la cour, – sans succès, il est vrai, car la notaresse était une de ces femmes qui ont moins de mérite que d'autres à rester honnêtes, n'ayant ni cœur ni sens, et par conséquent ne courant jamais la chance de subir un entraînement. A la longue Bruneau s'était lassé, mais madame Desrivières le connaissait à fond et savait qu'il suffirait d'un encouragement, si faible qu'il fût, pour le ramener à ses pieds.

En effet, le jeune homme s'élança vers elle, le chapeau à la main.

– Bonjour, mon cher ami, lui dit-elle. Comment allez-vous ?

C'était la première fois qu'elle l'appelait son cher ami. Bruneau en fut tout décontenancé.

– Pas mal, madame.... pas mal... balbutia-t-il.... Et vous-même ?

Ce fut tout ce qu'il trouva à répondre.

– Est-ce que vous avez quelque chose à faire aujourd'hui ?

– Non, madame, non... rien à faire.

– Eh bien, venez me voir chez moi dans une heure, et soyez discret... Pas un mot. à personne... même à M. Faucompret !

Et, sans attendre de réponse, elle s'éloigna rapidement.

XI

Le capitaine de Mauzac était chez lui, en train de travailler, lorsque son ordonnance lui remit le billet de madame de Labassère. Il l'ouvrit aussitôt et lut ce qui suit :

« Mon cher ami, j'ai reçu votre lettre, et je me promets de donner une leçon de convenances à madame Desrivières la première fois que j'en aurai l'occasion.

J'ai une foule de choses à vous dire. Je vous attendrai ce soir à onze heures et demie.

Je t'aime. Mille baisers. »

En lisant les premières lignes, le jeune homme avait froncé les sourcils.

– Pourvu qu'elle n'aille pas se compromettre ! s'était-il dit. Peut-être ai-je eu tort de la prévenir de l'hostilité de cette femme. Bast ! je la verrai ce soir, et il sera temps d'aviser.

Guy ne pouvait deviner qu'il était déjà trop tard et que la comtesse s'était fait une ennemie de la femme du notaire.

Après avoir couvert de baisers l'écriture de la jeune femme, il ouvrit un secrétaire en chêne qui se trouvait dans un coin de sa chambre et y prit un coffret dans lequel il déposa le billet. Il refermait le meuble, lorsque M. de Labassère entra.

– Tiens ! c'est vous, mon général ! s'écria gaiement le jeune homme en courant au-devant du vieux soldat.

– Moi-même.... Régine a voulu venir en ville aujourd’hui ; je l’ai amenée, et je profite de ce qu’elle est allée faire des visites qui m’ennuient pour monter un instant chez toi.

Tout en parlant, le général choisit un cigare dans une boîte posée sur la cheminée ; il l’alluma, s’assit dans un fauteuil et reprit :

– Qu’y a-t-il de neuf ?

– Rien.... Que voulez-vous qu’il y ait ?.... Ah ! cependant. on dit que le général de Villecrest doit nous inspecter dans quelques jours...

– Je le verrai avec plaisir... Nous avons été en Afrique ensemble.... Et c’est tout ?.... Comme tu dois t’ennuyer ici !

– Il est certain que je ne m’amuse pas follement, et que, si vous n’habitez pas dans le voisinage, je n’aurais guère de distraction...

– Tu devrais te marier, mon cher !

– Oh ! rien ne presse !...

– Tu as trente-et-un ans, une belle position, de l’avenir, une certaine fortune. Ce sont des conditions qui te permettent de faire un brillant mariage.

– Bah ! j’ai le temps d’y songer !

– Et pourquoi attendre ?.... Tu ris ?.... Ah j’y suis... tu trouves peut-être que j’aurais mieux fait de prêcher d’exemple !.... Que veux-tu ?... j’avais des préventions, moi aussi, contre le mariage ; et, depuis que j’en ai tâté, je suis aux regrets de ne m’être pas marié trente ans ans plus tôt.... L’homme n’est pas fait pour vivre seul, mon cher, et l’on éprouve une grande satisfaction à avoir auprès de soi une femme qui vous aime, qui s’occupe de vous...

– Et des enfants qui pleurent ou qui crient ?

– Tu les trouveras charmants quand ce seront les tiens !

– Eh bien ! non.... Je ne me vois pas bien dans ce rôle-là... Je ne dis pas que, plus tard, je ne changerai pas d’avis...

Le général, qui avait engagé cette conversation sur le ton de la plaisanterie, était peu à peu devenu sérieux.

– Tu feras ce que tu voudras, dit-il gravement, mais je t’avoue que, pour ma part, je tiendrais beaucoup à te voir te marier.

Guy commençait à trouver le terrain brûlant :

– Et pourquoi donc ? fit-il en s’efforçant de sourire.

– Pourquoi ?...

Le général hésita un instant.

– Eh bien, soit !.... Après tout, je puis bien te dire la vérité.... Cet imbécile de Laruelle a fait des cancanes ; on bavarde en ville ; et ton mariage serait le seul moyen de fermer la bouche à toutes ces vieilles femmes.

La situation devenait embarrassante ; le capitaine prit bravement son parti, et répondit :

– S’il en est ainsi, c’est différent....

Le vieux soldat eut un mouvement de joie ; il saisit la main de Mauzac

– Ainsi tu veux bien ?

– Sans doute, fit le jeune homme... Seulement, pour se marier, il faut être deux, et je ne vois pas... l’autre.

M. de Labassère n’avait pas prévu cette difficulté.

– Le fait est, reprit-il, que je n’aperçois autour de nous personne qui te convienne... Mais j’en parlerai à Régine... et nous chercherons ensemble...

– C’est cela.... cherchez !

– Ainsi c’est convenu... tu épouseras la femme que nous te trouverons ?

– Oui... à condition, toutefois, qu’elle me plaise !

– C’est trop juste !

En somme, Guy ne s’engageait à rien, la restriction qu’il avait imaginée lui permettant de repousser toutes les propositions que pourrait lui faire le général. Mais celui-ci, qui n’avait jamais eu d’arrière-pensées, n’en supposait pas aux autres ; et lorsque, au bout d’une demi-heure, il prit congé du jeune officier, il était persuadé que le mariage de celui qu’il appelait son fils adoptif se ferait prochainement. Aussi lui dit-il avec une bonhomie touchante :

– Allons ! j’espère bien vivre encore assez longtemps pour voir grandir mes petits-enfants.

A la même heure, Bruneau, qui, sous un prétexte quelconque – et non sans peine – s’était débarrassé de son ami Faucompret, procédait à sa toilette et y apportait tout le soin d’un homme qui doit aller à un premier rendez-vous.

En somme, Arthur Bruneau n'était pas plus laid que la grande majorité des hommes : ses traits étaient assez réguliers, et il aurait paru plutôt bien que mal, s'il n'eût eu l'air aussi profondément vulgaire. Il était grand et gros, – même un peu plus qu'il n'eût fallu ; il n'avait pourtant guère que vingt-quatre ans, bien qu'il semblât plus âgé, grâce à sa barbe noire et aux longs cheveux qui retombaient sur le collet de sa redingote.

En approchant de la maison du notaire, il était fort ému et tremblait quelque peu. La situation lui paraissait embarrassante : il n'était pas éloquent et n'avait jamais eu affaire jusqu'ici qu'à des servantes de cabaret, ou à des paysannes avec lesquelles il n'avait pas eu besoin de se mettre en frais d'esprit.

Les difficultés qu'il allait affronter lui semblaient si grandes qu'il eut un moment l'idée de revenir sur ses pas ; mais l'amour-propre le retint. Nous disons « l'amour-propre, » car Bruneau n'aimait pas madame Desrivières ; ce n'était pas elle, c'était la femme du monde qu'il convoitait ; et si elle n'eût pas été *l'épouse légitime d'un officier ministériel*, il n'eût jamais eu l'idée de lui faire la cour.

A force de réfléchir, il parvint cependant à préparer dans sa tête une sorte de dialogue... dont le placement n'était possible, il est vrai, que si la notaresse lui faisait les questions et les réponses qu'il avait prévues. Cette trouvaille lui donna un peu de courage, et il sonna bravement à la porte ornée de panonceaux. L'instant d'après, il pénétrait dans le salon où madame Desrivières l'attendait.

Elle avait fait « un bout de toilette, » elle aussi, car elle voulait achever de séduire son adorateur, – bien décidée, du reste, à ne lui rien accorder. Un nœud de ruban bleu ornait ses cheveux châtons ; elle avait eu soin de fermer les persiennes, et, dans la demi-obscurité, elle pouvait encore, à la rigueur, faire illusion. Madame Desrivières avait quarante-cinq ans ; grande et forte, elle était ce que les gens du peuple, qui se soucient peu du visage, appellent une belle femme.

Elle tendit la main au jeune homme.

– C'est mal à vous, lui dit-elle, d'être resté si longtemps sans venir me voir.

Bruneau n'avait pas prévu cette entrée en matière.

– Oui... vous avez raison, balbutia-t-il, je suis resté longtemps.... très-longtemps.

– Est-ce que vous m'en vouliez ?.

– Moi... si je vous en voulais ?.... Mais non, je ne vous en voulais pas... Pourquoi vous en aurais-je voulu ?

Il allait conjuguer tout le verbe *vouloir*, lorsque madame Desrivières reprit :

– Je pensais que vous me gardiez rancune.

– Rancune ?.... Ah ! oui.... rancune.

Décidément Bruneau pataugeait ; il le comprit et eut le bon esprit de se taire. La notaresse sentit elle-même assez embarrassée ; elle ne savait comment renouer une conversation à laquelle son interlocuteur se prêtait aussi peu. Enfin, voyant qu'il suait à grosses gouttes, elle eut une inspiration :

– Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud ? lui dit-elle.

Cette question était du nombre de celles que le jeune homme avait prévues et auxquelles il avait préparé une réponse.

– Oui, s'écria-t-il, il fait chaud !... Mais le soleil est moins brûlant que mon cœur, que je dépose humblement à vos pieds.

– Ainsi, vous m'aimez ?

– Si je vous aime !... Mais pour vous je donnerais ma vie, je verserais mon sang jusqu'à la dernière goutte !...

– Je ne vous en demande pas tant !

Bruneau ne s'attendait pas à cette réflexion.

– Ah ! fit-il, vous ne m'en demandez pas tant ?...

– Non, le service que j'attends de vous ne met pas votre vie en danger.

– Un service ?.... Et lequel ?

– Me promettez-vous de me le rendre ?

Le jeune homme se gratta l'oreille.

– C'est que, répondit-il, je voudrais bien savoir de quoi il s'agit, avant de m'engager.

– Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

– Oh !... que dites-vous là ?

Et il prit la main de madame Desrivières ; puis, voyant qu'elle ne la retirait pas, il jugea que le moment était venu de risquer la grande déclaration :

– Ange adoré ! lui dit-il en se jetant à genoux, je t'aime...

Elle l'interrompit :

– Si vous voulez que je vous écoute, promettez-moi d'abord...

– Eh bien ! je promets.... Ange adoré, t'aime de toutes les forces de mon âme !...

Il voulut glisser son bras autour de la taille de la notaresse – c'était dans son programme – mais elle se défendit :

– Monsieur Bruneau !.... laissez-moi.... je vous en prie...

Il devint plus entreprenant :

– Laissez-moi ! continua-t-elle, en essayant de se dégager. Si mon mari venait !...

Ces mots firent l'effet d'une douche glacée sur le pauvre Bruneau. Il recula, en balbutiant :

– Ah !... Il est donc là ?... Je reviendrai un autre jour, lorsqu'il sera sorti...

Et, sans plus attendre, il se dirigea vers la porte du salon ; mais cela ne faisait pas l'affaire de madame Desrivières.

– Restez, lui dit-elle impérieusement, ou bien je ne vous reverrai jamais.

Bruneau obéit. Il se rassit d'un air piteux et se mit à tourner son chapeau entre ses mains.

– Écoutez, reprit la notaresse.... Vous prétendez que vous m'aimez ? Eh bien ! il faut me le prouver : ce soir, il est probable que le capitaine de Mauzac ira à Labassère : il faut que vous le surveilliez. Vous le suivrez lorsqu'il sortira de chez lui ; s'il prend la route d'Albert, vous le devancerez, et vous ferez parvenir au général un billet que je vais vous remettre. Puis vous vous cacherez près de l'endroit où il y a une brèche dans le mur du parc, et vous attendrez là... jusqu'à ce que vous ayez vu le capitaine franchir la muraille.

– Soit ! répondit Bruneau : je vous obéirai, mais... à une condition.... c'est que vous m'aimerez !...

– Vous viendrez demain dans la journée me raconter ce qui se sera passé, fit-elle, en baissant les yeux d'un air pudibond.... Je serai seule...

– Non, pas demain, dit Bruneau, dont l'audace augmentait à mesure qu'il comprenait que madame Desrivières avait besoin de lui ; je viendrai vous rendre réponse. cette nuit.

– Mais c'est impossible !...

– Alors... adieu.

– Eh bien ! soit !... La petite porte du jardin sera ouverte : vous n'aurez qu'à la pousser ; et vous frapperez à la fenêtre du rez-de-chaussée qui sera éclairée....

Madame Desrivières se promettait bien et de ne pas ouvrir la petite porte et d'éteindre sa lumière de bonne heure, avant que le jeune homme pût être revenu de Labassère.

Quant à celui-ci, il était dans le ravissement : il se jeta au cou de la notaresse, qui se contenta de regarder la porte en disant :

– Prenez garde !...

Cela suffit pour calmer l'ardeur du brave Bruneau ; il écouta sans mot dire les dernières instructions de madame Desrivières, prit le billet qu'elle lui donna, et courut rejoindre Faucompret pour préparer avec lui son expédition nocturne.

XII

Il pouvait être dix heures du soir lorsque le capitaine de Mauzac sortit de chez lui. Avant de descendre, il s'était mis à la fenêtre et s'était assuré qu'il n'y avait personne dans la rue. Les maisons voisines étaient sombres, à l'exception cependant d'un petit cabaret où il y avait encore de la lumière ; mais, comme ce débit de bière n'était fréquenté d'ordinaire que par des ouvriers, le jeune homme ne s'en inquiéta pas autrement.

D'ailleurs il avait pris toutes les précautions possibles pour n'être pas reconnu, car les événements des jours précédents et sa dernière conversation avec le général lui avaient fait, mieux encore que les raisonnements de la comtesse, comprendre la nécessité d'être prudent. Il s'était donc vêtu en bourgeois, pensant que son chapeau de feutre, enfoncé sur les yeux, et le collet relevé de son paletot le rendraient méconnaissable. De plus, ayant réfléchi que, à pareille heure, un piéton passe plus facilement inaperçu qu'un cavalier, il s'était décidé à faire à pied le trajet qui le séparait de Labassère.

Après avoir traversé, sans rencontrer personne, les ponts de Péronne, il prit le chemin qui longeait le Quinconce. La nuit était noire et la route absolument déserte.

Déjà Guy avait fait presque un kilomètre lorsqu'il entendit, derrière lui, un bruit de roues sur le pavé ; quelques instants plus tard, un cabriolet, enlevé par un cheval vigoureux, le dépassa sans qu'il lui fût possible de voir qui l'occupait, car la seule lanterne qui fût allumée se trouvait de son côté, et la lumière, reflétée sur la route, n'éclairait pas l'intérieur de la voiture.

Le jeune officier pensa que c'était un des médecins de la ville qui se rendait dans un village, où il avait sans doute été brusquement appelé, et la

rapidité avec laquelle filait le cheval le confirma dans cette supposition. Il fallait, en effet, que le conducteur du cabriolet eût de sérieuses raisons de se presser, pour aller un pareil train.

Le conducteur, qui – nos lecteurs l’ont déjà deviné – n’était autre que Bruneau, fouettait, presque sans discontinuer, la malheureuse bête, si bien que Faucompret lui répétait toutes les cinq minutes :

– Prends garde, Arthur ! Il va s’emporter !... Tu seras bien avancé, lorsque tu nous auras versés dans quelque fossé !

A quoi Arthur répondait d’un ton de supériorité écrasante :

– Eh ! laisse donc !... Je sais conduire !

Ils arrivèrent ainsi jusqu’à quatre ou cinq cents mètres de la grille du château. Là Bruneau sauta sur le chemin, éteignit la lanterne, et, prenant à travers champs, conduisit la voiture derrière le bouquet d’arbres où nous avons déjà vu, quelques jours plus tôt, Mauzac rejoindre son ordonnance.

Après avoir attaché le cheval à un peuplier, il dit à Faucompret :

– Reste là... ne fais pas de bruit, et attends-moi.

– Est-ce que tu en as pour longtemps ?

– Peut-être pour une heure, peut-être pour plus.

– Mais enfin qu’est-ce que tu vas donc faire ?

– J’ai juré de ne le dire à personne.

Cette discrétion ne faisait pas le compte de Faucompret, qui ne se souciait pas d’ailleurs de demeurer seul au coin du bois, les allures mystérieuses de son ami l’ayant quelque peu effrayé. Il courut donc après lui :

– Hé ! Arthur ! lui cria-t-il.

– Silence ! répondit l’autre, qui revint sur ses pas.

– Tu ne vas rien faire au moins qui puisse nous attirer des désagréments ?... Je ne me soucie pas de passer en police correctionnelle, moi, tu sais !

– Rassure-toi, répliqua Bruneau, qui n’était déjà pas trop rassuré lui-même.... Nous n’avons rien à craindre.

Et il s’éloigna, sans répondre davantage aux questions de son compagnon qui, plus inquiet que jamais, finit par s’asseoir mélancoliquement sur le bord d’un fossé, à côté du cabriolet.

Dix minutes plus tard, Bruneau arrivait devant la grille du château ; au lieu de sonner, il alla frapper au volet du pavillon occupé par le concierge. Aussitôt de violents aboiements se firent entendre, puis une grosse voix cria :

– Qui est là ?

– Un ami.

– Que voulez-vous ?

– J’apporte une lettre pressée pour le général.

Le volet s’ouvrit et Bruneau tendit la lettre au concierge en disant :

– Portez cela tout de suite à votre maître ; c’est une question de vie ou de mort !

Puis, sans attendre de réponse, il s’effaça contre la muraille et disparut dans la nuit.

– Hé ! l’homme !... un mot ! fit le concierge. Mais Bruneau était déjà loin. Il suivit en courant le mur du parc jusqu’à ce qu’il eût rencontré la brèche, et se blottit à quelques pas de là, dans un champ de seigle.

– Enfin, murmura-t-il avec un soupir de soulagement, le plus difficile est fait !

Pendant ce temps, le concierge tournait et retournait dans ses doigts la lettre dont le porteur venait de s’éclipser si brusquement.

– Qu’est-ce que cela veut dire ? pensait-il.

Mais, comme c’était un ancien soldat, habitué à obéir sans discussion et très-dévoué au général, qu’il servait depuis vingt-cinq ans, il réfléchit qu’en somme cela ne le regardait pas, et se dirigea vers le château pour s’acquitter de la commission qui lui avait été donnée.

M. de Labassère allait se coucher, lorsqu’il entendit frapper à sa porte.

– Entrez ! dit-il.

En voyant le concierge, il ne put réprimer un mouvement de surprise :

– Tiens ! c’est toi. Michel !.... Qu’y a-t-il donc ?

– On vient d’apporter cette lettre pour vous, mon général ; il paraît que c’est très-pressé.

Le général déchira l’enveloppe et lut le billet. Tout à coup il le froissa violemment.

– Encore ! s’écria-t-il en frappant du pied avec colère.

Il fit quelques pas dans sa chambre, puis ajouta tout haut, comme s'il eût oublié qu'il n'était pas seul :

– Cette fois, j'en aurai le cœur net !

Alors il décrocha deux fusils qui étaient pendus à la muraille, les chargea à balles et en tendit un à Michel en lui disant :

– Tiens !... On me prévient qu'avant une heure d'ici un malfaiteur doit s'introduire dans le parc.... Nous essaierons de le prendre vivant ; mais, s'il nous échappe ou s'il nous résiste, tire sur lui et tue-le comme un chien.

– Bien, mon général.

Et les deux hommes partirent pour aller se mettre en embuscade. Il était onze heures moins un quart. C'était le moment où Mauzac, quittant la grand'route, prenait le chemin de traverse qui mène à Labassère. Certes, le jeune officier était loin de se douter du danger qui l'attendait ; plus il approchait, plus il se sentait de joie au cœur : il aimait la comtesse avec passion, et l'idée de passer quelques instants auprès d'elle lui causait une profonde ivresse.

Il marchait maintenant à travers champs, lorsque tout à coup, à une trentaine de pas devant lui, il aperçut une lueur qui s'éteignit aussitôt.

Il s'arrêta.

Quelques secondes se passèrent ; puis une nouvelle lueur brilla dans la nuit, et, cette fois il put distinguer un homme qui allumait sa pipe à côté d'un cabriolet attelé.

– Faucompret ! murmura-t-il, que fait-il là ?

Mais déjà tout était rentré dans l'obscurité.

Alors le capitaine, craignant d'être vu, fit un détour ; au même instant la lune se dégagea des nuages qui l'avaient voilée jusque-là, et, à sa clarté, Guy put s'assurer que Faucompret était seul.

– C'est étrange, pensa-t-il.... Bruneau ne doit pas être loin.... Évidemment celui-là garde la voiture, pendant que l'autre.

Soudain il se rappela le cabriolet qui l'avait dépassé sur la grand'route.

– C'est cela !... ils m'espionnent !.... Mais dans quel intérêt ?.... Parbleu ! il y a du Laruelle là-dessous !

Tout en faisant ces réflexions, le jeune homme avançait, profitant des moindres accidents de terrain et se cachant, tantôt derrière des buissons,

tantôt dans les fossés qui séparaient les pièces de terre. Lorsqu'il fut hors de la vue de Faucompret, il se redressa et pressa le pas : bientôt il arriva au pied de la muraille du parc, après avoir côtoyé le champ de seigle dans lequel Bruneau était blotti. Celui-ci l'entendit passer à quelques mètres de lui et se souleva sur les coudes ; mais les seigles, déjà hauts, ne lui permettaient de voir que la crête du mur, et il n'osait se hausser davantage de peur d'être surpris.

Cependant Mauzac s'était arrêté devant la brèche ; déjà il se préparait à escalader la muraille, lorsqu'une réflexion subite le fit changer d'avis, et il se laissa glisser dans le fossé qui entourait le parc.

– Si Bruneau est dans les environs, pensait-il, il faudra bien qu'il se montre... Il n'est guère plus de onze heures.... j'attendrai jusqu'à onze heures et demie.

Quelques minutes s'écoulèrent ; le capitaine, caché au fond du fossé de telle façon que sa tête seule en dépassât le rebord, surveillait attentivement les environs ; mais il avait beau regarder, il n'apercevait rien de suspect. Tout à coup il remarqua une certaine agitation dans les seigles ; or, comme, en ce moment, il n'y avait pas le moindre souffle de vent, il était évident que quelqu'un rampait dans le champ.

A la longue, en effet, Bruneau, ne voyant pas le capitaine franchir la brèche, avait pensé que, sans doute, il avait pris par un autre côté.

– Je voudrais pourtant bien ne pas rester ici toute la nuit, s'était-il dit en se rappelant la promesse que madame Desrivières lui avait faite de l'attendre.

D'autre part, si par hasard Mauzac était dans le voisinage, il pouvait être dangereux pour lui de sortir de sa cachette ; c'est alors que, partagé entre le désir d'aller à son rendez-vous et la crainte d'être découvert, il s'était décidé à gagner en rampant l'autre extrémité du champ.

Déjà il touchait à son but et, se croyant hors de vue, commençait à se relever, lorsqu'une main de fer, s'abattant sur son cou, le rejeta le visage contre terre. Il voulut crier ; mais, paralysé par la terreur, il n'en eut pas la force.

D'ailleurs, au même instant, ces mots résonnaient à son oreille :

– Pas un cri, ou je vous étrangle !

Il va sans dire que Mauzac n'avait pas le moins du monde l'intention de tuer l'infortuné Bruneau : seulement il le connaissait assez pour savoir qu'une menace de ce genre était de nature à faire une profonde impression sur son esprit.

– Que faites-vous là ? continua le capitaine

Au lieu de répondre, Bruneau essaya brusquement de se dégager ; mais Guy était d'une rare vigueur, et il n'eut pas de peine à contenir son adversaire.

– Que faites-vous là ? reprit-il d'un ton sec... Vous m'espionnez, n'est-ce pas ?

Pris sur le fait, l'ami de Faucompret ne pouvait nier.

– Oui, balbutia-t-il d'une voix étouffée.

– C'est Laruelle qui vous a envoyé ?

– Non. je vous jure que ce n'est pas lui.

– Alors qui est-ce ?

Bien qu'au fond de l'âme Bruneau maudît à cette heure la notaresse, il ne répondit pas. Le capitaine lui serra la gorge.

– Grâce ! murmura le malheureux, avec un tel accent de terreur que Guy ne put s'empêcher de sourire. Ne me tuez pas. je vous dirai tout.

Et, comme son adversaire ne le lâchait pas :

– Je vous en supplie !.... gémit-il ; qu'avez-vous à gagner à ma mort ?.

– Qui est-ce ? répéta Mauzac, qui serrait toujours.

– C'est... c'est madame Desrivières.

Cet aveu fait, le brave Arthur raconta sa conversation avec la femme du notaire ; il se garda bien cependant de parler de la lettre qu'il avait portée à M. de Labassère. soit qu'il eût peur de la colère du capitaine, soit qu'il voulût se venger de lui en le laissant aller à un rendez-vous qui, selon toutes les probabilités, devait se terminer d'une façon tragique.

Mauzac savait ce qu'il voulait savoir ; il lâcha sa victime, après lui avoir toutefois fait jurer sur l'honneur de ne rien dire à personne de ce qui venait de se passer. L'ami de Faucompret, heureux d'en être quitte à si bon marché, se releva et s'éloigna rapidement dans la direction du cabriolet.

A peine avait-il fait quelques pas, que Guy, désirant encore lui poser une question, lui cria :

– Hé ! Bruneau !

Le jeune homme s'arrêta :

– Pas si haut ! murmura-t-il.

Ces mots furent une révélation pour le capitaine : si Bruneau craignait qu'on entendît, c'est qu'il savait que dans le voisinage il y avait quelqu'un qui pouvait entendre.

, Guy le rejoignit, lui prit le bras, et, l'entraînant vers le mur :

– Monsieur Bruneau, lui dit-il d'un ton railleur, je ne serais pas fâché d'avoir la preuve de votre agilité.... Faites-moi donc le plaisir de passer le premier par-dessus cette muraille.

L'ami de Faucompret ne put réprimer un frisson.

– Je ne saurais pas, balbutia-t-il. c'est trop haut,

– Allons donc !.... Essayez toujours.

– Je vous assure...

– Essayez ! vous dis-je, interrompit le jeune officier, dont la voix devint presque menaçante.

– A quoi bon faire tant de façons ? je me suis mis dans la tête que vous franchiriez ce mur, et vous savez bien que je suis le plus fort... Sautez de bonne grâce, ou je vous jette par-dessus !

Bruneau tremblait de tous ses membres ; Guy lui lança un regard de mépris.

– Avouez donc, reprit-il, que vous avez prévenu le général.

Et Bruneau n'osant pas répondre, le capitaine continua, en le secouant rudement :

– Vous êtes un grand misérable, et vous mériteriez d'être souffleté.

– Grâce !.... D'ailleurs je ne me battrais pas !

Tant de lâcheté écœura Mauzac, qui poussa violemment le malheureux, en lui disant :

– Allez vous faire pendre ailleurs !

Le brave Arthur ne demanda pas son reste et se sauva à toutes jambes. Dès qu'il fut hors de vue, Guy reprit le chemin de la ville.

– Sans doute, pensait-il, Régine va être inquiète... mais demain, dans la journée, je viendrai la rassurer... et nous aviserons.

XIII

Il y avait plus d'une heure que le général attendait, caché derrière un buisson, à dix mètres environ de la brèche du mur. Un peu plus loin, Michel faisait attentivement le guet.

M. de Labassère avait fini par s'asseoir sur l'herbe, et, s'il restait encore, c'était pour l'acquit de sa conscience, car, à force de réfléchir, il en était arrivé à se convaincre que le billet mystérieux qu'il avait reçu dans la soirée n'était autre chose qu'une mystification. On lui avait écrit qu'*avant une heure* un malfaiteur – ou un amant – s'introduirait dans le parc : or le temps fixé s'était écoulé, et personne n'était venu.

Le général commençait à s'impatienter : on avait voulu, pensait-il, l'irriter davantage contre sa femme et l'amener peut-être à faire un éclat. C'était la suite de ce système de calomnies inauguré par Laruelle. Et, dans sa colère, le vieux soldat regrettait que Mauzac n'eût pas tué le percepteur.

– Si je le tenais au bout de mon fusil, murmurait-il, je ne le manquerais pas, moi !

Parfois cependant un soupçon traversait encore son esprit, mais il se hâtait de l'écarter et se le reprochait comme un crime.

– Il est impossible, se disait-il, que Régine me trompe. Il suffit de la regarder pour s'assurer qu'elle est incapable de mentir, et il est évident que, si elle était coupable, elle ne serait pas aussi tranquille.

Le général ne se doutait pas le moins du monde des angoisses qu'éprouvait la jeune femme ; il ne remarquait pas que sa santé s'altérait de jour en jour ; et, l'eût-il remarqué, il eût probablement attribué à de tout autres causes cet état de dépérissement.

– D’ailleurs, continuait-il, je fais tout ce qui dépend de moi pour la rendre heureuse : jamais je ne lui ai causé la moindre contrariété : loin de là, je m’empresse de satisfaire ses caprices dès qu’elle les a exprimés.... Pourquoi me tromperait-elle ? Quant à Mauzac, je l’aime comme un fils... Je le connais, il est droit et loyal, il a de l’affection pour moi... Et c’est lui qui me volerait ma femme !... C’est lui qui m’infligerait un tel outrage !.... Allons donc !... Il faut que ce Laruelle soit fou pour avoir inventé de pareilles sottises !

Puis ses pensées changèrent de direction.

– Qu’ai-je bien pu faire à ces gens-là pour qu’ils s’acharnent ainsi contre moi ?... Est-ce qu’ils ne me pardonneraient pas d’être heureux ?.... C’est cela, ils sont jaloux de mon bonheur !

Enfin, comme minuit sonnait, il se releva, désarma son fusil et le jeta sur son épaule en murmurant :

– Allons ! Ils se sont moqués de moi !... Si je les connaissais !...

Au fond de l’âme, il était ravi, car son attente inutile lui prouvait jusqu’à l’évidence que les dénonciations anonymes qu’on lui avait adressées ne reposaient sur aucun fondement sérieux.

Il s’approcha de Michel et lui dit :

– Décidément, je crois que personne ne viendra ce soir... Cependant reste encore un quart d’heure ; puis tu rentreras chez toi et tu lâcheras les chiens.

– Suffit, mon général ! répondit le concierge. qui redoubla d’attention, tandis que M. de Labassère regagnait le château.

Vers onze heures et quart, la comtesse, dont l’appartement était situé au rez-de-chaussée, avait éteint sa lumière et s’était mise à la fenêtre pour attendre Guy.

Un quart d’heure, puis une demi-heure s’étaient écoulés. Elle commençait à devenir inquiète, car d’ordinaire Mauzac arrivait exactement à l’heure convenue. D’où provenait son retard ? Fallait-il l’attribuer à un accident, ou bien le capitaine avait-il été retenu par les nécessités du service militaire ? Sans doute cette dernière hypothèse était la plus vraisemblable ; mais la jeune femme, dont la vie n’était plus, depuis sa faute, qu’une longue

suite d'angoisses, était portée à tout voir en noir, et d'ailleurs, ce jour-là, elle se sentait oppressée par un pressentiment sinistre.

Les nuages avaient de nouveau voilé la lune... Tout à coup madame de Labassère entendit le sable de l'avenue grincer sous les pas d'un homme qui marchait avec précaution, et bientôt elle distingua, à travers l'obscurité, une forme vague qui s'avavançait vers elle.

– Enfin, c'est vous ! murmura-t-elle, en poussant un soupir de soulagement.

– Tiens ! Vous m'aviez donc vu sortir ? fit une voix qu'elle reconnut aussitôt pour celle de son mari.

Il fallait répondre.

Dominant son émotion, elle parvint à prononcer quelques mots :

– Sans doute !.... Je vous attendais !

Cependant le général s'était approché de la fenêtre : la comtesse s'aperçut qu'il était armé.

– D'où venez-vous donc à cette heure ? reprit-elle en s'efforçant de dissimuler son anxiété.

– On m'avait prévenu qu'un malfaiteur devait escalader le mur du parc.... Mais rassurez-vous !

– Vous n'avez rien vu ?...

– Rien.

La jeune femme respira.

– Est-ce que vous étiez seul ?

– Non. j'avais emmené Michel... Je l'ai même laissé là-bas, avec ordre de tirer sur cet homme s'il se montrait.

– Comment !.... Vous voulez le tuer ?

– Dame ! j'en ai le droit !.... Il est évident que, si quelqu'un s'introduit chez moi à pareille heure, ce ne peut être avec de bonnes intentions.

– Mais qui vous dit que c'est un voleur ? s'écria madame de Labassère, dont les angoisses augmentaient d'instant en instant.

– Qui donc voulez-vous que ce soit ? répliqua le général. d'un ton sec, car la question de sa femme avait réveillé ses soupçons....

– Je ne sais.... Peut-être est-ce un malheureux qui vient prendre quelques légumes dans le potager ?

– Tant pis pour lui !... Eh ! pour Dieu, ma chère Régine, ne tremblez pas ainsi... On croirait, en vérité, que vous vous intéressez à ce personnage.... Allons ! calmez-vous ! Il est plus que probable, maintenant, qu’il ne viendra personne... cette nuit du moins.

Au même instant, une détonation retentit dans la direction de la brèche.

La comtesse poussa un cri et s’affaissa lourdement... Le général franchit la fenêtre, saisit dans ses bras la jeune femme évanouie et la porta sur son lit.

Alors il eut un moment d’hésitation. Que devait-il faire ?.... S’occuper de sa femme ou courir au secours de Michel, qui avait peut-être besoin de son aide ? – Ce fut à ce dernier parti qu’il s’arrêta.

Déjà il avait fait quelques pas dans l’avenue, lorsque le garde sortit brusquement du taillis qui la bordait.

– Ce n’est rien, mon général ! dit-il aussitôt ; je me suis pris le pied dans une racine, je suis tombé, et le coup est parti.

– Tu n’es pas blessé ?

– Non. mon général.

Quelques minutes plus tard, lorsque madame de Labassère-revint à elle, elle aperçut son mari assis au pied de son lit.

A peine l’eut-il vue ouvrir les yeux qu’il lui dit froidement :

– Ne craignez rien, ma chère. Il n’y a ni mort ni blessé.... C’est Michel qui est tombé et qui, dans sa chute, a involontairement pressé, la détente de son fusil.

Et, comme elle ne répondait pas, il ajouta :

– Vous n’avez besoin de rien ?

– De rien, merci, murmura-t-elle d’une voix faible.

– Allons, tâchez de bien dormir, et demain il ne restera plus trace de votre indisposition.

Puis, après l’avoir baisée au front, suivant – son habitude de chaque soir, il se retira.

XIV

Bruneau s'était bien promis de ne pas raconter ses mésaventures à Faucompret, et, bien qu'il fût très-pâle lorsqu'il rejoignit son ami, celui-ci, qui avait d'autres préoccupations, ne songea pas d'abord à s'enquérir de ce qui lui était arrivé.

– Enfin, te voilà ! lui dit-il d'un ton de reproche. Comme tu m'as fait attendre !

– Partons ! répondit Arthur, qui, encore mal remis de ses émotions, craignait toujours de voir apparaître le capitaine derrière lui.

– Me diras-tu maintenant ce que tu as été faire ?

– Plus tard !.... Partons !

Et le jeune homme, prenant le cheval par la bride, se mit en devoir de conduire le cabriolet sur la route.

– C'est égal, reprit Faucompret, qui marchait à côté de lui, je ne puis m'empêcher de regretter notre soirée... Quand je pense que, pendant que je m'ennuyais tout seul au coin de ce bois, nous aurions pu boire tranquillement une douzaine de chopes en faisant un domino !...

– Sans doute, interrompit Arthur avec un soupir. Mais nous nous rattraperons demain. , – C'est que je meurs de soif, moi !

En ce moment, ils arrivaient sur le chemin ; ils montèrent tous deux dans la voiture, et le cheval, vigoureusement fouetté, partit au grand trot dans la direction de la ville.

Pendant toute la durée du trajet, Faucompret ne cessa de se plaindre des étranges fantaisies de son ami, qui éprouvait le besoin de se promener la nuit sur les routes ; mais, quelque désolées que fussent ses lamentations, Bruneau se garda bien d'y répondre : il se creusait la tête pour trouver une

histoire vraisemblable à raconter à madame Desrivières : car il ne se souciait pas – et pour cause – de la mettre au courant de ce qui s’était passé.

Enfin les deux jeunes gens arrivèrent à Péronne. A peine furent-ils dans la ville que Bruneau remit les rênes à son ami et sauta hors du cabriolet.

– Ramène la voiture chez le loueur. lui dit-il : moi, je suis fatigué, je rentre.

Et il s’éloigna.

Au fur et à mesure qu’il approchait de la maison du notaire, les battements de son cœur se précipitaient : il touchait, enfin, à ce moment qu’il souhaitait depuis si longtemps ; il allait... Mais une première déception l’attendait : la petite porte du jardin était fermée !

Sa figure prit alors une expression de surprise si comique, que quiconque l’eût vu n’eût pu s’empêcher de rire.

– Est-ce qu’elle se serait moquée de moi ? pensait-il. Mais il se hâta d’écarter une idée si peu agréable pour son amour-propre.

D’ailleurs, en regardant par le trou de la serrure, il s’aperçut qu’une des fenêtres du rez-de-chaussée était éclairée et cette vue lui rendit un peu de courage. Il se mit à examiner la porte ; le bois en était vermoulu et la serrure rouillée tenait à peine aux battants, si bien qu’elle céda sous une pression énergique.

Ce premier succès obtenu, Bruneau traversa le jardin sur la pointe du pied. Arrivé près de la fenêtre qu’il croyait être celle de madame Desrivières, il voulut regarder dans l’intérieur de la chambre ; mais les grands rideaux de perse étaient fermés, et il ne put rien voir. Alors il se décida à frapper au carreau.

Soudain les rideaux s’écartèrent et un homme parut. C’était M. Desrivières. Le malheureux Arthur bondit en arrière ; mais, si rapide qu’eût été son mouvement, le notaire, sans toutefois distinguer ses traits, l’avait aperçu, car aussitôt il ouvrit la fenêtre et se mit à crier de toute la puissance de ses poumons :

– Au voleur ! à l’assassin ! à la garde !

Bruneau, plus mort que vif, n’osait remuer dans le massif où il avait cherché un refuge ; il aurait bien voulu regagner la petite porte, mais pour

cela il lui eût fallu traverser un espace découvert, et il craignit d'être reconnu.

Il faisait donc les plus tristes réflexions, lorsqu'il vit s'ouvrir une autre fenêtre du rez-de-chaussée, à laquelle parut madame Desrivières, en costume de nuit. Au même instant il entendit des pas dans le jardin : toute chance de fuir lui était donc enlevée.

Alors, profitant d'un moment où le notaire toujours criant, quittait la fenêtre, il s'élança vers celle de madame Desrivières et sauta dans la chambre en murmurant :

– Au nom du Ciel, cachez-moi !.... Je suis perdu si vous ne me cachez pas !

La notaresse fut moins étonnée qu'on n'eût pu le penser. En entendant les cris de son mari, elle s'était doutée de ce qui était arrivé ; et c'était même pour cette raison qu'elle s'était montrée, car, si elle eût cru à la présence d'un malfaiteur, elle se fût bien gardée de donner signe de vie.

La brusque entrée du jeune homme dans sa chambre la contraria cependant au delà de toute expression ; mais, comme elle ne pouvait le renvoyer sans risquer de se compromettre, elle-lui dit, avec une mauvaise humeur qu'elle ne chercha même pas à déguiser :

– Mettez-vous sous le lit !

Bruneau ne se le fit pas répéter.

Cependant les cris du notaire avaient attiré du monde : le petit clerc, qui couchait dans la maison, la cuisinière, la femme de chambre, étaient accourus, armés, qui d'un manche à balai, qui d'une broche, qui d'une paire de pincettes ; quelques voisins étaient entrés dans le jardin : bientôt il y eut une dizaine de personnes, à la tête desquelles se plaça M. Desrivières ; on allait, sous sa direction, fouiller de fond en comble la maison et le jardin, lorsque la notaresse parut sur le perron.

– Le voleur s'est sauvé, cria-t-elle ; je l'ai vu courir du côté de la petite porte.

Dès lors toute poursuite devenait inutile ; il n'y avait plus rien à faire. On discuta encore pendant quelques instants, puis chacun fut se coucher.

Avant de rentrer dans sa chambre, le notaire passa chez sa femme :

– J’ai vu ce malfaiteur, lui dit-il ; il avait l’air terrible, et je crois que nous l’avons échappé belle.... Heureusement que je n’étais pas couché, sans quoi il nous eût peut-être égorgés tous les deux.

Madame Desrivières eut peine à réprimer un sourire. Quant à Bruneau, il retenait son souffle.

M. Desrivières continua :

– Du reste, rassure-toi, ma chère amie ; ce scélérat ne reviendra sans doute pas, mais, s’il revenait, malheur à lui !... J’ai encore à travailler et je veille.

Et, sur ces derniers mots, prononcés d’un ton emphatique, le notaire se retira.

Dès qu’il fut parti et que le bruit de ses pas eut cessé de se faire entendre dans le corridor, madame Desrivières appela Bruneau, qui sortit de sa cachette.

– Allez-vous-en, lui dit-elle sèchement, en lui désignant la fenêtre. Vous n’avez déjà fait que trop de scandale cette nuit.

Le jeune homme se redressa :

– Je ne m’en irai pas ! répondit-il froidement.

– Comment ?... Vous ne vous en irez pas ?

– Non !... Avez-vous donc cru que, après avoir couru mille dangers pour vous, je serais assez niais pour me laisser chasser comme cela, tout tranquillement ?

– Que comptez-vous faire ?

Ainsi que nous l’avons dit, madame Desrivières était en toilette de nuit, et ce costume léger voilait mal ses plantureux appas.

– Je t’aime !... soupira Bruneau, qui fit un pas vers elle.

Mais elle recula vivement.

– Cessez cette plaisanterie !... ou j’appelle mon mari.

Le jeune homme haussa les épaules : il avait réfléchi que, en le cachant, la notaresse s’était faite sa complice.

– Vous n’oserez pas, répondit-il. Comment expliqueriez-vous ma présence ici ?

Alors s’engagea une lutte acharnée ; madame Desrivières se défendait avec vigueur ; mais, comme l’avait prévu Bruneau, elle n’osait crier et

tremblait d'attirer l'attention de son mari.

Arthur, lui, abusait sans le moindre scrupule de la situation. La résistance de la malheureuse femme se prolongea longtemps ; mais enfin, à bout de forces, elle allait succomber, lorsque tout à coup le jeune homme la lâcha brusquement et se rejeta en arrière.

Madame Desrivières, surprise, se retourna et aperçut le notaire, debout sur la porte, un pistolet dans chaque main.

– Mon mari ! s'écria-t-elle avec angoisse.

M. Desrivières s'avança lentement :

– Je pourrais vous tuer, commença-t-il.

– Je ne suis pas coupable !. protesta la notaresse avec énergie.

Puis, saisissant par le bras Bruneau, qu'elle secoua vivement, elle ajouta :

– Mais dites-lui donc que nous ne sommes pas coupables !...

L'infortuné Arthur était dans un état pitoyable : ses dents claquaient il ne comprit pas et répéta d'un air ahuri :

– Nous ne sommes pas coupables.

Le notaire reprit, comme s'il n'avait pas entendu :

– La loi me donne le droit de vous tuer. mais je renonce à ce droit... à la condition toutefois que vous écrirez ce que je vais vous dicter.

En même temps il montrait du doigt à Bruneau une petite table sur laquelle il y avait du papier, une plume et de l'encre :

– Écrivez ! fit-il.

Le jeune homme obéit.

M. Desrivières continua, toujours avec le même flegme :

– Je soussigné.... Quels sont vos prénoms ?

– Mes prénoms ?... balbutia Bruneau, qui n'avait plus pour ainsi dire conscience de lui-même, ah ! oui... mes prénoms... Arthur-Théophile-Stanislas.

– Je soussigné, reprit le notaire, Arthur-Théophile-Stanislas Bruneau, domicilié à Péronne, y demeurant, rue de la Halle-aux-Blés, reconnais avoir été surpris par M. Desrivières, notaire, avec sa femme.

– N'écrivez pas cela !... je vous le défends !... s'écria madame Desrivières.

Bruneau hésita : mais le notaire lui appuya un de ses pistolets sur la tempe.

– Grâce ! gémit le jeune homme épouvanté.

– Écrivez !

– Je vous le défends ! répéta la notaresse.

Mais Bruneau n'avait plus d'autre préoccupation que celle de se tirer d'affaire, et il reprit la plume.

– Lâche !.... murmura d'un ton de souverain mépris madame Desrivières, qui se laissa tomber sur un fauteuil et se mit à sangloter, la tête entre ses mains.

– ... Avec sa femme, poursuivit l'implacable M. Desrivières, en flagrant délit d'adultère, ce samedi 9 mai 1849, à une heure du matin.

En foi de quoi je signe : Arthur Bruneau.

L'ami de Faucompret avait tellement peur qu'il aurait écrit tout ce que M. Desrivières aurait voulu. Celui-ci prit le papier, le lut attentivement, puis le plia et le serra dans sa poche.

– Et maintenant, dit-il à Bruneau, vous pouvez vous en aller... je vous fais grâce de la vie.... Quant à vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, dès demain matin vous vous retirerez dans votre famille.

– Mais puisque je vous jure...

Il l'interrompit :

– Vous m'avez entendu !.... Adieu !

Et il sortit derrière Bruneau, sans s'inquiéter des supplications de la malheureuse femme, qui s'était jetée à genoux et implorait sa pitié.

XV

Guy n'avait pas entendu le coup de fusil de Michel. Il était déjà beaucoup trop loin du parc de Labassère lorsque l'accident arrivé au concierge avait causé à la comtesse tant d'émotion et de frayeur. Il n'était donc pas réellement inquiet. Mais, comme il supposait que Régine avait dû l'attendre une partie de la nuit, s'apercevoir peut-être d'une agitation insolite dans le château, enfin se préoccuper certainement de son manque d'exactitude, il était pressé de la rassurer. Si bien que, après une nuit assez mauvaise et une matinée agitée, il prit en toute hâte, vers une heure de l'après-midi, le chemin de Labassère, ne fit qu'un temps de galop jusqu'à la grille, et, après avoir jeté la bride de son cheval à un palefrenier, pénétra dans le salon sans se faire annoncer.

La comtesse était seule. Elle n'avait pas entendu la porte s'ouvrir, et ne put retenir un cri lorsque le jeune homme, parvenu jusqu'auprès du fauteuil où elle était assise, l'appela presque bas :

– Régine !...

– Vous !.... s'écria-t-elle.

Et, dans ses deux petites mains, elle prit celles du jeune officier, en ajoutant avec un soupir de soulagement :

– Enfin !

– Oui, moi, dit Mauzac, en s'asseyant sur un siège bas, aux côtés de la comtesse, moi qui viens vous demander pardon de vous avoir fait attendre cette nuit.

– Oh ! si vous saviez !... murmura madame de Labassère, encore incapable de s'expliquer plus clairement, tant elle se sentait étouffée par l'émotion.

– Si je savais !... répéta Guy. Je ne sais que trop, je sais beaucoup mieux que vous-même tout ce qui s'est passé cette nuit.

– Quoi ! Vous êtes venu ?

– Sans doute ! Pensez-vous donc ?....

– Moi qui n'étais parvenue à me rassurer un peu qu'en m'efforçant de croire à quelque empêchement de votre service.

– Rien de tout cela : je suis venu, ma chère Régine, comme je vous l'avais promis, à l'heure dite, et...

– Et ?...

– Et j'ai acquis la conviction que votre mari était averti.

– Et alors ?.... Parlez donc !

– Rassurez-vous. Le général ne m'a pas vu, et j'ai châtié comme il le méritait – c'est-à-dire par le plus écrasant mépris – le misérable qui s'était chargé de m'épier en dehors du parc, tandis que votre mari veillait derrière le mur.

– Et cet homme, c'était ?...

– Bruneau.

– Mais il parlera ?

– Non. Quant au général.

Régine ne le laissa pas achever.

– Quant au général, reprit-elle, il soupçonne la vérité.... évidemment.

Et alors elle raconta à Guy comment, de sa fenêtre, après une attente de plus d'une heure, elle avait crié à son mari qui rentrait : « Enfin, vous voilà ! » comment elle avait été effrayée ensuite par le coup de fusil échappé à la maladresse du concierge Michel, comment elle s'était évanouie, et comment, après lui avoir demandé si elle n'avait besoin de rien, le général l'avait : quittée en lui lançant ce sarcasme : « Ne craignez rien ! Il n'y a ni mort ni blessé ! »

Mauzac, pendant tout le cours de ce récit, faisait, à part lui, des réflexions assez pénibles. Chacun des épisodes de cette terrible nuit, raconté d'une voix émue par la comtesse, encore tremblante, lui apparaissait comme une preuve que le général avait dû trouver irréfutable. Et le jeune homme commençait à craindre très-sérieusement que M. de Labassère n'en sût

beaucoup plus long qu'il n'avait laissé paraître dans sa conversation nocturne avec la comtesse.

Aussi, dès que celle-ci eut fini de parler, lui adressa-t-il, pour s'instruire davantage, mille et mille questions.

– Et ce matin ?... demanda Guy.

– Je n'ai pas vu encore le général.

– Vous n'avez donc pas déjeuné ensemble ?

– Non. A mon réveil, ma femme de chambre m'a prévenue de sa part qu'il avait à sortir de bonne heure, et qu'il déjeunerait seul, vers dix heures. Il était neuf heures et demie ; je n'ai pas cru devoir insister.

– Est-il donc, en effet, sorti aussi tôt que cela ?

– Il est encore au château et n'en a pas bougé.

Et, après un silence, elle ajouta :

– Il n'est même pas sorti de son cabinet.

– Mais que fait-il enfin, dans ce cabinet ? s'écria Guy, qu'un aussi grand changement dans les habitudes du général commençait à effrayer très-vivement.

– Je ne sais ; son valet de chambre assure qu'il a passé une partie de la nuit et toute la matinée à écrire.

– Tout cela ne me dit rien de bon, murmura le jeune officier, et je crois, ma chère amie, qu'il faut, jusqu'à samedi prochain, c'est-à-dire jusqu'à votre bal, nous voir le moins possible.

– C'est mon avis, dit Régine ; mais, à propos de bal. ce Bruneau ?.... savez-vous qu'il a dû déjà recevoir son invitation ?

– Ce n'est pas un mal, répondit Guy ; laissez-le venir, si toutefois il a le courage de se montrer ici. D'abord, peut-être serait-il dangereux de l'exclure, et puis... sa tenue nous apprendra bien quelque chose.

La conversation continua assez longtemps sur ce ton, sans que rien vînt rassurer le capitaine, dont la préoccupation était à son comble depuis qu'il avait entendu le récit de la comtesse, mais sans aussi que rien pût l'inquiéter davantage.

Le général, dont le jeune homme eût voulu étudier la physionomie, ne parut pas dans le salon, quoique la comtesse eût pris soin, d'après le conseil même de Guy, de le faire prévenir que M. le capitaine de Mauzac était là. Il

fit répondre, par le domestique chargé de la commission, qu'il était fort occupé et qu'il verrait le capitaine une autre fois.

Vers quatre heures, Guy quitta Régine, sans que son inquiétude fût diminuée et sans qu'elle eût pris un corps.

.....

Depuis ce jour jusqu'au samedi suivant, le château de Labassère parut endormi dans une monotonie étrange.

Chaque matin, le général trouvait un prétexte nouveau pour se dispenser de déjeuner avec sa femme, et c'est à peine s'il rentra, une seule fois, du parc pour l'heure du dîner. Encore, cette fois-là, fut-il fort sombre tout le temps du repas, et dit-il quelques mots seulement, tout à fait insignifiants, à la comtesse.

Celle-ci était péniblement affectée de la conduite de son mari à son égard ; mais, comme il lui était cependant impossible de formuler un reproche contre le vieux soldat, comme elle le trouvait toujours, lorsque par hasard elle s'avisait de lui adresser la parole la première ; tout disposé à lui répondre, elle se demandait s'il ne fallait pas attribuer la récente misanthropie du vieillard à une tout autre cause que celle qui paraissait devoir être la vraie.

M. de Labassère, avons-nous dit, sortait beaucoup mais dans le parc seulement. D'ailleurs il avait défendu au concierge, dont la maladresse avait tant effrayé la comtesse, de se remettre à l'affût ; et, comme Michel avait paru surpris :

– Fais ce que je te dis, avait ajouté le général, d'un ton de commandement que l'ex-caporal Michel reconnut tout de suite, et qui lui ôta toute idée d'interroger *son supérieur*.

Une fois cependant le général quitta le château par le côté de l'avenue et alla jusqu'à Péronne. Faucompret, qui le rencontra à pied dans la ville, le suivit de loin et le vit sonner à la porte de M. Desrivières. Une heure plus tard, tout le monde était au courant de cette visite. On se demanda bien un peu quelles pouvaient être, en ce moment, les raisons qui poussaient M. de Labassère à venir voir son notaire : mais, comme le général s'occupait lui-même de gérer sa fortune, et qu'il avait fait récemment l'acquisition de

quelques terres riveraines des siennes, on cessa bientôt de bavarder sur ce sujet.

Du reste, Bruneau, par lâcheté plutôt que par discrétion, s'était tenu parfaitement coi quant à la leçon qu'il avait reçue de Mauzac, et avait évité de faire, même à Faucompret, la confidence de certain choc qu'il croyait bien avoir reçu dans le bas des reins lorsque le jeune officier lui avait crié : « Allez vous faire pendre ailleurs ! » Il avait soin, en outre, de montrer à tout le monde l'invitation qu'il avait reçue pour le bal de Labassère, et de répéter à qui voulait l'entendre qu'il était dans l'intention de s'y rendre. Si bien que la ville tout entière vit arriver le samedi suivant sans autre émotion que celle du plaisir que l'on se promettait, et sans que les cancaniers et cancanières aient pu trouver pour leurs cancans le moindre aliment nouveau.

.....

Ce jour-là, au château, la scène se trouva changée comme par enchantement, et madame de Labassère ne fut pas la dernière à s'apercevoir que son mari avait repris, depuis le matin, toute sa bonne humeur.

Le général, à son réveil, lit savoir par son valet de chambre qu'il déjeunerait à l'heure habituelle, celle d'autrefois ; puis, le moment du repas arrivé, il vint attendre gracieusement la comtesse au sortir de son appartement, et, après l'avoir baisée au front – assez froidement, il est vrai – l'accompagna dans la salle à manger.

Ce n'est pas que la conversation, durant le déjeuner, ne languît pas un peu. Quelquefois même Régine, si elle eût été moins confiante eût pu voir M. de Labassère, s'interrompant brusquement, se détourner, pour essuyer furtivement une larme au bord de ses cils gris. Mais la comtesse était trop heureuse du calme, relatif dont elle jouissait tout à coup par suite du *retour* inopiné de son mari, pour deviner, derrière le laisser-aller de celui-ci, de sombres préoccupations.

Et, par le fait, le vieux soldat mettait tant de bonne grâce dans la façon dont il parlait, il paraissait si complètement revenu à ses anciennes habitudes d'intimité, qu'il était à peu près impossible de deviner avec certitude s'il jouait la comédie de la paix, ou si, complètement rassuré, il avait repris tout son ancien abandon.

– Tout est-il prêt pour votre bal, ma chère amie ? demanda M. de Labassère à la comtesse, lorsque, pour la première fois depuis huit jours, ils se promenèrent ensemble, après le déjeuner, sur la terrasse, devant le château.

– Absolument tout, répondit-elle. Le jardinier vient de mettre la dernière main aux corbeilles du grand salon, et sa femme m’a envoyé tout à l’heure les bouquets du cotillon.

– Vous voyez, ajouta-t-elle en souriant, qu’il est impossible d’être plus en avance.

– Il me semble pourtant, fit le général, que je n’ai pas vu dans l’avenue la moindre échelle, ni Je moindre ouvrier, et...

– En effet, je n’ai pas voulu, balbutia la comtesse ; j’ai pensé... que c’était une folie d’illuminer l’avenue, comme nous l’avons fait jusqu’ici chaque fois que nous avons reçu, et que quelques lanternes suffiraient parfaitement.

La vérité était que madame de Labassère, que la conduite bizarre de son mari avait préoccupée et inquiétée toute la semaine, s’était sentie prise de certains scrupules lorsqu’il s’était agi d’ordonner les préparatifs de la fête, et qu’elle avait décommandé l’illumination habituelle. Mais le général entendait que les choses se passassent comme d’ordinaire :

– Folie, dites-vous ? s’écria-t-il. Pourquoi donc ? Ma chère Régine, je veux que votre bal de ce soir soit plus brillant que tous ceux que vous avez donnés jusqu’ici, et je vais moi-même...

Un domestique fut appelé, qui reçut l’ordre de faire organiser dans l’avenue la plus splendide illumination.

– Et, à ce propos, continua le général, quand il fut de nouveau seul avec la comtesse, ne m’avez-vous pas dit que Guy refusait de conduire le cotillon ?

– Oui. Du moins il m’a parlé l’autre jour...

Et elle hésita une seconde :

– De discrétion.... de convenances.... acheva-t-elle en rougissant.

Le général réprima un mouvement nerveux et reprit :

– C’est une plaisanterie !... Qui le conduirait, si ce n’était lui ?

– Je comptais prier M. d’Ivry....

– Non, ma chère amie, repartit M. de Labassère, il faut que ce soit Guy. Vous lui direz de ma part que je le désire. N'est-il pas juste qu'il joue toujours ici son rôle d'enfant de la maison ?

La comtesse était tout à fait rassurée.

– Comme vous voudrez, fit-elle.

Et l'entretien en resta là.

Toute la journée s'écoula dans le calme le plus parfait. Jamais M. de Labassère ne s'était montré aussi gai, aussi prévenant pour sa femme : il semblait que toutes les préoccupations qui l'avaient assiégé les jours précédents eussent disparu subitement ; et, lorsque, vers dix heures du soir, arrivèrent les premiers invités, il les reçut aux côtés de la jolie comtesse – plus jolie que jamais – de façon à leur ôter toute envie de lui croire un soupçon ou une tristesse.

A onze heures, les danses étaient en pleine activité.

Madame de Labassère, cependant, eut moins de monde qu'elle n'en attendait, et voici pourquoi. Depuis quelques jours les bruits de choléra s'étaient faits plus fréquents et plus persistants. Outre le cas de la marchande de tabac de la rue de Chaulnes, on en citait quelques autres, et plusieurs personnes timorées avaient craint, en venant à cette soirée, de prendre un refroidissement qui aurait pu les prédisposer aux atteintes du fléau.

Dans le bal même, entre deux contredanses, et principalement dans le petit salon où quelques tables de whist avaient été dressées, on causait du choléra, et vainement les superstitieux grommelaient entre leurs dents :

– Que c'est maladroît de parler de ces choses-là !

Mais, malgré ces petites inquiétudes, bien vagues il est vrai, la gaieté ne perdait pas ses droits et l'on se trémoussait de bon cœur.

Madame de Labassère saisit l'occasion d'une valse qu'elle dansa avec Guy de Mauzac pour insinuer à l'officier qu'il fallait qu'il conduisît le cotillon, et que c'était le général qui l'avait chargée de l'en prier. Le jeune homme ne comprit rien à ce que lui disait sa danseuse, soit que, ravi de sentir enfin de nouveau le cœur de Régine palpiter contre sa poitrine, il écoutât mal, soit que le fait lui parût assez extraordinaire pour mériter explication. Aussi, la valse finie, supplia-t-il la comtesse de lui accorder, sur

le perron, du côté du parc, quelques secondes d'entretien. Elle ne s'y refusa pas, et bientôt ils furent tous deux en tête-à-tête, isolés à quelques pas de la fête.

Et madame Desrivières n'était pas là pour troubler ce beau rendez-vous !

La notaresse, en effet, avait jugé à propos de ne pas venir au bal de Labassère. Elle n'avait, d'ailleurs, pas reçu d'autre invitation que celle que la comtesse lui avait adressée verbalement dans le salon de sa belle-sœur, et qui, l'on s'en souvient, que équivalait à une insulte polie.

Mais madame Desrivières n'était pas la seule personne acharnée contre les deux jeunes gens.

– Général, dit tout à coup mademoiselle Duvivier à M. de Labassère, qui passait devant elle, général, donnez-moi votre bras et menez-moi prendre l'air du côté du parc. Il fait tellement chaud !.... Et puis...

– Et puis ?...

– Ou je me trompe fort, continua la vieille, fille en entraînant le vieillard vers le perron, ou je vous montrerai de ce côté des choses intéressantes.

– Soit, fit le général en riant : je suis curieux de savoir quelle découverte vous allez me faire faire chez moi.

– Allons ! allons ! insista mademoiselle Duvivier avec un méchant sourire.

... Tenez !.... dit-elle tout bas à l'oreille de son cavalier, comme ils arrivaient en vue du perron.

En ce moment, Régine et Guy causaient ensemble de fort près, et la main de la comtesse reposait, tendrement serrée, dans celle du capitaine. Tous deux avaient oublié, les imprudents ! que, du milieu du bal, des haines de province, les plus terribles des haines, les espionnaient.

– Eh bien ? fit le général, dont le visage rayonna de joie.

Mademoiselle Duvivier tressaillit : mademoiselle de Labassère était assise entre les deux jeunes gens et causait amicalement avec eux.

Voici ce qui s'était passé. La sœur du général n'avait pas quitté des yeux, depuis le commencement du bal, la comtesse et Mauzac. Elle les avait vus danser ensemble, puis disparaître ; un instant après, elle avait vu mademoiselle Duvivier prendre le bras de son frère ; et, comme elle connaissait son monde, elle avait pressenti un malheur. Alors, se souvenant

de toutes les prévenances dont sa jolie belle-sœur l'avait comblée, et poussée aussi par le remords du mal qu'elle lui avait fait, elle était sortie à son tour du salon ; puis, sans s'inquiéter, malgré son âge, de la fraîcheur du soir, elle s'était glissée derrière les caisses d'orangers qui ornaient le perron, jusqu'au coin sombre occupé par les deux jeunes gens, et les avait rejoints juste à temps pour les sauver.

Mademoiselle Duvivier savait bien qu'elle ne s'était pas trompée ; mais que faire ?... Elle rentra dans le salon, rouge de colère, au bras du général radieux.

– Mademoiselle, lui dit railleusement celui-ci, lorsqu'il l'eût reconduite jusqu'à sa place, je vous remercie de m'avoir montré ma sœur si bien réconciliée avec ma femme et mon pupille.

XVI

Nous avons dit que madame Desrivières n'était pas venue au bal de Labassère. Indépendamment de la question de dignité, qui peut-être ne l'eût pas arrêtée, la notaresse avait de bonnes raisons pour ne pas se montrer : on assurait que M. Desrivières avait porté contre sa femme une plainte en adultère.

Or, il faut n'avoir jamais vécu en province, n'avoir même jamais traversé l'une de ces petites villes où tout fait événement, pour ne pas savoir quelle réprobation – ridicule à force. d'être exagérée – s'attache à la femme qui a *fait parler d'elle*. Ses bonnes amies surtout sont implacables. Celles qui ont failli s'indignent parce qu'elles pensent donner le change à l'opinion publique ; et, dans cette catégorie, celles qui ont le plus failli, et avec le moins d'excuse, sont aussi celles qui font le plus grand bruit. Les vertueuses par nécessité s'indignent parce qu'elles sont jalouses d'une faute qui prouve tout au moins qu'il y a eu attaque, et qu'elles attendent vainement cette attaque-là depuis des années. Enfin, les vertueuses par vertu s'indignent parce qu'elles croient ainsi affirmer une sagesse dont leur intolérance peut au contraire souvent faire douter. En somme, la faute même de la malheureuse qui est devenue la proie de ces harpies ne joue qu'un fort petit rôle dans le mépris dont on l'accable. Ce mépris est des moins sincères ; il n'a que des motifs entièrement personnels ; mais il est par cela même d'autant plus redoutable.

Quant à Bruneau, dont la dignité était le moindre souci, et qui se promettait, en revanche, beaucoup d'honneur du rôle qu'il avait joué dans l'affaire Desrivières, il était venu à Labassère et se promenait à travers les

groupes, la tête haute, le nez en l'air, grave et digne, à la façon d'un triomphateur.

Il poussa même l'impudence jusqu'à s'approcher de la maîtresse de la maison, comme pour lui demander une valse. Mais madame de Labassère le vit venir, se leva et lui tourna le dos.

Lorsqu'il était entré, d'ailleurs, la comtesse lui avait à peine rendu le salut qu'il lui avait fait, et, Guy de Mauzac, qui s'était trouvé nez à nez avec lui dans une porte, s'était détourné après lui avoir lancé un regard du plus écrasant mépris.

Mais toutes ces insultes n'avaient point de prise sur le sieur Bruneau, et ne lui firent pas quitter la place. Il continua, au contraire, à se promener fièrement dans le bal, si bien qu'il finit par tomber sur quelque bon vieux sot de province, qui lui demanda des renseignements sur l'affaire Desrivières.

Il n'en voulait pas davantage.

La gaieté du général ne se démentit pas un instant.

Vers une heure du matin, comme les *gens sérieux* commençaient à se retirer en emmenant leurs filles, on parla de commencer le cotillon. Et madame de Labassère s'arrangea pour que l'on sût bien qu'il y aurait un souper ensuite. Or, en province, l'espoir d'un souper retient presque tout le monde. Le cotillon commença donc. La comtesse le conduisait avec Guy. Il fut des plus brillants.

Vers deux heures, les défections devenant trop nombreuses, il fut interrompu seulement, et les portes de la salle à manger s'ouvrirent. On ne parla plus de s'en aller. Les danseurs et les danseuses se précipitèrent les premiers : et, après avoir dévoré quelques sandwiches et bu en toute hâte quelques tasses de bouillon froid ou quelques verres de vin de Bordeaux, les intrépides reprirent le cours de leurs exploits chorégraphiques.

Alors ce fut le tour des autres, de ceux qui ne dansaient point. Le général était de cette seconde fournée, et se comportait en *invité de province*, c'est-à-dire en affamé. Il buvait beaucoup aussi, mais – contrairement à ses habitudes – de l'eau seulement. La carafe placée à côté de lui fut bientôt vide, et comme sa voisine l'en plaisantait :

– Madame, dit-il, je me suis promis d'être sobre ce soir.

La voisine était madame d'Ivry.

– Tant pis pour vous, général, fit-elle en riant, car je bois à votre santé.

Et, en même temps, elle porta à ses lèvres la coupe remplie de vin de Champagne qui moussait (le champagne moussait encore en 1849) devant elle.

– Moi aussi, général, dit madame de Serve, placée de l'autre côté du maître de la maison, je bois à votre santé et je n'admettrais pas que vous nous fissiez raison avec de l'eau.

– Allons ! soit, mesdames, répartit gaiement M. de Labassère, il ne sera pas dit qu'un vieux grognard comme moi aura reculé devant un verre de vin.

– A la bonne heure !

– Seulement, reprit le général, j'ai mon vin à moi. Vous le trouveriez détestable, mais c'est le seul dont je boive : c'est avec celui-là que je vous ferai raison.

Et M. de Labassère, arrêtant le maître d'hôtel qui passait derrière sa chaise, lui donna un ordre à voix basse.

Celui-ci sortit un instant et reparut bientôt, armé d'une bouteille.

M. de Labassère la fit déboucher immédiatement et placer devant lui. Puis il se versa lui-même un verre de la liqueur jaune qu'elle contenait, et, s'adressant à la fois à ses deux voisines :

– Mesdames, fit-il en souriant, c'est à mon tour.

– Décidément, général, dit madame d'Ivry, vous êtes maniaque ce soir.

M. de Labassère jeta un coup d'œil rapide sur la comtesse, placée en face de lui ; derrière elle, Guy de Mauzac buvait à petites gorgées une tasse de chocolat, tout en causant.

– Mesdames, reprit le vieux soldat, je bois à votre santé.

Et d'un seul trait il vida son verre.

– Donnez-m'en un peu, fit coquettement madame de Serve.

– Non, certes ! je vous ai dit que c'était très-mauvais.

– Qu'importe, si nous voulons y goûter ? insista madame d'Ivry.

– Non. Cette bouteille-ci, du reste, est plus mauvaise que de raison. Et.... tenez, ajouta le général, devenu tout à coup plus sérieux, je veux m'obliger moi-même à être sage.

Et, ce disant, M. de Labassère, qui tournait le dos à une fenêtre ouverte sur la cour, saisit la bouteille et la lança dehors. Personne, d'ailleurs, ne vit ce mouvement, excepté les deux voisins du vieillard, qui éclatèrent de rire.

– C'est de l'égoïsme, dit l'une.

– C'est de la gourmandise, dit l'autre.

– C'est surtout de l'entêtement, conclurent-elles toutes deux.

Quelques instants plus tard on se levait de table.

Le cotillon continuait, moins nombreux que précédemment, mais encore plus gai. Le capitaine était étincelant de verve et d'entrain. Ce n'étaient sans cesse que figures nouvelles, absolument inconnues, et que l'officier inventait au moment même, avec son esprit et son raffinement d'homme du monde habituels. Bref, ce fut charmant... une heure encore.

La dernière ligure était indiquée, et, sauf quelques modifications de détails, Guy consentit à être classique : il s'agissait pour chaque couple d'aller, en dansant, saluer le maître et la maîtresse de la maison.

M. et madame de Labassère, prévenus, furent s'asseoir sur un grand divan qui occupait l'un des petits côtés du salon, et le défilé commença.

Guy se présenta le premier, et... poussa un cri. Le général venait de s'affaïsser aux côtés de la comtesse. Ses grands yeux ouverts, mais hagards, regardaient encore, et sa bouche se plissait comme pour un sourire.

Le docteur Dufour n'était pas parti : il accourut. Ce fut pour constater la mort, ou du moins un état qui en était si voisin, que tout espoir était impossible. Il fit écarter tout le monde, demanda ensuite quelques détails sur le souper du général, apprit qu'il n'avait cessé de boire de l'eau glacée, et conclut à une attaque presque foudroyante de choléra.

Le salon se vida peu à peu, tandis que l'on portait dans sa chambre le malheureux vieillard sans connaissance ; et, lorsque la voiture du dernier invité franchit lourdement la grille, le général avait cessé de vivre.

XVII

Après la mort du général de Labassère, et dans l'année qui suivit cette mort, toute la petite société que nous venons de voir exécuter autour de Régine et de Guy son travail de termite s'égrena peu à peu.

Madame Desrivières et Bruneau se virent fermer tous les salons de la ville. Sur la requête de M. Desrivières, ils avaient été condamnés chacun à trois mois de prison ; et ce n'est pas en province, ce n'est pas à Péronne surtout, qu'il faut aller chercher cette vertu qui a nom *charité*, et qui eût pu faire gracier, sinon excuser, la belle notaresse et son séduisant amoureux. Madame Desrivières était donc allée vivre au loin : elle avait enlevé, disait-on, Bruneau, qui trouvait, ajoutaient les mauvaises langues, que garder, toute sa vie durant, accroché à son cou, un boulet de cette taille, c'était payer un peu trop cher un moment d'égarement et d'erreur. Quelles gorges chaudes si l'on eût su la vérité et si Laruelle était resté là pour ridiculiser les absents et pour inspirer à tous certains soupçons qu'il avait conçus, et qu'il n'avait eu le temps de confier qu'à Faucompret, relativement au.... bonheur de son ancien témoin !...

Mais Laruelle ne resta pas à Péronne. Ses supérieurs n'avaient pas tardé à entendre parler des scandales auxquels le percepteur trop mondain et trop malicieux s'était volontairement mêlé – d'une façon plus active encore qu'ils ne croyaient ; – et la victime de Guy de Mauzac dut porter dans une autre résidence, une toute petite perception de Bretagne, aux environs de Tréguier, son intelligence très-réelle et les restes de son bras brisé.

M. Robin, le président du tribunal, prit sa retraite. Il vécut à la campagne, à quelques lieues de Péronne, avec sa femme, qui se trouva ainsi dans

l'impossibilité d'aller plus d'une fois ou deux par mois potiner chez mademoiselle de Labassère.

Celle-ci, d'ailleurs, était au mieux maintenant avec sa jeune belle-sœur.

Madame d'Ivry et madame de Serve se lièrent chaque jour davantage avec madame de Labassère, qui eut l'esprit et le bon goût, tout en pleurant très-sincèrement son mari comme ami, de ne pas affecter une douleur ridicule à laquelle personne n'eût cru. Mesdames d'Ivry et de Serve surent bon gré à la jeune veuve de ne pas les ennuyer d'une contrefaçon de chagrin ; elles y gagnèrent, outre l'amitié de madame de Labassère, d'être mises seules – seules du moins en détail – au courant de ce qu'on va lire.

Le général avait déposé, quelques jours avant sa mort, chez M. Desrivières, un testament olographe en bonne forme annulant toutes ses dispositions précédentes, et dans lequel il déclarait séparer sa fortune tout entière – moins quelques legs particuliers et une forte somme laissée à sa sœur – en deux parts égales, dont il léguait l'une à la comtesse, sa femme, à la condition qu'elle épouserait son fils adoptif, Guy de Mauzac, l'autre à Guy de Mauzac à la condition qu'il épouserait la comtesse. L'exécuteur testamentaire devait être un tiers pris en dehors de la famille, le notaire lui-même, M. Desrivières.

Il y avait là de quoi scandaliser tous lès habitants de Péronne, s'ils eussent eu connaissance complète de ces dispositions. Mais, aucune difficulté ne s'étant présentée, mademoiselle de Labassère elle-même s'étant déclarée très-contente de la façon dont son frère avait partagé sa fortune, quelques passages du testament du vieux général vinrent seuls à la connaissance du public, dont la curiosité, non satisfaite, finit par tomber.

Quant à madame d'Ivry et à madame de Serve, elles ne se permirent aucune réflexion, à Labassère, le jour où elles furent mises au courant ; mais, en partant, comme elles regagnaient ensemble Péronne dans la voiture de l'une d'elles, elles purent – se communiquer leurs pensées et tombèrent d'accord que, en agissant ainsi, le général avait fait tout à la fois acte de bonté et d'adresse : de bonté, puisqu'il feignait de ne s'être jamais douté de rien, ce qui, disaient ces dames, était invraisemblable ; d'adresse, puisqu'il attachait ainsi, d'une façon indélébile, son souvenir au bonheur que les deux jeunes gens ne devraient qu'à lui seul.

Il est évident, en effet, que, si M. de Labassère n'avait pas, par testament, déclaré qu'il désirait le mariage de Régine et de Guy, ceux-ci eussent eu à lutter contre bien des scrupules de leur propre conscience.

.....

Il s'était écoulé plus d'une année depuis la mort du général, lorsque Guy partit un jour de Péronne pour le château, le cœur plus gai que d'habitude. Il franchit les ponts de la ville comme devaient franchir jadis les ponts-levis de leur manoir les chevaliers qui s'élançaient à la conquête de la Terre-Sainte. On eût dit que le jeune capitaine de Mauzac, lui aussi, eût à cœur de conquérir quelque chose.

Il mit à peine vingt minutes à parcourir la distance qui séparait la dernière enceinte de la ville de la grille du château.

– Ma chère Régine, dit-il en entrant, après avoir baisé la main de la comtesse, ne trouvez-vous pas qu'il serait bon de songer maintenant à exécuter le vœu du général ?

– Déjà !... murmura madame de Labassère sur un ton de reproche.

Guy prit la main de la comtesse.

– Il y a plus d'un an.... fit-il.

– Écoutez, reprit la jeune femme, je ne puis décider cela, et je veux m'en rapporter complètement à vous. Si vous pensez que le moment soit venu. je consens.

Et elle prononça ce « Je consens » des larmes de tendresse et de bonheur dans les yeux.

– Je crois, reprit le jeune homme, qu'il serait aussi ridicule d'attendre davantage, maintenant, qu'il eût été inconvenant de songer plus tôt à nous marier

– Soit, mon cher Guy ; puisque vous le trouvez bon, c'est que cela est ainsi. Vous pouvez faire toutes les démarches quand il vous plaira.

– Merci, murmura le capitaine, en serrant la petite main blanche qu'il tenait.

Et il fut question d'autre chose.

.....

Trois semaines plus tard le mariage avait lieu.

Régine et Guy avaient désiré que la cérémonie se fit dans l'église de Péronne à minuit. La coutume de se marier la nuit, devant un petit nombre d'intimes, coutume qui régnait encore en province en 1849. avait séduit les deux jeunes gens, à qui un mariage nocturne semblait plus convenable sous tous les rapports, surtout dans la situation particulière où ils se trouvaient.

On se guida, du reste, quant aux invitations, sur une clause spéciale du testament de M. de Labassère, clause assez ambiguë, dans laquelle un certain nombre de personnes étaient énumérées. Le général paraissait désirer que ces personnes-là seules assistassent au mariage.

Au sortir de l'église, les invités devaient se réunir chez mademoiselle de Labassère, dans ce salon où l'on avait tant *cancané*, calomnié et médit jadis, et qui était devenu maintenant l'un des plus indulgents de la ville.

La sœur du général cependant n'habitait pas sa maison à l'époque où se fit le mariage : elle était depuis deux mois installée à Labassère où Régine la soignait et la choyait de tout son cœur. Mais, pour la circonstance, et suivant le désir exprimé par le testament du général, elle avait donné ordre que les housses fussent enlevées et qu'une sorte de fête intime se préparât chez elle. On devait y souper après la cérémonie ; voilà tout.

Elle rentra la première, trouva tout parfaitement en ordre, et attendit « la noce », comme elle le disait plaisamment, les yeux un peu gros cependant ; la pauvre vieille fille avait pleuré en songeant à son frère, mort quatorze mois auparavant.

Tout le monde arriva bientôt, et ces traces de larmes, que l'on devinait plutôt qu'on ne les voyait dans les yeux de mademoiselle de Labassère, communiquèrent à la réunion une sorte de gravité qui eût paru singulière à un spectateur étranger à la ville.

On ne causa qu'à voix basse ; mais enfin on finit par causer, et, personne ne manquant plus – on le croyait du moins – on allait se mettre à table, lorsque M. Desrivières entra dans le salon, et, de son ton le plus grave, réclama le silence. Les quelques paroles qu'il prononça à cet effet jetèrent un froid de glace au milieu du mouvement général. On devina tout de suite que ce n'était pas l'invité, l'ami, qui parlait, mais le notaire, et, tout le monde se taisant, M. Desrivières continua :

– Monsieur, madame, dit-il tout haut, en s’adressant à Guy et à Régine, je suis chargé, comme exécuteur testamentaire de M. le général de Labassère, de vous lire, aujourd’hui même, jour de votre mariage, chez mademoiselle de Labassère, à l’issue de la cérémonie, à haute et intelligible voix, devant vos amis rassemblés, cette lettre que lui-même a déposée chez moi en même temps que son testament, quelques jours avant sa mort.

Régine fut saisie d’un tremblement nerveux, sans trop savoir ce qu’elle redoutait ; Guy pâlit légèrement :

– Lisez, monsieur, fit-il.

Le notaire, brisa un à un les cinq cachets qui fermaient l’enveloppe, tira de celle-ci le papier armorié qu’elle contenait, le déplia, et, assurant ses lunettes d’un geste machinal dont nul, en ce moment, ne songea à se moquer, commença la lecture de la lettre que voici :

Le général comte de Labassère à monsieur et madame de Mauzac.

« Régine, il est possible que je me sois trompé ; il est possible que j’aie fait une folie insigne le jour où je suis allé. moi, vieux général en retraite, demander à mon ancien camarade de camp, le marquis de Reigny, la main de sa fille. La différence d’âge était grande entre nous ; mais c’était alors que vous eussiez dû vous apercevoir et réfléchir que, je n’étais pas le mari qu’il vous fallait, au lieu de mentir par la suite à ma ferme foi et à ma crédulité.

» Guy, lorsque ton père est mort, j’ai jugé bon de t’adopter pour mon fils, de te dire que ma maison serait désormais la tienne, d’agir à ton égard comme à l’égard d’un honnête homme, et de te laisser jouir, à chaque heure du jour, de l’intimité de celle dont j’avais fait ma femme. J’ai commis, paraît-il, une autre faute : car tu t’es conduit en ingrat, en malhonnête homme.

» Tous deux vous m’avez trompé.

» On me l’a dit longtemps sans que je voulusse le croire, mais bientôt j’en ai eu les preuves matérielles. Je ne vous ai point adressé de reproches : c’était assez de ceux que devait vous adresser votre conscience.

» Mais aujourd’hui que, suivant mon désir, vous êtes mariés, il est juste que je vous apprenne à qui vous devez votre bonheur : la nuit du bal au

château, je me suis empoisonné. C'était vous laisser libres de vous aimer en paix.

» Aimez-vous donc, Régine et Guy de Mauzac.

» Général comte de LABASSÈRE. »

Un silence de mort accueillit cette lecture. Tandis que tout le monde se regardait avec stupeur, madame de Mauzac, accablée, s'affaissa sur elle-même ; Guy, sans qu'on pût le retenir, sortit comme un fou.

XVIII

Le lendemain matin, dans le cimetière de Péronne, sur la tombe du général de Labassère, on trouva le corps inanimé de Guy de Mauzac ; les doigts crispés du cadavre serraient un pistolet. Le capitaine s'était brûlé la cervelle.

Le lendemain aussi, madame de Mauzac commençait son noviciat dans l'un des établissements religieux de Péronne ; et, quelques années plus tard, la porte du couvent des Claristes se referma définitivement sur celle qui avait été la comtesse de Labassère.

UN MARI

I

Ce jour-là, il régnait à Amiens ce que l'on est convenu d'appeler un beau froid. Cinq degrés au-dessous de zéro, et pas un souffle de vent. Le soleil de janvier éclairait de ses rayons pâles la promenade de la Hotoie, projetant sur le sol glacé l'ombre des grands arbres et étincelant gaiement à travers les cristaux de givre suspendus aux branches.

Tout Amiens était venu sur la promenade. Selon l'usage, l'une des pelouses avait été inondée ; l'eau était prise. Depuis deux jours on patinait.

Vers trois heures, la Hotoie offrait un spectacle des plus animés. De nombreux patineurs allaient et venaient, sillonnant en tous sens le grand miroir, d'où les *glisseurs* étaient formellement exclus : et, au milieu de tout ce monde, on distinguait, aux brillantes couleurs de leurs uniformes, une douzaine d'officiers dont quelques-uns, appartenant au 21^e régiment de chasseurs, se faisaient remarquer par l'élégance de leur *petite tenue*. Les femmes étaient rares. Trois ou quatre au plus, et encore une seule valait-elle la peine d'être regardée.

Celle-là, du reste, était réellement jolie : avec ses cheveux châtons, ses yeux bruns veloutés, son petit nez audacieusement retroussé, et ses lèvres rouges, qui donnaient à sa physionomie je ne sais quoi de piquant et provocant, elle était de celles qui plaisent à tous les hommes, que toutes les femmes craignent, mais qu'elles jugent avec dédain.

Sa robe de velours noir, bordée de chinchilla, et relevée de la main de quelque habile couturière, certainement parisienne, moulait sa taille fine, ceinte en outre d'une large bande de cuir fauve : une petite toque, pareille à la robe, tenait, comme par miracle, sur le sommet de sa tête fine et délicate, et s'inclinait crânement sur une oreille d'un dessin merveilleux, légèrement rosée par le froid.

La jeune femme patinait à ravir : élégante et gracieuse, elle glissait rapidement à travers les groupes, laissant voir, plutôt que montrant, son joli pied cambré, coquettement chaussé d'un patin américain argenté, – riant, folâtrant, bavardant avec les officiers, lançant un mot aimable à celui-ci, une méchanceté à cet autre, mais s'appliquant surtout à ne pas perdre de vue un jeune lieutenant de chasseurs qui semblait vouloir l'éviter.

– Monsieur de Villenoy, dit-elle enfin à celui-ci, qu'elle venait de rejoindre, il paraît que je suis à faire peur, ce matin, puisque vous vous obstinez à ne pas me saluer ?

Grand, élancé, Gontran de Villenoy, avec ses traits réguliers et sa petite moustache noire, était, sans contestation possible, un beau garçon. Par malheur il savait fort bien qu'il était beau, il le savait trop, il posait ; très-riche, d'ailleurs, il avait des chevaux, superbes, trop chers, qu'il montrait volontiers, et dont il parlait non sans quelque jactance. Bref, il n'était guère aimé des autres officiers, qu'il fatiguait par ses façons effeminées et par les récits de ses bonnes fortunes, et qui lui reprochaient, en outre, dans les jours de mauvaise humeur, *d'écraser les camarades*.

Gontran eut à peine le temps de s'excuser.

– Madame.... fit-il, je....

– C'est bon, c'est bon, je vous pardonne, poursuivit la jolie patineuse sans l'écouter, mais à une condition, c'est que vous allez faire une course avec moi. Je gage que j'arriverai avant vous en face de ce grand arbre là-bas ?

– Et le prix de la course ?... demanda Villenoy.

– Vous êtes trop curieux.

...D’ailleurs, vous ne vous souciez plus guère de mes récompenses, ajouta la jeune femme, en souriant, mais avec un peu de dépit.

Et, frappant de son manchon le bras de l’officier :

– Allons ! s’écria-t-elle.

Et elle s’élança en avant.

Deux camarades de Gontran, appartenant comme lui au 21^e régiment de chasseurs, eau-saient à quelques pas de là.

à quelques pas de là.

– Madame Grandrieux est, ce matin, plus jolie que jamais, dit l’un d’eux.

— On la suivrait au bout du monde, fit l’autre en regardant la jeune femme fendre l’espace.

— Est-ce que vous voudriez patiner dans le sillon de Villenoy ?

Il y eut un silence.

Mais, quelques autres officiers s’étant joints à ceux-ci, la conversation générale revint bientôt sur madame Grandrieux.

– C’est égal, fit observer quelqu’un, son mari n’a que ce qu’il mérite... il n’est jamais avec elle !

– Dame ! Ses affaires l’obligent à voyager : il est à Paris, je crois.

– Jusqu’à demain, m’a-t-on dit.

– Elle profite de sa liberté.

Cependant madame Grandrieux, toujours suivie de Gontran, passait devant un groupe de jeunes gens de la ville.

– Patine-t-elle assez bien !.... s’écria l’un d’eux avec admiration. Elle est à son aise là-dessus comme dans son salon.

– Mieux, peut-être.

– Parbleu ! Ce n’est pas étonnant !.... Une ancienne danseuse de corde, ça ne perd pas l’équilibre !

On disait à Amiens, en effet, que madame Grandrieux avait été tant soit peu saltimbanque, – écuyère dans un cirque, prétendaient quelques-uns. Était-ce vrai ? Personne ne le savait au juste, mais le bruit s’en était répandu et avait acquis une certaine consistance.

Trois ans passés, M. Grandrieux, gros négociant de la ville, ayant dépassé la cinquantaine, l'avait épousée à Paris. Il l'avait ramenée à Amiens, où elle s'était signalée bientôt par son élégance et son excentricité, scandalisant par ses allures libres les graves provinciaux, dont elle heurtait à chaque instant les idées. Peut-être ses façons d'agir étaient-elles pour quelque chose dans les histoires que l'on racontait de son passé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était assez mal vue, et que, dans mainte maison, on évitait de la recevoir.

La jeune femme souffrait bien un peu, dans son orgueil, de la situation qui lui était faite, mais elle s'en vengeait en affichant des toilettes tapageuses et en donnant des fêtes qui passaient pour les plus belles de la ville.

Depuis trois ans, d'ailleurs, qu'elle était à Amiens, on lui avait prêté nombre de liaisons faciles, sans jamais prouver ce qu'on avançait. Elle recevait beaucoup les officiers, mais tous étaient égaux devant sa coquetterie ; elle était pareillement aimable et familière avec tous, et, bien que paraissant parfaitement indifférente aux cancans des Amiénois, elle avait évité, jusqu'ici, de les justifier. Ce n'était guère que depuis six mois qu'elle montrait une certaine préférence pour l'un des jeunes gens qui fréquentaient son salon.

Celui-ci, c'était Gontran de Villenoy. Tout le monde l'enviait.

Lorsqu'elle se fut éloignée avec lui des autres patineurs, elle ralentit un peu sa course, et en même temps, se retournant avec une adresse merveilleuse et faisant face au jeune homme, tandis que l'impulsion qu'elle s'était donnée l'emportait en arrière, elle s'écria d'un ton railleur :

– Savez-vous bien, mon cher, que vous n'êtes plus le même avec moi ?

– Comment cela ?

– Sans doute !.... Nous voilà fort loin de tout le monde, et si pareille occasion s'était présentée jadis...

– Eh bien ?....

– Eh bien, depuis que nous sommes seuls, vous m'auriez déjà dit vingt fois que vous m'aimiez.

– Mais... je vous le dis, fit Gontran gaiement, je vous aime...

La jeune femme s'arrêta, en tournant encore une fois sur elle-même ; et, posant sa petite main gantée sur le bras de Gontran, elle reprit, très-sérieusement cette fois :

– Vous le dites, oui, mais ces trois mots, qui me plaisaient tant naguère, ne viennent plus d'eux-mêmes sur vos lèvres ; vous les prononcez du bout des-dents... Il faut qu'on vous les arrache !

Villenoy leva les épaules, en essayant de sourire ; mais la conversation ainsi commencée l'embarrassait sans doute, car, dégageant son bras de la main qui s'y appuyait, il reprit insensiblement son mouvement de patins brusquement interrompu.

– Allons, ma chère Blanche, dit-il à madame Grandrieux, ne restons pas plus longtemps à l'écart !... Et ne doutez plus de moi, ajouta-t-il presque tendrement, en jetant à la jeune femme un regard bien fait pour la rassurer, un regard « d'autrefois. »

Quelques secondes suffirent à madame Grandrieux et à Villenoy pour franchir la distance qui les séparait des autres patineurs. En arrivant au milieu de ces derniers, Blanche, en femme à qui les émotions ne font pas perdre sa présence d'esprit, continua à haute voix une conversation insignifiante qui n'avait jamais eu de commencement.

– Vous voyez, monsieur de Villenoy, fit-elle, que je suis arrivée avant vous.

Gontran comprit qu'il fallait répondre.

– Cela devait être, dit-il, assez haut pour que tout le monde l'entendît. Entre un officier de chasseurs et une jolie femme. la lutte était inégale.

Mais au même instant, tandis que sa compagne tournait autour de lui, emportée par un mouvement involontaire, le lieutenant s'arrêta presque court, les yeux fixés sur la promenade. Son regard suivi par celui de madame Grandrieux, s'attachait obstinément sur une jeune femme qui venait d'arriver, accompagnée de plusieurs personnes, en longeant l'une des grandes allées de la Hotoie, et qui s'était arrêtée au bord de la glace.

– Comme vous regardez madame Rabutel ! murmura madame Grandrieux, en se mordant les lèvres.

– Vous êtes folle, ma chère ! riposta Gontran.

Et, quittant son interlocutrice un peu plus brusquement qu'il n'eût fallu, il se mêla à la foule des patineurs.

Puis, insensiblement, distribuant à droite et à gauche quelques poignées de mains indifférentes, passant rapidement d'un groupe à l'autre, il se dirigea, par un détour timide, vers le bord sur lequel se tenait madame Rabutel, entourée de quelques femmes de la ville.

Enfin, il s'arrêta, salua madame Bernard, la femme du notaire, et sa fille, puis serra la main de madame Rabutel plus longuement peut-être que la stricte politesse ne l'eût exigé.

Rien, dans le manège du lieutenant, n'avait échappé à madame Grandrieux. Tout en causant avec d'autres officiers, tout en paraissant prêter l'oreille aux compliments et aux flatteries, elle avait suivi Gontran des yeux ; et, lorsqu'elle le vit s'approcher de madame Rabutel et lui serrer la main, elle fronça les sourcils.

Et, dans le fait, si une femme devait lui inspirer quelque ombrage, c'était bien madame Rabutel, dont la beauté, qui ne pouvait être contestée, faisait avec la sienne un contraste si frappant.

Madame Grandrieux avait, au suprême degré, ce que les camarades de Gontran appelaient volontiers « du chien ». Elle était la femme de la coquetterie et de la galanterie, – mais, de la passion, point. C'était la passion, au contraire, que laissait deviner la beauté de madame Rabutel, – non que celle-ci fût belle seulement : il était difficile d'être plus jolie.

Blonde, ses cheveux avaient des reflets dorés ; elle était un peu plus grande que madame Grandrieux et paraissait moins gaie : ses yeux bleus, presque violets, avaient je ne sais quelle expression de langueur et de passion endormie ; ils jetèrent un éclair lorsque Villenoy lui tendit la main : l'amour s'était-il donc éveillé en elle ? Aimait-elle donc, elle aussi, le beau lieutenant ?

C'est ce qu'il eût été impossible d'affirmer d'après la conversation qui s'engagea entre eux. Il est vrai qu'ils n'étaient pas seuls ; ainsi qu'on l'a vu, madame et mademoiselle Bernard avaient accompagné madame Rabutel ; et madame Bernard, qui voulait marier sa fille, et à qui Villenoy semblait un magnifique parti, ne pouvait perdre une pareille occasion d'attirer, à force d'amabilités, l'attention de l'officier.

La conversation fut donc assez banale. On causa du froid, de la gelée, de la neige, de la glace, du patinage surtout ; et au bout d'un instant Gontran, ne sachant plus trop que dire, fut amené à poser cette question insignifiante :

– Vous ne patinez donc pas ?

– Ce n'est pas un exercice convenable pour des femmes, murmura la petite Bernard d'un ton pincé, en fille de notaire bien stylée.

– Non, répondit en même temps madame Bernard, nous laissons ce plaisir à madame Grandrieux ; regardez-la donc !....

– Elle est fort gracieuse, fit madame Rabutel.

– C'est possible, ma chère Hélène, mais elle ne quitte pas ces messieurs !... Elle est la seule femme qui soit avec eux... Ce n'est vraiment pas admissible !

Madame Rabutel allait répliquer, lorsqu'un cabriolet passa dans la grande allée de la Hotoie, à quelques pas d'elle.

– Tiens !... le docteur ! fit mademoiselle Bernard.

– Mon mari ! murmura madame Rabutel, qui, instinctivement, s'éloigna de Gontran.

Le docteur avait reconnu sa femme ; il ralentit l'allure de son cheval, et s'arrêta derrière le groupe.

– Bonjour, mesdames, dit-il. sans descendre de voiture, en saluant madame Bernard et sa fille.

.... Bonjour, Hélène, ajouta-t-il, en faisant à sa femme un signe amical de la main.

– Je croyais, demanda madame Rabutel, en s'approchant de la voiture, que vous restiez en ville aujourd'hui.

– Je le devais, mais on vient de m'appeler à Montières. Je ne serai pas longtemps absent, je pense.

Et le docteur repartit. Il n'avait pas eu l'air de remarquer le salut que lui avait adressé M. de Villenoy.

A peine se fut-il éloigné que madame Bernard reprit la conversation à l'endroit même où elle avait été interrompue, sur le chapitre de l'excentricité de madame Grandrieux.

Madame Rabutel était bonne, comme toutes les vraies jolies femmes qui n'ont rien à craindre de la concurrence ; elle voulut couper court aux méchancetés, fort anodines, du reste, de la notaresse, et murmura enfin, espérant que, sur ce point-là du moins, elle ne serait pas contredite :

– Elle a une bien charmante toilette !

– Peuh ! Une toilette de théâtre !... répliqua madame Bernard, qui se crut fort spirituelle.

Cependant, madame Grandrieux avait deviné qu'on parlait d'elle ; elle paraissait mécontente et jetait sans cesse ses regards sur Gontran, qui restait trop longtemps, à son gré, auprès de la femme du docteur.

Sa mauvaise humeur ne put que redoubler, lorsqu'elle vit le jeune officier retirer ses patins et se préparer à partir avec madame Rabutel.

N'y tenant plus, elle se rapprocha, salua légèrement les trois femmes et, s'adressant directement à Gontran :

– Nous quittez-vous déjà, monsieur de Villenoy ? demanda-t-elle, d'un ton qui exigeait une réponse négative.

– J'accompagne ces dames... dit nettement le lieutenant.

Et, sans paraître remarquer le dépit de madame Grandrieux, qui se trouvait lésée dans ses droits, il offrit son bras à madame Bernard.

Mais, dans ce mouvement, il sut passer tout près de madame Rabutel et lui glisser à l'oreille ces quelques mots :

– J'ai à vous parler

II

La distance entre la promenade de la Hotoie et la rue Porte-Paris, où habitait madame Rabutel, était assez considérable ; cependant, le froid aidant, il ne fallut pas plus de vingt minutes à la femme du docteur et à ses amis pour la franchir.

Arrivée devant sa porte, Hélène se souvint des quelques mots que Villenoy lui avait dits tout bas, et, craignant sans doute de rester seule avec le jeune officier, dont elle n'ignorait pas les sentiments, elle engagea madame Bernard et sa fille à entrer prendre une tasse de thé.

Quelques minutes plus tard, tout le monde se trouvait réuni dans un petit salon des plus élégants, dans l'ameublement duquel on devinait le goût et le tact de la femme que son éducation et ses habitudes ont tenue toujours au-dessus de l'amour du clinquant.

Les meubles, presque tous différents de forme, étaient généralement couverts de satin noir uni, sur lequel tranchait une large bande de tapisserie, œuvre de la maîtresse du logis ; quelques fauteuils anciens, achetés par le docteur à des ventes publiques, et encore revêtus, pour la plupart, de ces tissus à grands ramages que l'on ne fabrique plus, tranchaient sur l'ensemble un peu sombre, tandis que des stores de satin blanc, froncés et doublés de mousseline rose, changeaient en gaie et rieuse clarté le jour pâle du dehors.

Entre ces quatre personnes rassemblées dans ce salon et agitées de sentiments si divers, la conversation ne pouvait être que banale ; elle roula donc sur des sujets insignifiants jusqu'à ce que madame Bernard, toujours préoccupée de marier sa fille, – et la seule qui pût causer de ce qui

l'intéressait, – en vînt à demander à Gontran s'il ne songeait pas au mariage.

– J'ai le temps, répondit l'officier.

Et il sourit, en homme qui comprend ce que parler veut dire, et qui devine qu'on désire l'amener à une confession délicate.

– Cependant les partis ne manquent pas pour vous, insista la femme du notaire.

– Je le sais, fit Gontran, en riant et non sans quelque fatuité ; je n'ai que l'embarras du choix.

– Sans doute !... Et pourquoi ne choisissez vous pas ?

– Mais, madame, parce que rien ne me presse.

– Cependant il vous serait facile de trouver une jeune fille riche, honnête, élevée dans de bons sentiments...

– Et jouant bien du piano, acheva Gontran d'un ton railleur.

S'il l'eût fait exprès, il ne fût pas tombé plus juste. Mademoiselle Bernard, en effet, passait pour être très-forte sur cet instrument, et tout Amiens connaissait certaine marche de certain maestro hongrois qu'elle jouait dans tous les salons.

D'autre part, on disait que des locataires de son père avaient quitté – pour des raisons de santé – la maison où elle tapait sur son piano, du matin au soir, ce qui eût suffi pour rendre enragés les gens les plus doux. C'était bien le mot « enragés » qu'ils avaient tous prononcé lorsque des amis leur demandaient les causes de leur déménagement, – et madame Bernard ne pouvait l'ignorer.

La femme du notaire crut à une allusion du lieutenant : elle se leva, les lèvres pincées, dit adieu à madame Rabutel, – qui, comprenant ce qui se passait, n'osa pas la retenir, quelque envie qu'elle en eût, – salua à peine Villenoy, et s'éloigna d'un air digne.

– Voilà une fuite bien précipitée ! dit Gontran à madame Rabutel, dès qu'il se trouva seul avec elle ; aurais-je frappé juste ?

– Absolument !.... Et madame Bernard doit être convaincue que vous vous êtes moqué d'elle.

– Tant pis !.... Je ne l'ai pas fait exprès !... Mais j'avoue, ajouta le jeune homme, que je ne puis regretter la retraite de cette mère sans pitié, toujours

prête à offrir sa fille à tout venant.

Madame Rabutel paraissait gênée. La situation dans laquelle elle, se trouvait avec M. de Villenoy était des plus délicates. Plusieurs fois déjà, depuis un an qu'ils se connaissaient, le jeune officier lui avait parlé de son amour, et elle n'avait pas montré qu'elle en fût froissée : ce n'était donc pas pour lui adresser une déclaration que Gontran avait désiré rester seul avec elle.

Elle savait qu'il l'aimait, et il devait savoir qu'il n'était pas indifférent. Que voulait-il de plus ?

Dans cette situation d'esprit, Hélène était hors d'état de répondre aux banalités relatives à madame, Bernard. En engageant la femme du notaire à entrer chez elle, elle avait fait ce qu'elle pouvait pour éviter la lutte, mais, maintenant que cette lutte était devenue inévitable, elle l'attendait, l'appelait de tous ses vœux, et s'effrayait de n'en pas voir arriver le moment.

Aussi se sentit-elle presque soulagée, lorsque, après un silence de quelques instants, Gontran reprit enfin :

– Cette brusque sortie nous laisse seuls ensemble, ma chère Hélène., et, à ce propos, permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas charitable !.... Vous saviez que j'avais à vous parler, je vous l'avais dit, et vous mettez madame Bernard et sa fille en tiers et en quart dans notre tête-à-tête !...

– C'est peut-être que ce tête-à-tête ne me plaisait pas, repartit madame Rabutel, un peu tristement.

Gontran se rapprocha de la jeune femme, vint s'asseoir familièrement sur le bras d'un fauteuil voisin de celui qu'elle occupait, et, s'emparant d'une main, qu'on ne défendit guère, la porta à ses lèvres.

Le baiser reçu :

– Non ; ne faites pas cela !... murmura madame Rabutel ; vous savez que je ne le veux pas !...

C'était un peu trop tard le dire.

Et la jeune femme ajouta avec reproche :

– Vous voyez bien que j'avais eu raison de faire entrer madame Bernard.

– Je ne vois pas cela, dit Villenoy.

...Et tenez, continua-t-il, en s'asseyant délibérément dans son fauteuil, qu'il rapprocha de celui d'Hélène, je vais être sage.... Laissez-moi seulement votre main pendant que nous causerons...

Madame Rabutel ne donna pas sa main ; Gontran ne la prit pas ; et pourtant, une seconde plus tard, ces mains s'étaient jointes, et les deux jeunes gens causaient de leur amour, les yeux dans les yeux.

– Tout cela ne m'apprend pas, murmura Hélène, en sortant de la langueur dans laquelle la plongeaient les longues phrases pleines de passion de Villenoy, tout cela ne m'apprend pas pourquoi vous teniez tant à me parler en particulier, ni ce que vous aviez à me dire.

– Ce que j'ai à vous dire, fit Gontran en se rapprochant encore, je ne puis le dire que tout bas, et il faut que mon Hélène m'écoute avec tout son amour.

Sans lâcher la main de madame Rabutel, qu'il tenait dans sa main droite, Gontran avait posé son bras gauche sur le dossier du fauteuil de la jeune femme : en même temps il s'était levé : sa moustache brune effleurait les cheveux blonds d'Hélène.

– Car vous m'aimez, n'est-ce pas ? poursuivit-il.

Madame Rabutel releva la tête et jeta au jeune officier un long regard de ses grands yeux bleus.

– Ne le savez-vous pas ? fit-elle. Ne m'avez-vous pas obligée déjà à vous l'avouer ?...

...Et d'ailleurs, reprit-elle pour s'excuser elle-même, ne l'auriez-vous pas deviné ?

Gontran s'était laissé glisser sur le tapis aux genoux de la jeune femme. Son bras gauche avait descendu le long du dossier sur lequel il s'était d'abord appuyé ; sa main droite avait quitté celle d'Hélène et rejoint la gauche, derrière la taille cambrée de madame Rabutel.

Les deux mains en avant, celle-ci repoussait doucement le jeune homme.

– Que voulez-vous ? murmurait-elle ; de grâce, restez assis ; ne faites pas de folies...

– Ce que je veux, dit Villenoy, d'un ton toujours plus passionné, ce que je veux, c'est que vous me disiez une fois vraiment que vous m'aimez.

Et, en même temps, il attirait à lui la jeune femme, si émue elle-même qu'elle avait grand' peine à soutenir cette lutte inégale.

– Je vous en prie !.... s'écria-t-elle avec effroi et en essayant de se lever, laissez-moi ; mon mari peut rentrer d'un instant à l'autre.

Gontran eut besoin de toutes ses forces pour retenir madame Rabutel assise dans son fauteuil.

– Ce que je veux, reprit-il avec passion, en attirant contre sa poitrine le buste charmant de la jeune femme, c'est que vous me prouviez que vous m'aimez...., que vous soyez à moi..., tout à moi.

– Vous savez bien que c'est impossible !.... murmura Hélène, dont la tête reposait maintenant sur l'épaule de l'officier.

– Je vous en prie !...

– Jamais !...

...Ah !.... entendez-vous ?....

La voiture du docteur roulait dans la cour.

Les deux jeunes gens étaient debout.

Madame Rabutel, singulièrement émue, croyait être en proie à quelque hallucination ; Gontran lui tenait la main, décidé à obtenir d'elle le rendez-vous qu'il en espérait.

– Que vous avais-je dit ? fit Hélène avec reproche.

– Promettez-moi d'être dans le jardin ce soir, à onze heures, et de m'ouvrir la petite porte.

– Non !

– Je le veux !

– Non !... Je ne puis.

... Lâchez-moi ! j'entends mon mari ! dit tout bas la jeune femme, au comble de l'effroi, en essayant de dégager sa main.

Le pas du docteur retentissait dans la pièce voisine.

– Je ne vous lâcherai pas, fit Gontran ; viendrez-vous ?

– Oui !

Et M. Rabutel entra dans le salon.

En apercevant Gontran il fronça les sourcils ; mais ce mouvement n'eut que la durée d'un éclair, et le docteur, feignant une gaieté presque exagérée, s'écria en riant :

– Eh ! comme vous voilà en camp volant, debout, au milieu du salon !... Est-ce que M. de Villenoy vous quittait déjà, ma chère ?

– Oui, murmura Hélène ; monsieur était monté au retour du patinage avec madame et mademoiselle Bernard, et en ce moment même il prenait congé de moi.

– Maintenant que me voici, dit le docteur en souriant, j’espère, monsieur, que vous ne nous quitterez pas si vite.

Peut-être était-ce là une leçon. Madame Rabutel comprit ainsi la phrase de son mari, mais Villenoy n’y vit que du feu, et, devant l’insistance de son hôte, force lui fut de rester.

Quant au docteur, il traversa le salon et vînt comme machinalement donner une poignée de main à sa femme.

Ses sourcils se froncèrent de nouveau, mais pour un instant seulement.

– Elle tremble, elle est bien émue ! murmura-t-il à part lui.

Et il s’assit sur une petite chaise entre madame Rabutel et Villenoy.

Le docteur avait trente-cinq ans ; il était fort bel homme, et, s’il n’avait pas cette tournure martiale que l’habitude de porter l’uniforme donnait à Gontran, il était mieux que ce dernier sous beaucoup de rapports. Cet excès de fatuité qui déparait les qualités du jeune lieutenant n’existait pas chez le docteur ; et, en outre, les dix ans que celui-ci avait de plus que Villenoy donnaient à ses traits un air de maturité qui n’excluait ni la gaité ni l’entrain.

En somme, M. Rabutel avait, dans toute sa personne, quelque chose de mâle, d’énergique, qui laissait à peine deviner l’homme de cabinet ; et, de plus, il avait dans l’esprit une verve de jeunesse que de rudes études et des travaux sérieux n’avaient pu chasser complètement. C’était un homme fait, mais on devinait que ç’avait été un jeune homme, et peut-être l’un des plus fous de ceux de son âge.

L’officier avait obtenu le rendez-vous qu’il désirait : aussi, dans le premier instant qui suivit l’entrée de M. Rabutel, avait-il parlé le moins possible, partagé qu’il était entre la joie du succès et l’émotion du danger qu’il venait de faire courir à celle qu’il aimait. Il se remit pourtant.

– J’avais tenu, dit-il au docteur, à prolonger ma visite au delà de celle de ces dames, afin de causer avec madame Rabutel de la représentation qui a

lieu demain au théâtre.

– C’est évident, répondit le docteur avec un sourire, vous ne pouviez causer de cette représentation devant madame Bernard.

Hélène se mordit les lèvres ; quant à Gontran, soit qu’il n’eût pas compris le sarcasme, soit qu’il poursuivît un certain but en maintenant la conversation sur le chapitre du théâtre, il insista :

– Cette représentation sera très-remarquable.

– Vraiment ! interrompit le docteur.

– On le dit, murmura madame Rabutel, qui avait saisi l’intonation railleuse de son mari et qui venait en aide au jeune officier.

– Oui, fit celui-ci, il nous arrive un certain nombre d’artistes de Paris, qui s’arrêtent à Amiens avant de continuer leur route vers Arras, Douai et la Belgique.

Il y eut un silence.

– Et alors je venais, reprit le lieutenant, demander à madame Rabutel si elle voulait bien me permettre de m’occuper de lui procurer une loge.

Villenois, en parlant ainsi, avait commis encore une maladresse. Madame Rabutel toussa légèrement pour l’en avertir ; mais la naïveté était dite : il était trop tard.

– Et ma femme vous a répondu sans doute, repartit le docteur finement, qu’elle ne pouvait pas profiter de votre complaisance ?

Hélène toussa de nouveau, mais ce fut peine perdue.

– Pourquoi cela ? demanda Villenois.

– Mon Dieu ! poursuivit le docteur, avec le même sourire, parce que je suis médecin du théâtre et que j’ai ma loge attitrée.

– Ah ! fit Villenois.

Ce fut tout ce qu’il put dire.

Le jeune homme aperçut d’un coup d’œil toute l’étendue de la série de fautes qu’il venait de commettre.

Madame Rabutel, dans ce besoin pressant, vint encore une fois à son secours.

– J’espère, monsieur, reprit-elle, que ce refus forcé de ma part ne nous privera pas du plaisir de vous voir à cette représentation.

– Non certes, dit Villenoy, s'accrochant à cette planche de salut ; j'aurai l'honneur d'aller vous présenter mes devoirs...

– Dans notre loge officielle, acheva le docteur.

Villenoy en avait assez. Il se leva, prit congé de M. Rabutel et de sa femme, et se dirigea vers la porte.

Hélène tendit la main au jeune homme, qui la serra fiévreusement ; mais, sous l'œil du mari, une semblable poignée de main ne pouvait être qu'insignifiante, et Gontran ne put rappeler à madame Rabutel le rendez-vous qu'il lui avait donné. L'oublierait-elle ?

Non ; le jeune homme était sûr de l'effet qu'il avait produit.

Le docteur reconduisit Villenoy jusqu'à la porte de la rue ; et là, lui donnant encore une poignée de main :

– Au revoir donc, cher monsieur, lui dit-il, et à bientôt, puisque nous vous verrons au théâtre.

La porte s'était refermée entre les deux hommes.

Le docteur passa la main sur son front, comme pour en chasser quelque sombre pensée, et rentra dans le salon, où il fut s'asseoir auprès de madame Rabutel.

– C'est un gentil garçon, M. de Villenoy, murmura-t-il, mais il n'est pas fort.

III

Ce soir-là, comme à l'ordinaire, Villenoy avait dîné à la *pension*, dans l'un de ces grands hôtels comme en possèdent les villes importantes de la province, et qui se chargent de nourrir, moyennant tant par mois, l'état-major de tel ou tel régiment.

Après le dîner, le lieutenant avait suivi ses camarades ; il était allé avec eux sur la place Périgord, au café Diollot, le café des officiers, pour y finir la soirée, ou du moins pour y attendre l'heure, ardemment désirée, de son rendez-vous.

Jamais le jeune homme n'avait été aussi gai. Habitué de longue date à de véritables succès dans les différentes garnisons par lesquelles il avait passé, il s'était heurté, dans sa cour à madame Rabutel, contre une résistance imprévue. Après sept ou huit mois, durant lesquels il avait gagné le terrain pied à pied, il ne se trouvait guère plus avancé qu'au début, lorsqu'une circonstance fortuite ou, pour mieux dire, une inspiration heureuse, bien mise en œuvre, pouvait enfin lui faire croire qu'il touchait au but, que la victoire lui appartenait.

Si l'on veut songer en outre à ce que sa fatuité naturelle et le souvenir de ses succès passés devaient lui donner d'énergie dans la poursuite qu'il avait entreprise, on comprendra sans peine que la lutte particulièrement sérieuse qu'il avait eue à soutenir contre la femme du docteur n'avait pu qu'augmenter, sinon son amour, – Gontran se laissait aimer plutôt qu'il n'aimait, – du moins son caprice et son désir de possession.

Assis derrière une table de marbre, sur laquelle deux de ses camarades jouaient le *rubicon* à un centime le point, Villenoy, en attendant le moment

de son rendez-vous, rongea d'impatience les bords du verre dans lequel il s'était fait servir son *mazagran* habituel.

Parfois, cependant, et surtout lorsqu'il se sentait observé, il se rejetait en arrière, appuyait sa tête brune sur le dossier de velours rouge, et, tout en lançant vers le plafond les bouffées bleuâtres d'un *brevas* que beaucoup de ses camarades devaient lui envier, il songeait aux conséquences probables de sa visite de la journée, au rendez-vous qu'il avait si péniblement obtenu, et au bonheur qu'il espérait, durant son séjour à Amiens, de l'intimité d'une aussi charmante femme que madame Rabutel. C

Plus de doute, en effet : si Hélène avait consenti à lui ouvrir la petite porte du jardin, si elle avait consenti à le recevoir seul, le soir, presque la nuit, c'est qu'elle s'était enfin résolue à céder, à répondre, par un amour égal, à la passion qu'il s'était efforcé de lui témoigner. Et d'ailleurs, quand même elle hésiterait encore. Gontran n'en était pas à son coup d'essai : il avait à sa disposition plus d'une rouerie, plus d'un moyen de séduction, sans compter ses avantages personnels ; aussi ne doutait-il plus qu'il n'obtînt une victoire complète. Ce n'était pour lui qu'une question d'heure, peut-être même de minutes.

Plus d'une fois, durant cette soirée, trop longue au gré du jeune homme, ses camarades avaient remarqué son agitation ; plus d'une fois ils lui en avaient demandé la cause ; mais Gontran, qui, d'ordinaire, avouait volontiers ses bonnes fortunes, s'était senti retenu, cette fois, dans les bornes des convenances, par le souvenir même des difficultés qu'il avait rencontrées.

Cependant, vers neuf heures, lorsque fut venu le moment de quitter le café, Villenoy, qui se levait pour sortir, ne put retenir un geste de triomphe ; et, sa nature reprenant le dessus, il répondit sans trop de discrétion aux plaisanteries dont il fut assailli de toutes parts et qui flattaient singulièrement son amour-propre.

– Voilà encore Villenoy qui va en bonne fortune ! fit un lieutenant.

– Vous l'avez dit, mon cher, répliqua Gontran ; et ses yeux lancèrent un éclair...., un éclair de joie, car il n'avait pas entendu – heureusement – la réflexion murmurée à voix basse par un vieux capitaine assis à une table voisine :

– Monsieur Gontran s’en va-t-en guerre !

– Est-ce une femme du monde ? demanda quelqu’un

Et Gontran, tout en bouclant son ceinturon, épondit d’un air satisfait :

– Sans doute !.... Pour qui voulez-vous que e me dérange ?...

Il est bien vrai que le lieutenant accompagna es mots d’un sourire qu’il crut modeste, – il oulait feindre de se railler lui-même, – mais personne ne pouvait s’y tromper.

– Allons donc ! fit, en riant, un jeune catitaine, – moins agressif pourtant que son incien, – si on voulait l’en croire, toutes les femmes de la ville seraient sérieusement amoureuses de lui !

Ce sarcasme, c’était plus qu’il n’en fallait pour faire commettre à un fat toutes les indiscretions désirables.

– Je vous assure pourtant.... commença Gontran, vexé.

– Il a un rendez-vous avec quelque fille de magasin, continua le capitaine, et, pour un peu, il dirait que c’est une duchesse !

Gontran se mordit les lèvres. Son interlocuteur était capitaine : il fallait se taire ou répondre en plaisantant.

– Non, murmura-t-il, ce n’est pas une duchesse, mais c’est une femme mariée, une femme charmante.... Et je vous assure, mon capitaine, que...

– Bon ! bon ! ne vous échauffez pas, Villenoy ; nous vous croyons sur parole, et nous sommes tous jaloux de vous.

– Est-ce que je la connais ?... fit un officier.

– Je devine qui c’est ! dit un autre.

Bref, la conversation prenait à chaque instant un tour plus inquiétant ; et Gontran, comprenant enfin que chaque mot qu’il prononçait au milieu de ses camarades relativement à sa liaison, était un manque de délicatesse à l’égard de madame Rabutel, prit le seul parti qui lui restât à prendre.

– Je vous demande pardon, messieurs, dit-il, mais – puisque conquête il y a – je ne veux pas la faire attendre.

Et il sortit.

Il était trop tôt encore pour aller au rendez-vous, et ce n’était pas afin de rejoindre Hélène qui serait dans le jardin à onze heures seulement, que le jeune homme sortait déjà du café des officiers. Mais, dans les garnisons de province, l’uniforme ne se quitte guère ; les règlements veulent que l’on soit

en tenue toute la journée, et le colonel du 21^e régiment de chasseurs, un vieux militaire, aussi raide qu'il était bon, se montrait particulièrement exigeant sous ce rapport.

Villenoy devait donc encore passer chez lui, pour se mettre en bourgeois ; et il tenait d'autant plus à quitter, pour son rendez-vous nocturne, ses vêtements d'ordonnance, que ceux-ci pouvaient le faire facilement, non-seulement reconnaître par ses camarades, – ce dont nous avons vu qu'il ne s'inquiétait pas assez – mais même remarquer, dans cette claire nuit d'hiver, par quelque bourgeois de la ville, ou, – pis encore – par le docteur.

Chemin faisant, – maintenant qu'il était loin du tumulte du café, – il songeait de plus en plus à son rendez-vous et au bonheur qui l'y attendait ; et ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'il arriva rue du Lycée, où il demeurait.

Gontran de Villenoy, plus riche que ses camarades, avait pris aussi un appartement plus grand et plus confortable que ne le sont d'ordinaire les logements des lieutenants. Outre le cavalier qui lui servait d'ordonnance, il avait un valet de chambre à lui. C'est ce domestique qui était au courant des allées et venues du jeune homme, de ses rentrées tardives la nuit, de ses bonnes fortunes fréquentes.

C'est lui encore que Gontran trouva dans son antichambre, et qui, s'avancant au-devant de son maître dès qu'il le vit entrer, lui dit à l'oreille :

– Il y a une dame qui attend monsieur.

– Une dame ? fit Gontran, qui, tout entier à ses pensées et toujours poussé par son défaut dominant, la fatuité, crut un instant que madame Rabutel, troublée par la scène de l'après-midi, était venue jusque chez lui, devançant ainsi l'heure du rendez-vous.

– Oui, monsieur... dit le domestique, celle qui est venue lundi dernier.

Gontran fit un geste de mauvaise humeur.

– Pourquoi l'avez-vous laissée entrer ?... Vous savez bien que je ne veux pas que personne m'attende chez moi.

– Cette dame m'a dit que monsieur comptait sur elle..., que monsieur lui avait écrit de venir.

Certes, si la visiteuse eût pu apercevoir Villenoy par quelque trou de serrure ou par quelque fente de la porte du salon, et entendre ce qu'il disait,

elle eût été médiocrement flattée de l'air et du ton avec lesquels le jeune homme, faisant contre fortune bon cœur, murmura :

– Enfin !

Cependant il fallait entrer. Gontran se dirigea vers le salon ; et, tout en composant sa physionomie, tout en s'efforçant de prendre un air aimable, il se disait à part lui :

– Comment, diable ! vais-je pouvoir me débarrasser d'elle ?...

La « dame » qui était venue « lundi dernier », celle qui attendait Villenoy, celle que le jeune officier paraissait avoir tant de désir de mettre à la porte, et dont il craignait de ne pouvoir se débarrasser, c'était, – on l'a deviné, – madame Grandrieux.

La jeune femme était assise, comme si elle eût été chez elle, auprès d'un guéridon qui portait une lampe ; et, pour tromper son impatience, elle parcourait distraitement l'un des deux ou trois journaux parisiens qui arrivaient chaque jour à l'adresse de « M. Contran de Villenoy, lieutenant au 21^e régiment de chasseurs. » Elle tournait le dos à la porte.

En entendant marcher, elle se renversa en arrière, et sa jolie tête, fine et spirituelle, éclairée par la lampe, parut en pleine lumière.

– Enfin, vous voici ! dit-elle, en jetant sur le guéridon le journal qu'elle tenait et en laissant retomber sur ses genoux, d'un air nonchalant, ses deux petites mains blanches couvertes de bagues.

– Si j'avais pu croire que je vous trouverais chez moi, murmura Gontran, je serais revenu plus tôt.

Il s'en fallut de peu que le jeune homme ne se trompât et qu'il n'achevât sa phrase autrement.

Il avait failli dire :

– Je ne serais pas rentré du tout.

Mais, cependant, comme le meilleur moyen de se débarrasser d'une femme n'est pas toujours d'être désagréable pour elle, et que le lieutenant avait une grande habitude de ces sortes d'affaires, il prit sur lui de se montrer fort aimable.

Il s'approcha donc du fauteuil sur lequel Blanche était restée étendue, consciente de sa pose gracieuse ; et, se penchant au-dessus du front de la jeune femme, dont les cheveux presque bruns faisaient ressortir l'éclatante

blancheur, il voulut l'embrasser. Mais madame Grandrieux déroba sa tête aux lèvres de l'officier ; et, comme celui-ci, passant devant le fauteuil, renouvelait avec plus d'avantage sa tentative, elle le repoussa brusquement, d'un geste où elle mit, il est vrai, beaucoup plus de coquetterie que de courroux.

– Qu'avez-vous.... donc ? demanda Gontran, très-sincèrement étonné.

Car, emporté dans un nouveau courant d'idées, il ne se souvenait plus d'avoir encore blessé, en quoi que ce fût, la susceptibilité un peu ombrageuse de la jeune femme.

– Ce que j'ai ?... répondit celle-ci en se levant ; j'ai... que vous vous êtes conduit avec moi comme on ne se conduit pas avec une femme qu'on a aimée, – car vous m'avez aimée !... et à qui l'on veut quelquefois faire croire qu'on l'aime encore.

Le mécontentement de madame Grandrieux était très-réel, il se lisait dans ses beaux yeux et se trahissait dans ses gestes ; mais Gontran en avait vu bien d'autres ! Et puis.... toutes ses pensées étaient ailleurs.

Ce fut donc d'un éclat de rire qu'il accueillit ces reproches, auxquels pour le moment il ne comprenait encore rien.

– Eh ! mon Dieu ! dit-il, qu'ai-je donc fait ? quel crime grave ai-je commis ?

– Ah ! vous ne vous en souvenez pas !... reprit madame Grandrieux, dont la colère grandissait : eh bien ! je vais vous le dire.

... Je n'admets pas, continua-t-elle, d'un petit tonde commandement, que vous me quittiez, quand vous êtes avec moi, pour aller causer avec une autre femme.

Gontran regarda sa montre : il constata que le temps marchait rapidement ; et, comme il se sentait pressé, il ne put contenir tout à fait sa mauvaise humeur :

– Ah !.... Vous n'admettez pas ?.... fit-il. – Et que m'importe ?

– Vous voulez finir par une scène !... Vous voulez me contraindre à m'en aller !... reprit la jeune femme violemment ; – pour aller chez elle peut-être ?.... Eh bien ! Vous irez plus tard, mais vous m'entendrez jusqu'au bout.

– Alors c'est un sermon ?.. murmura l'officier.... Très-bien, je m'asseois.

Et il se laissa tomber sur une chaise, d'un air ennuyé.

– Vous êtes grossier, dit madame Grandrieux, mais vous n'y gagnerez rien.

Et, reprenant le sujet qui lui tenait au cœur au point où elle l'avait laissé :

– Non, poursuivit-elle, je n'admets pas que, après être resté avec moi une partie de la journée, vous. vous en alliez reconduire madame Rabutel !... Entendez-vous ?.... C'est une insulte que vous m'avez faite.

Villenoy eut un geste de dénégation.

– Et une insulte à moi, au profit de qui ?... Au profit de cette pie-grièche, de cette sainte nitouche, dont vous vous êtes toqué je ne sais pourquoi !...

C'en était trop : l'officier se leva, très-ému.

– Blanche, dit-il, je vous défends de parler ainsi !

– Avouez donc que vous l'aimez !

– Il ne s'agit pas de cela.

– Et de quoi s'agit-il ?... Si vous n'aimiez pas cette femme, vous ne l'auriez pas suivie...

Ces derniers mots avaient été prononcés par madame Grandrieux avec plus de calme.

Gontran entrevit, d'un même coup d'œil, les inconvénients que pourrait avoir pour lui une scène trop violente relative à madame Rabutel, et aussi la possibilité de ramener madame Grandrieux à des sentiments plus doux, à des idées moins violentes.

En même temps, comme il venait de jeter un regard sur la femme irritée qu'il avait devant lui, il n'avait pas pu ne pas remarquer combien la colère donnait de charmes nouveaux et tout particulièrement piquants à cette physionomie ordinairement rieuse. Il revint donc à ses premières résolutions ; et, feignant d'oublier, – au détriment peut-être de sa dignité, – les insolences que la belle Blanche s'était permises à l'adresse de madame Rabutel, il chercha à échapper par la tendresse aux suites de la scène de jalousie qu'il venait de subir.

– Je vous assure, ma chère amie, murmura-t-il, en se rapprochant insensiblement de la jeune femme, qu'il n'y a rien, dans tout ce que vous me reprochez, qui puisse vous donner de l'ombrage.

Madame Grandrieux, il faut le dire, avait épuisé ses forces dans la scène de colère qu'elle venait de jouer – très – sincèrement ; – – et c'est pourquoi elle laissa le jeune homme achever cette longue phrase de justification.

C'est aussi pourquoi elle repartit presque doucement :

– Je voudrais le croire ; mais alors.... pourquoi m'avoir quittée ?

– Pourquoi ?.... s'écria Gontran, qui voyait son stratagème sur le point de réussir, mais qui cherchait encore un motif plausible à sa fugue de l'après-midi. – N'avez-vous pas compris que, pour que je vous quittasse, il fallait qu'il y eût à le faire une nécessité absolue ?

– Laquelle ?... Parlez, au moins ?...

Villenois venait de trouver son motif.

– Voyons, dit-il ; comprenez-moi bien : il était de toute nécessité, n'est-ce pas, que j'allasse saluer ces dames ?

– Je crois que vous eussiez pu vous en dispenser, étant avec moi, mais enfin...., cela, je l'admets encore.

– Bien !.... Donc, j'ai cru qu'il le fallait. Or, tout de suite, j'ai deviné que, dans le groupe de madame Rabutel, on parlait de vous et de moi. Ne fallait-il pas, sous peine de vous compromettre inutilement en justifiant les soupçons malveillants de madame Bernard, que je fisse semblant de pouvoir me séparer de vous une demi-heure ?

– Et pour cela vous me laissez seule au milieu de tous vos camarades !.

– Justement.... D'ailleurs, voyons, Blanche, ne savez-vous pas que je vous aime ?

– Oui, je le crois. Mais vous vous amusez si souvent à me faire peur !...

Ainsi reprise, la conversation ne pouvait manquer de dégénérer rapidement. Gontran s'était mis aux genoux de madame Grandrieux, et celle-ci semblait de moins en moins disposée à lui tenir rigueur.

Tout était oublié : et – il faut le dire à la honte des amoureux qui se prétendent fidèles à une ombre – ce fut à dix heures et demie seulement, et lorsque la demie sonna à la pendule, que Gontran, se rappelant son rendez-vous, recommença à se demander comment il pourrait éloigner madame Grandrieux.

– Il est tard, lui dit-il ; ne pensez-vous pas que vous feriez bien de rentrer ?.... Votre mari...

– Je suis libre... répondit la jeune femme. M. Grandrieux, qui devait revenir ce soir de Paris, m’a télégraphié qu’il n’arriverait que demain.

Gontran fit une moue significative, mais qui ne fut point aperçue.

– Les maris, reprit-il, disent quelquefois de ces choses-là, et...

– Oh ! je n’ai rien à craindre !... le mien ne me soupçonne pas.

Il fallait en finir.

– C’est que.... moi.... murmura Villenoy, je ne savais pas que vous viendriez, et.... j’ai disposé de ma soirée.

– Tu vas chez elle !... s’écria madame Grandrieux.

Une nouvelle scène de jalousie était imminente. Gontran crut devoir renouveler ses protestations : il allait chez « des amis. » Et la jeune femme, quoique peu convaincue, finit par se retirer.

Villenoy ne doutait pas de l’avoir rassurée : il ne songea donc plus à elle, se mit en bourgeois et sortit, lui aussi.

Un cigare entre les dents, il descendit la rue du Lycée, prit la rue de Beauvais, puis les boulevards, arriva dans la rue Porte-Paris et, longeant le mur du docteur, tourna dans la rue d’Alger, absolument déserte à cette heure.

Bientôt il s’arrêta devant la petite porte du jardin des Rabutel. – Il était onze heures. – Le jeune homme attendit longtemps. – La porte ne s’ouvrit pas...

Enfin, fatigué d’attendre ainsi, et ne comprenant rien au manque de parole de madame Rabutel, Gontran prit une grande résolution.

Jetant un regard autour de lui :

– Personne !.... murmura-t-il.

Il n’avait pas aperçu une ombre qui l’épiait à l’angle de la rue.

D’un bond, il s’élança sur la crête du mur, qui n’était pas très-élevé, et, de là, sauta dans le jardin.

IV

Pendant toute la durée du dîner, madame Rabutel avait été distraite, préoccupée. Un rendez-vous d'amour était chose si nouvelle, dans sa vie jusqu'alors calme, paisible, à l'abri des passions !... Elle avait épousé le docteur au sortir du couvent. C'était le premier qui s'était présenté.

La nature franche, loyale, de M. Rabutel était éminemment sympathique. Plein d'attentions et d'égards pour sa femme, le docteur l'aimait profondément et lui témoignait sans cesse cette affection tranquille, réfléchie, dévouée, que les femmes, presque toutes romanesques, ne comprennent souvent que lorsqu'il n'est plus temps. lorsqu'elles ne la méritent plus.

De son côté, Hélène avait ressenti pour son mari une amitié qui avait pu lui paraître de l'amour jusqu'au jour où elle avait rencontré Gontran de Villenoy. Flattée dans son amour-propre par les assiduités de ce jeune homme, beau, élégant, noble, elle l'avait écouté tout d'abord sans croire qu'elle pourrait l'aimer, sans voir le danger ; et peu à peu elle s'était sentie attirée vers lui par... – comment dire ? – par le côté roman qui l'avait frappée dans l'attitude de l'officier vis-à-vis d'elle.

L'imagination aidant, elle n'avait pas tardé à parer Gontran de toutes les qualités qu'elle avait prêtées jadis, avant son mariage, à l'amant inconnu, à ce lui mystérieux que rêvent toutes les jeunes filles ; c'était son idéal qu'elle aimait en Villenoy.

Mais, tout en se rendant compte des sentiments, chaque jour plus tendres, que lui inspirait le lieutenant, elle n'avait jamais pensé, – partageant, en cela, une erreur commune à toutes les femmes naturellement honnêtes, – que les choses pussent aller plus loin. Elle avait bien éprouvé comme un

remords d'avoir peut-être laissé deviner à Villenoy quelque chose de ce qui se passait dans son âme, mais de là à l'idée, – non pas d'une faute, dont la possibilité ne lui apparaissait même pas, – mais seulement d'une démarche pouvant diminuer en quelque façon le respect qu'elle s'accordait à elle-même, la distance lui paraissait infranchissable,

Or, voilà que, aujourd'hui, brusquement réveillée, elle apercevait cette distance franchie ; le rendez-vous qu'elle s'était laissé arracher, l'épouvantait comme une mauvaise action, et sa conscience inquiète se révoltait. Oui, c'était bien une mauvaise action, cette promesse qu'elle avait faite ; et ce qui l'effrayait le plus, c'est que, en se la reprochant, elle ne la regrettait pas.

Madame Rabutel ne savait pas encore dissimuler, et sa préoccupation ne pouvait échapper à son mari. Celui-ci était trop intelligent pour ne pas comprendre que quelque chose d'anormal se passait dans l'esprit de sa femme, et il devinait sans peine que le beau lieutenant ne devait pas être étranger à tant d'agitation.

En homme qui a vécu, le docteur comprenait les anxiétés d'Hélène. Plein de confiance dans son honnêteté, il ne croyait pas les affaires de Villenoy aussi avancées qu'elles l'étaient en effet, mais cependant il ne se dissimulait pas le danger.

– L'homme qui courtise une femme, se disait-il à part lui, tout en étudiant la physionomie d'Hélène, a toujours sur le mari l'avantage de l'inconnu. Le mari, c'est la vie de tous les jours, la vie pratique, avec les mille détails du ménage ; l'*autre*, c'est la poésie : le voyant moins souvent, on ne voit de lui que ses beaux côtés, ceux qu'il lui plaît de laisser voir.

Attristé, blessé dans son affection, M. Rabutel ne se décourageait pas cependant : il aurait pu manifester son autorité, faire des reproches à sa femme, lui défendre de voir Gontran ; mais c'était là une extrémité grave, et les moyens de cette nature, – il ne l'ignorait pas, – font souvent beaucoup plus de mal que de bien.

D'autre part, il s'était accoutumé à traiter madame Rabutel un peu comme une enfant gâtée. Son affection pour elle n'avait même pas diminué depuis qu'il sentait celle d'Hélène lui échapper. Loin de là ; peut-être l'aimait-il plus encore ; il la tenait pour malade, d'une maladie morale qu'il

se croyait en mesure de combattre, et, coûte que coûte, c'était par la tendresse qu'il se promettait de la disputer à son rival.

Sans doute, la lutte présentait des difficultés ; mais le docteur, confiant, nous l'avons dit, dans l'honnêteté, dans le sens droit d'Hélène, sentant d'autre part sa propre supériorité sur Gontran de Villenoy, se promettait bien d'étouffer dans le cœur de sa femme les germes de cet amour nouveau, avant qu'ils eussent eu le temps de se développer.

Aussi, dissimulant sa tristesse, marquait-il à madame Rabutel plus d'attentions que jamais : sa voix, lorsqu'il lui parlait, avait des accents plus tendres ; ses regards exprimaient une affection plus vive, plus profonde encore qu'à l'ordinaire ; en un mot, il lui faisait la cour, cherchant à montrer l'amant sous le mari, s'efforçant de faire ressentir à Hélène ces émotions dont il devinait qu'elle était assoiffée.

Et, peu à peu, le changement qu'il poursuivait s'opérait en effet dans l'esprit de la jeune femme. En voyant auprès d'elle, si empressé à lui plaire, cet homme qui lui avait toujours témoigné tant de dévouement, tant de confiance, elle se faisait des reproches sincères.

– Lui aussi, se disait-elle parfois, il m'aime vraiment... Il ne vit que pour moi... A quelles fatigues ne se soumet-il pas pour m'assurer plus de bien-être !...

Et elle était émue, et elle avait des remords.

Quant au docteur, il sentait qu'il reprenait peu à peu son empire sur sa femme. Il se disait que, s'il avait été ainsi, chaque jour, pour elle, ce qu'il était en ce moment, elle n'aurait peut-être jamais remarqué Villenoy ; mais les occupations de sa vie habituelle l'avaient obligé quelquefois à la négliger : il faut du loisir pour se faire aimer.

Ce soir-là M. Rabutel se promettait de rester auprès d'Hélène, de profiter des émotions qu'il devinait en elle pour la ramener à lui.

Tout à coup la porte s'ouvrit ; un domestique vint prévenir le docteur qu'on le demandait. M. Rabutel sortit, et rentra presque aussitôt : il avait l'air soucieux.

– J'aurais bien voulu rester ce soir auprès de vous, ma chère Hélène, dit-il d'une voix triste ; mais on me fait appeler, et il faut que je vous quitte.

S'il s'était agi d'un malade riche, M. Rabutel ne serait peut-être pas sorti ; mais il s'agissait d'un pauvre malheureux, et le docteur eût cru manquer à son devoir en ne se rendant pas à sa demande. M. Rabutel, en effet, avait une haute idée de sa profession, une des plus nobles qu'il y ait lorsqu'elle est exercée par un homme dévoué, modeste, qui n'est ni avide, ni charlatan : bien souvent il lui arrivait de laisser chez le pauvre le prix de la visite qu'il avait faite chez le riche.

Hélène s'était levée.

– Ainsi vous partez ? fit-elle, avec un sentiment de regret, car elle sentait que la présence de son mari la protégeait contre elle-même.

Le docteur comprit-il la pensée qui venait de traverser l'esprit de sa femme ?.... Peut-être. Toujours est-il qu'il s'avança vers elle, lui prit – les mains, la regarda longuement et doucement dans les yeux ; puis, tout à coup, l'attirant brusquement, lui donna un long baiser sur le front, et sortit sans se retourner.

Hélène avait tressailli sous le baiser de son mari. Dès qu'il se fut éloigné, elle fondit en larmes.

Elle était seule.... L'homme qui, dans un pareil moment, pouvait encore la retenir au bord du précipice où elle était près de rouler, l'homme qui, depuis quelques heures, venait de faire dans son affection de si rapides progrès, l'homme qui avait réussi à lui faire oublier un instant et le rendez-vous qu'elle avait accordé et les craintes que ce rendez-vous lui inspirait, cet homme venait de partir ! Il l'avait quittée, il l'avait abandonnée à ses hésitations et à ses tristesses, il l'avait livrée, – oui, c'était lui le coupable-il l'avait livrée à son rival !

Les nerfs de la jeune femme étaient étrangement surexcités ; elle voyait encore tomber sur elle le regard triste et doux de son mari, elle sentait encore sur son front l'empreinte brûlante de son baiser.

– Pourquoi, se disait-elle avec désespoir, pourquoi ai-je accepté ce rendez-vous ?

Et elle songeait à sa vie si calme, si heureuse jusque-là : elle avait peur de l'avenir.

Mais bientôt le roman reprenait le dessus

– Pourquoi aussi m'a-t-il quittée ? murmurait-elle.

Cependant, c'est une si grave chose qu'un premier rendez-vous pour une honnête femme !... A mesure que le temps marchait, les craintes d'Hélène augmentaient.

– Non, se dit-elle enfin, en séchant ses larmes, c'est impossible !.... Je n'irai pas.

Cette résolution lui rendit un peu de calme. Il était neuf heures ; elle se décida à attendre son mari.

Machinalement, elle prit un livre dont les pages n'étaient pas encore toutes coupées, et elle se mit à lire. C'était un roman. Elle le lut avidement. L'amour coupable y était dépeint sous un aspect si séduisant que, peu à peu, elle s'intéressa aux aventures de l'héroïne, qui se trouvait dans une situation presque semblable à la sienne.

Ce livre était plein de passion. Petit à petit elle en subit l'influence : elle trouvait là des excuses à son amour. L'impression qu'elle avait éprouvée lors du départ du docteur s'effaça de son esprit ; bientôt elle laissa tomber le livre et se perdit dans une de ces rêveries qui sont si dangereuses pour les femmes. Mille fantômes séduisants passaient devant ses yeux.

Ses scrupules tombèrent les uns après les autres.

– Ce serait si bon d'être aimée comme cela ! pensait-elle.

Et elle en vint à se dire que, en somme, il n'y avait pas de mal à se rendre au jardin : n'était-elle pas sûre d'elle-même ?

De là à y aller il n'y avait qu'un pas.

Elle se leva : alors ses hésitations la reprirent... et aussi ses scrupules, mais combattus toujours plus faiblement par sa conscience.

Un quart d'heure s'écoula... Sa résolution était arrêtée.

– J'irai ! dit-elle.

Et déjà elle se dirigeait vers la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit.

M. Rabutel parut.

– Enfin me voici !.... fit-il presque gaiement.

Le docteur vit le trouble de sa femme : mais il feignit de ne pas le remarquer et ajouta :

– Merci de m'avoir attendu, ma chère Hélène.

Madame Rabutel ne voulut pas mentir.

– J'ai lu, répondit-elle.

Le docteur jeta les yeux sur le livre :

– *Jacques !....* dit-il.

Et il leva les épaules. ce qui impatienta Hélène.

– Pourquoi pas ?.... murmura-t-elle.

– Je ne sais... mais je trouve que c'est là un mauvais livre.

Madame Rabutel eut un sourire de pitié : son mari n'était pas à la hauteur de l'enthousiasme qui la transportait.

– Je n'ignore pas, continua le docteur, que vous êtes assez raisonnable, vous, pour comprendre tout ce qu'il y a de faux dans les sentiments exprimés par l'auteur ; mais il est certain que de pareilles lectures offrent pour de jeunes femmes inexpérimentées des dangers considérables.

– George Sand, une mauvaise lecture !... s'écria Hélène, avec indignation.

– Quel feu ! ma chère amie !... dit M. Rabutel, en souriant tristement. Voyons !.... Où en étiez-vous ?

Et, avant que la jeune femme eût eu le temps de fermer le livre, il lut, d'un regard, quelques lignes, encore humides des larmes d'Hélène :

« Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour et nul n'est coupable pour le ressentir et pour le perdre. Ce qui avilit la femme, c'est le mensonge. Ce qui constitue l'adultère, ce n'est pas l'heure qu'elle accorde à son amant, c'est la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras de son mari. »

– Et c'est à un mari qu'on fait dire de pareilles choses !.... s'écria le docteur, en montrant du doigt à sa femme le passage même sur lequel elle avait interrompu sa lecture. Voyez-vous, ma chère Hélène, ce sont là des compromis qu'une honnête femme ne saurait admettre, et que certainement, – je n'en doute pas un instant, – vous repoussez de toute la force de votre loyauté, de votre honnêteté native, de la droiture des principes dont votre enfance a été imbue... N'est-il pas vrai ?...

Madame Rabutel pleurait.

– Un mari ? reprit le docteur avec force. Où donc puiserait-il de pareils sentiments, si ce n'est dans le désir de sa propre liberté ? – Aussi ne

m'entendras-tu jamais te dire de pareilles choses, moi qui veux n'aimer que toi, toi seule !...

Hélène avait cessé de pleurer ; elle regardait son mari avec une sorte d'admiration : elle était moins triste et plus émue.

– Etcet Octave... dans ce roman !.... dit enfin M. Rabutel, en rapprochant son siège du fauteuil dans lequel sa femme demeurait accablée, qu'est-ce donc que cet amour, qu'on lui fait ressentir, auprès de celui que nous avons l'un pour l'autre, ma chère Hélène ? Nous sommes sans inquiétude, sans remords : rien ne s'oppose à l'effusion de notre tendresse mutuelle, et pourtant. nous en aimons-nous moins ?

Le trouble d'Hélène allait croissant, et le docteur, lui aussi, sentait son âme en proie à une de ces émotions que l'on chérit tout en en souffrant.

Se levant enfin et embrassant sa femme :

– Il est tard, dit-il ; vous devez être fatiguée : il est temps de vous reposer.

Mais, dans le baiser qu'elle venait de recevoir, madame Rabutel avait eu comme une révélation de cet amour auquel elle aspirait.

– Non, murmura-t-elle timidement à l'oreille du docteur, encore penché au-dessus d'elle, je ne suis pas fatiguée. Restez !... Je suis heureuse de vous avoir auprès de moi.

En cet instant même onze heures et demie sonnaient à la pendule.

C'était l'heure où Villenoy, fatigué d'attendre dans la rue d'Alger, escaladait la muraille du jardin.

Lorsqu'il se fut rapproché de la maison, marchant à pas de loup dans les allées sablées, épiant le moindre bruit, le jeune homme aperçut un filet de lumière filtrant à travers une fente des volets du rez-de-chaussée. Les fenêtres de derrière du salon étaient donc encore éclairées.

– Elle est là, se dit Gontran : elle va venir.

Et, comprimant à grand'peine les battements précipités de son cœur, il se cacha derrière un massif d'arbres verts.

Bientôt, cependant, les volets devinrent sombres. A l'étage supérieur de la maison des Rabutel, les lumières s'éteignirent une à une. Celles de l'appartement d'Hélène restèrent visibles plus longtemps que les autres ;... pourtant elles s'éteignirent, elles aussi.

– Enfin !.... pensa-t-il.

Mais les minutes s'écoulaient, longues et glacées, et personne ne venait, et nul bruit ne se faisait entendre. Le ciel était clair, le froid pénétrant, et Villenoy, que l'espoir ne soutenait plus qu'à peine, dut marcher pour se réchauffer.

Minuit sonna.

– Elle n'aura pas pu venir ! murmura le jeune homme.

Et il n'eut même pas l'idée, – tant il était sûr de lui, – que madame Rabutel avait pu ne pas vouloir venir.

De nouveau il franchit la muraille et s'éloigna, moins triste qu'ennuyé.

Évidemment la femme du docteur n'avait pas su s'y prendre.... Elle avait été maladroite... C'était à recommencer.

Comme il tournait l'angle de la rue d'Alger et de la rue Porte-Paris, une femme sortit d'une encoignure où elle s'était blottie.

– Je me vengerai ! murmura-t-elle sourdement.

C'était madame Grandrieux.

V

Cependant Villenoy, tout en rentrant chez lui, se mettait l'esprit à la torture pour deviner quelles circonstances imprévues avaient pu empêcher madame Rabutel de venir au rendez-vous qu'il lui avait donné.

Toujours fat, et très-peu disposé, on l'a vu, à concevoir une pensée qui l'eût blessé dans sa vanité :

– Bah ! ce sera pour demain ! se dit-il.

Mais, comme il venait de jeter un coup d'œil sur les deux ou trois grosses bûches qui achevaient de se consumer dans la cheminée de sa chambre, il ajouta tout haut et d'un ton de regret :

– C'est égal ! j'aurais bien mieux fait, au lieu d'aller me geler à l'attendre, de rester ici, au coin du feu, avec Blanche.

Cette pensée se présenta plusieurs fois à son esprit, tandis qu'il se déshabillait : ce fut sous son influence qu'il s'endormit, et les rêves les plus gais occupèrent son sommeil : il y a des gens qui font toujours des rêves gais.

L'officier avait quitté depuis deux jours ce que l'on nomme « la semaine. » Le lendemain il n'était pas de service : aussi avait-il recommandé à son ordonnance de le laisser dormir tard ; et il était plus de dix heures lorsque son valet de chambre particulier lui remit une lettre qu'on venait d'apporter.

Gontran saisit l'enveloppe, reconnut une écriture de femme et se dit aussitôt que c'était sans doute celle de madame Rabutel.

– Elle est pressée de s'excuser ! pensa-t-il.

Et un sourire satisfait s'épanouit sur ses lèvres, sourire qui signifiait :

– J’étais bien sûr qu’elle serait aux regrets d’avoir manqué à sa promesse !

Alors le lieutenant s’installa le mieux possible dans son lit pour savourer les regrets de madame Rabutel.

Enfin il déchira l’enveloppe, mais, ô surprise ! au lieu des pages d’écriture fine et serrée qu’il s’attendait à lire, il ne vit qu’une ligne :

« J’étais folle hier. Oubliez-moi. »

De sa vie Gontran n’avait éprouvé une déception si vive : il se frotta les yeux, retourna le papier en tous sens ;... mais ce fut en vain : il n’y avait rien de plus.

– Oubliez-moi !... murmura le jeune homme, sans avoir bien conscience de ce qu’il disait ; oubliez-moi !...

Mais bientôt son étonnement se changea en colère.

– Ainsi elle s’est moquée de moi ! fit-il tout haut ; cela ne se passera pas ainsi, et je l’en ferai repentir !.... Il n’y a pas qu’une jolie femme au monde !... Et dire que j’ai failli rompre avec Blanche à cause d’elle !

Ce disant, Gontran avait sauté à bas de son lit : il s’habillait.

Petit à petit sa colère tomba ; mais jamais il n’avait éprouvé pareil dépit. Jusqu’alors, – il se le rappelait avec un sourire de satisfaction, – les femmes ne lui avaient pas été cruelles, et il en voulait sérieusement, à cette petite provinciale de l’échec qu’elle lui faisait subir.

A force de réfléchir, – et sa vanité aidant – il en vint à se dire que madame Rabutel n’avait pu mentir en lui avouant qu’elle l’aimait. Et, non sans quelque apparence de raison, il mit sur le compte des scrupules de la jeune femme cette résistance si prolongée et, à son gré. si outrée.

– Après tout, murmura-t-il, de cet air dégagé qui lui était habituel lorsqu’il parlait de ses bonnes fortunes, je l’aime, cette petite ; elle me plaît, et vraiment, elle serait la première qui...

Décidément les difficultés irritaient son caprice : il voulait réussir.

Mais comment faire ?

Une idée lui vint, une idée banale, mais généralement bonne, c’était d’exciter la jalousie de madame Rabutel... Et pour cela, que fallait-il ? – S’afficher avec madame Grandrieux.

Cette solution avait de quoi séduire un homme du caractère de Villenoy. Le lieutenant agirait ainsi dans le sens de son amour, sans se voir obligé de rompre avec une maîtresse agréable.

– Voyons ! se dit-il, j’irai patiner aujourd’hui.... Je redoublerai de prévenances pour Blanche... Je lui ferai oublier notre scène d’hier... Et, si madame Rabutel vient, – ce qui me paraît certain, car elle voudra voir l’effet que m’aura produit sa lettre, – je la saluerai à peine, ... et je n’aurai pas l’air de faire attention à elle.

C’était décidé.

A deux heures, Gontran se trouvait à la Hotoie.

Madame Grandrieux ne tarda pas à arriver, et l’officier courut à elle de l’air le plus empressé.

La jeune femme le reçut froidement d’abord ; mais les prévenances de Villenoy cadraient trop bien avec ses désirs pour qu’elle ne se montrât pas bientôt plus aimable qu’il ne pouvait s’y attendre.

– Vous êtes-vous amusé hier au soir ? demanda-t-elle.

Ce fut sa seule vengeance.

Gontran répondit :

– Non... J’ai passé tout mon temps à regretter de n’être pas resté avec vous.

Madame Grandrieux sourit. Elle devina que le jeune officier n’avait pas obtenu grand succès, et elle espéra le ramener à elle.

En femme intelligente et adroite, elle s’abstint de toute autre allusion à la soirée de la veille, et Gontran lui fut reconnaissant de sa générosité.

Tous deux causèrent longuement ensemble.

Madame Rabutel ne paraissait pas.

– Je réparerai mes torts d’hier, dit Gontran, en vous donnant toute ma journée.... l’après-midi ici, et... le soir au théâtre, – car je pense que vous irez entendre mademoiselle X.

– J’accepte, fit Blanche gaiement : seulement je vous préviens que mon mari doit arriver à cinq heures... Mais cela ne nous empêchera pas de nous retrouver au théâtre... Vous viendrez dans ma loge.... M. Grandrieux sera enchanté de vous voir.

Madame Grandrieux et Villenoy étaient ainsi fort satisfaits l'un et l'autre. La première se disait que madame Rabutel serait certainement au théâtre, et elle était bien aise de lui faire voir qu'elle avait repris son empire sur le lieutenant. Et Gontran qui, lui, savait, par la conversation de la veille, que les Rabutel assisteraient à la représentation, n'était pas fâché non plus de se montrer à la femme du docteur en compagnie de Blanche. Hélène s'était-elle moquée de lui, elle verrait qu'il se consolait facilement ; l'aimait-elle encore, elle serait jalouse :

selon son attitude, il agirait.

Certes, si madame Grandrieux s'était doutée des sentiments de Villenoy, elle eût inventé quelque prétexte pour rester chez elle le soir. La représentation que devaient donner à Amiens mademoiselle X. et M. Z... lui importait fort peu.

Mais... loin de là : elle prenait au sérieux les protestations du lieutenant, et celui-ci, exaspéré de voir que madame Rabutel ne venait pas à la Hotoie, montrait toujours plus d'empressement et de tendresse.

Blanche se faisait une joie d'écraser sa rivale.

Pauvre Blanche !.... Ce ne fut que le soir, lorsque, vers neuf heures, le docteur et sa femme parurent dans leur loge, qu'elle comprit, à la tenue de Villenoy, la faute qu'elle avait faite.

Derrière elle, M. Grandrieux sommeillait déjà, en bon négociant qui a voyagé dans la journée et qui a bien dîné ; et Villenoy, assis à côté d'elle sur le devant de la loge, mettait ce sommeil à profit pour lui prodiguer des paroles d'amour. Mais à chaque instant le jeune homme se retournait pour étudier l'effet que sa manière d'agir produisait sur madame Rabutel.

Décidément c'était une grande faute que Blanche avait commise, et elle le sentait bien.

Un pareil manège, en effet, ne pouvait lui échapper. En femme jalouse, elle voyait clair dans le jeu du lieutenant : mais que pouvait-elle faire maintenant ?.... Elle n'osait plus, après la scène de la veille, adresser à Gontran des reproches qui risquaient de l'irriter ; elle avait été trop mal reçue une première fois et craignait trop de perdre la partie.

Impatiente, nerveuse, madame Grandrieux brisait une à une, entre ses doigts, les branches d'un éventail de nacre. Elle comprenait que Villenoy

n'était aussi aimable avec elle que pour exciter la jalousie de l'autre, de cette autre qui était sa rivale : et pourtant elle se trouvait réduite, par la nécessité, à aider le jeune homme dans cette comédie : le sentiment du rôle qu'elle y jouait lui donnait une sorte de fièvre.

Elle finit par en prendre son parti ou, pour mieux dire, par se demander s'il n'y avait pas quelque avantage à tirer pour elle de la pénible situation dans laquelle elle se trouvait placée.

– Qui sait ? se disait-elle, peut-être, en me voyant si familière avec lui, cette femme en viendra-t-elle à se dire que je suis sûre d'être aimée, et que le mieux qu'elle puisse faire est de rompre ?

Et, comme une femme qui poursuit un but n'hésite devant aucun moyen et passe en revue toutes les chances qu'elle peut avoir de l'atteindre, madame Grandrieux, comparant peut-être madame Rabutel à elle-même, concluait par cette réflexion consolante et un peu brutale, qui faisait plus d'honneur à sa perspicacité qu'à son sens moral :

– Après tout, c'est une honnête femme !... Elle en est à sa première intrigue, et elle ne se souciera pas d'entrer en lutte avec une rivale pour lui enlever son amant.

Profitant donc de ce que son mari dormait toujours, elle se montra plus aimable encore pour Gontran. Elle était gaie, elle souriait comme si elle eût été parfaitement heureuse.

Bref, refoulant dans son cœur sa jalousie et sa souffrance, elle se compromettait ouvertement, pour faire croire à Hélène que son bonheur était complet et qu'elle ne craignait personne.

Cependant, tout en répondant mille choses gracieuses aux folies tendres de Gontran, elle ne perdait pas de vue madame Rabutel, étudiant ses pensées sur sa physionomie, lisant son inquiétude dans tous ses regards ; et, tandis que Villenoy, dépité, s'imaginait, en voyant Hélène causer et rire avec son mari, qu'elle était absolument indifférente, Blanche, avec cette seconde vue que la jalousie donne à son sexe, lisait tout le contraire dans l'âme de la femme du docteur.

Elle n'était pas seule, du reste, à réussir, dans cette étude, mieux que l'officier.

M. Rabutel comprenait, lui aussi, ce qui se passait. Mais, si son cœur saignait, son visage demeurait impassible. A vrai dire, le manège de Villenoy, qu'il avait surpris, était une demi-consolation pour lui, car il lui donnait lieu de penser que sa femme n'était pas encore coupable.

Madame Grandrieux, en examinant cet homme, dans la physionomie duquel pas un muscle ne bougeait, devina néanmoins ses préoccupations.

– J'aurai là, pensa-t-elle, un allié puissant : et, en cas de besoin, je saurai m'en servir.

Et, cependant, le public applaudissait la diva parisienne, sans se rendre compte des luttes, des angoisses, des agitations, qu'il eût pu étudier dans la salle et qui étaient bien autrement intéressantes que les jeux de la scène.

Enfin l'acte finit.

M. Grandrieux se réveilla à demi.

Gontran se leva.

– Il faut que j'aille saluer mon colonel et sa femme, dit-il.

On ne pouvait rien répondre à cela : Blanche n'accueillit cette décision que par un sourire.

Et le jeune homme sortit.

Il alla, en effet, dans la loge du colonel, mais il ne fit qu'y paraître ; et, quelques instants plus tard, madame. Grandrieux le vit entrer dans celle de madame Rabutel, où le docteur, pressentant la visite de Villenoy, était resté durant l'entr'acte.

Gontran salua Hélène, mais la jeune femme lui répondit à peine par un léger signe de tête ; et l'officier, feignant de ne pas remarquer cette froideur, se mit à parler de la pièce, ... de mademoiselle X. qui la jouait, ... enfin de madame Grandrieux, dont il fit un éloge enthousiaste.

– Elle est charmante, en effet, dit en souriant le docteur, qui, tout en devinant quel intérêt Gontran pouvait avoir à parler comme il le faisait, crut cependant devoir insister sur l'éloge de Blanche.

Hélène ne soufflait mot.

– Elle a tant d'esprit ! murmura le lieutenant.

Madame Rabutel eut un mouvement d'impatience involontaire. Certes, elle n'était nullement encline à cette petitesse d'esprit qui rend beaucoup de jolies femmes jalouses des louanges adressées à d'autres, mais elle pensait,

non sans raison que l'enthousiasme de Villenoy était, dans la circonstance présente, d'un goût plus que douteux.

M. Rabutel, lui, voulut montrer au jeune homme qu'il n'était pas sa dupe et aussi le compromettre davantage aux yeux d'Hélène. Il se plut donc à exciter Villenoy, à le faire causer, et lui dit enfin à brûle-pourpoint :

– Ah ça ! cher monsieur, la façon dont vous parlez de madame Grandrieux finirait par nous faire croire qu'il faudrait donner raison aux cancanes de la ville.

Et le docteur se mit à rire, afin de dérober sous le voile de la plaisanterie ce qu'il y avait d'un peu cru dans cette brusque attaque.

Madame Rabutel tressaillit.

Quant à Gontran, il fut sur le point de remercier le docteur ; mais, sentant cependant qu'un aveu le rendrait tout à fait ridicule, il feignit de ne pas comprendre.

– Que dit-on donc ? demanda-t-il.

M. Rabutel s'était trop avancé pour reculer.

– Mon Dieu ! reprit-il, on raconte simplement que M. Grandrieux fait de fréquentes absences et que...

– ... Et que c'est moi qui console sa femme ? interrompit Gontran : on me fait trop d'honneur.

Bref, Villenoy se défendit mal, ... en homme qui veut qu'on sache à quoi s'en tenir. Puis, l'entr'acte touchant à sa fin, il sortit de la loge sans voir le mouvement d'épaules du docteur.

Quelques instants plus tard, il rentrait chez les Grandrieux.

Blanche avait assisté à toute cette scène sans en saisir les détails. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'une visite avait été faite, et elle était exaspérée contre l'officier. Elle ne crut pas cependant devoir lui montrer de colère : elle eut encore recours à la douceur.

– Je ne pensais pas, lui dit-elle d'une voix un peu attristée, dès que son mari se fut rendormi, que vous seriez allé voir madame Rabutel.

– Je ne pouvais faire autrement, lui répondit Gontran, mais maintenant je suis à vous pour la soirée.

Le jeune homme, en effet, avait été frappé de l'indifférence apparente de la femme du docteur : il sentait le besoin de rassurer madame Grandrieux.

Ce ne fut que quelques instants plus tard, lorsqu'il vit madame Rabutel se lever et sortir, – elle avait prétexté une migraine subite – qu'il comprit que sa manœuvre avait *porté*. Dès lors, il oublia complètement la présence de Blanche et ne songea plus qu'aux moyens d'exploiter, le lendemain, la jalousie qu'il se flattait d'avoir inspirée à Hélène.

La représentation se continua et s'acheva, sans donner lieu à aucun incident nouveau dans la loge où se trouvait Villenoy.

A la sortie, seulement, madame Grandrieux demanda au jeune homme son bras, et lui glissa à l'oreille ces mots :

– A demain !

– Merci ! répondit Gontran.

Et, dès que Blanche eut repris le bras de son mari et se fut éloignée avec lui, il murmura :

– A demain, ... si je n'ai pas autre chose à faire !

VI

La brusque sortie de madame Rabutel ne pouvait être attribuée qu'au dépit. Villenoy, nous l'avons vu, avait causé avec elle pendant l'entr'acte, quelques instants auparavant, et rien, dans l'attitude ni dans les paroles de la jeune femme, n'avait pu lui faire supposer qu'elle fût souffrante ou qu'elle eût l'intention de quitter la représentation avant la fin. Hélène avait été froide, indifférente, d'une froideur et d'une indifférence visiblement affectées, – mais voilà tout.

L'officier avait donc atteint son but : madame Rabutel était jalouse. Il s'agissait maintenant de tirer parti de ce résultat ; il fallait, suivant une expression vulgaire, battre le fer tandis qu'il était chaud.

C'est pourquoi, le lendemain vers trois heures, Villenoy sortit de chez lui avec l'intention bien arrêtée de se rendre chez la femme du docteur et d'exploiter de son mieux le dépit qu'elle avait montré la veille.

Mais que lui dire ?...

– Bah ! je m'en tirerai toujours, murmurait le lieutenant, tout en traversant la ville. D'ailleurs, madame Rabutel et madame Grandrieux ne se voient pas ; je n'aurai pas de peine à mener mon intrigue en partie double.

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il accomplit la première partie du trajet de la rue du Lycée à la rue Porte-Paris.

Bientôt cependant il réfléchit qu'en allant chez madame Rabutel il commettait une maladresse.

– Hélène, se disait-il, peut fort bien, dans le premier moment de mauvaise humeur, m'avoir consigné à sa porte... Elle paraissait furieuse hier au soir... Et puis, si j'entre, autre histoire !... Je peux rencontrer le docteur.

Or cette chance de rencontrer le docteur n'avait rien qui séduisît Gontran. M. Rabutel, en effet, lui faisait froide mine depuis quelques jours ; il semblait se défier de lui.

Quelle résolution prendre pourtant ? – Gontran était impatient de demander à Hélène un autre rendez-vous. Une lettre ?.... Il n'y fallait pas songer : la jeune femme en serait quitte pour ne pas venir, et tout serait dit.

– Je n'aurais pas trop d'une longue conversation, pensait Villenoy, pour lui donner toutes les explications nécessaires et pour la décider.

Le lieutenant marchait plus lentement depuis quelques minutes, réfléchissant aux difficultés qu'il rencontrait dans l'exécution d'un projet si simple. Tout à coup, une idée lui vint :

– J'ai mon affaire !.... murmura-t-il en se frappant le front ; c'est aujourd'hui mercredi.... le jour de madame de B. C'est chez elle que je la verrai !

Madame de B.... était la femme du préfet : elle recevait souvent madame Rabutel et ne recevait pas madame Grandrieux.

– Si Hélène ne va pas à la préfecture, concluait Gontran, il sera toujours temps de me présenter chez elle.

Et l'officier, changeant d'itinéraire, se dirigea vers la préfecture.

Mais, comme la nuit, la marche porte conseil, et Villenoy réfléchit bientôt que, dans un salon, devant plusieurs personnes, il aurait de la peine à s'expliquer.

Sans doute il pourrait bien dire quelques mots à madame Rabutel, si toutefois elle s'y prêtait ; mais quant à donner des explications, forcément assez longues, quant à lutter avec avantage, tout à la fois contre les scrupules et contre le dépit de la jeune femme, il n'y fallait pas songer dans ces conditions.

Que faire donc ?...

Villenoy résolut d'attendre madame Rabutel et de lui parler dans la rue.

Pour se rendre rue des Rabuissons, où se trouve la préfecture, Hélène devait nécessairement passer rue des Jacobins : Gontran entra donc dans un petit café de cette dernière rue, et se plaça près de la devanture, de façon à voir au dehors.

Là il demeura assis, jetant des regards inquiets sur les passants.

Quelquefois, lorsqu'il relevait la tête, il apercevait son image dans la grande glace au cadre d'or rougi, qui se trouvait en face de lui, et il se souriait à lui-même.

– Qui m'aurait dit, pensait-il, – lorsque, il y a un an, je ne reculai devant aucune folie, lorsque, il y a six mois, je faisais joyeusement la connaissance de Blanche, – – qui m'aurait dit que je viendrais aujourd'hui attendre, derrière la devanture d'un café borgne, une femme dont je serais amoureux, tout à fait amoureux, et que, en l'attendant, je sentirais battre mon cœur !

Et le jeune homme portait la main à son cœur, qui battait plus fort, en effet, quoique, dans toute cette émotion, il y eût peut-être autant de vanité déçue que d'amour sincère.

Hélène, cependant, ne venait pas. Gontran s'agaçait et s'attristait successivement, mais personne ne se montrait dans la rue ; ou bien c'était quelque autre, femme de la ville, à laquelle le jeune homme était disposé à reprocher la seconde d'espoir qu'elle lui avait donnée.

Décidément, c'était bien de l'amour que l'officier éprouvait pour madame Rabutel, ou, mieux, c'était un caprice plus violent que les caprices ne le sont d'ordinaire.

Villenoy cependant n'en était pas encore arrivé au point où l'on ne raisonne plus. Il roulait ses projets dans sa tête et combinait avec soin toutes les chances qu'il avait de réussir. Il était amoureux, mais il était de sang-froid ; il était amoureux, mais il calculait : or, en amour, quiconque est de sang-froid et calcule a un avantage si grand que la défaite de l'autre est à peu près assurée.

Depuis plus d'une demi-heure, le jeune homme attendait dans le café ; il commençait à s'impatienter : il allait s'en aller et se rendre directement chez madame Rabutel, lorsque, jetant un dernier regard dans la rue, il y aperçut Hélène, à quelques pas du café, se dirigeant, comme il l'avait prévu, vers la préfecture.

Sortant aussitôt, il s'approcha d'elle et la salua. La jeune femme, répondant à peine à son salut, voulut l'éviter ; – mais, dans la rue des Jacobins !... – Gontran lui barra le passage, ... et la conversation s'engagea, très-froidement d'abord.

– Je pensais bien, dit Villenoy, que vous iriez chez madame de B...., et je vous attendais ici, pour causer avec vous.

– Je m'étonne, repartit madame Rabutel, que vous ayez eu l'idée de vous adresser à moi, et je ne sais de quel droit vous m'arrêtez dans la rue.

– C'est que j'ai des choses à vous dire, que vous seule devez entendre : il s'agit, vous le pensez bien, de mon amour...

– Pour madame Grandrieux, sans doute ?... Et c'est moi que vous choisissez pour confidente ?.... Je vous remercie de cette attention.

– Eh non !... Vous savez aussi bien que moi que madame Grandrieux ne m'est de rien.

– Il n'y paraissait pas hier au soir.

– Vous n'avez donc pas compris que, si je m'affiche avec elle, c'est à cause de votre mari, pour détourner ses soupçons ?

– Est-ce une raison pour être aussi aimable avec cette femme ?.... D'ailleurs, toute la ville dit que vous êtes au mieux ensemble, et vous l'avez avoué hier à mon mari.

– Dame ! Que pouvais-je faire de mieux ?...

– Non, je n'ai plus confiance en vous : vous aimez madame Grandrieux, et je n'accepte point de partage.

– Allons donc !.... Vous ne croyez même pas ce que vous dites !

– Je voudrais ne pas le croire, mais vous m'y obligez.

Gontran comprit que c'était le moment de porter le grand coup.

– Enfant !.... dit-il, vous n'avez donc pas vu que ce que j'en faisais, c'était pour me convaincre de votre amour ?

– Joli moyen !

– Sans doute !.... Pour voir si vous seriez jalouse !...

Madame Rabutel avait si grande envie d'ajouter foi aux protestations du jeune homme, qu'elle accepta pour bonne cette explication singulière.

Elle sourit, et mit sa petite main dans celle que Villenoy lui tendait.

De là à pardonner, la distance était si courte !... La jeune femme la franchit.

– Comment pouvez-vous supposer, demanda Gontran, que j'avais cessé de vous aimer ?... Car enfin, vous avez cru à mes paroles.... autrefois ?...

– Oui, mais vos actes m’ont prouvé si absolument le contraire de ce que me disaient vos paroles !...

Enfin !.... ajouta-t-elle avec un soupir, j’admets que vous dites vrai, je veux l’admettre... – Je vous le jure ! murmura Gontran.

– Maintenant, dit Hélène, laissez-moi faire ma visite ; et surtout quittons-nous : voilà déjà trop longtemps que nous causons dans la rue : on pourrait le remarquer.

– Soit, dit Gontran, qui touchait au but, – mais vous m’attendrez ce soir dans le jardin ?

– Oh ! cela !.... Impossible !.... Ne me demandez plus pareille chose !...

– Il le faut, je le veux !

– Non.

– En ce cas, j’entrerai, moi, dans le jardin ; je ferai comme l’autre soir.... Seulement, cette fois...

– Eh bien ?

– Je grimperai chez vous par la fenêtre.

– Je vous le défends ! Il

– Je serai à la petite porte à onze heures, et je vous attendrai.

– Je n’irai pas.

– Comme vous voudrez ; je vous jure que j’y serai ! conclut Gontran, qui salua madame Rabutel et s’éloigna dans le sens opposé à la rue des Rabuissons.

Le jeune homme fit une rapide promenade dans la ville, méditant, à part lui, sur les émotions qu’il venait de donner à celle qu’il aimait.

Craignant cependant que ces émotions ne fussent pas suffisantes et de n’avoir pas assez insisté, il revint, lui aussi, jusqu’à la préfecture, où il fit à madame de B... une courte visite. tandis qu’Hélène était encore chez elle.

Lorsque la jeune femme se leva pour sortir, et que, se levant aussi pour la saluer d’un air indifférent, il se trouva assez près d’elle, il murmura de nouveau à son oreille, sans que personne autre l’entendit :

– A ce soir !

Quelques instants plus tard, il prenait, à son tour, congé de madame de B... et regagnait la rue du Lycée.

Toute sa gaieté lui était revenue, et il rentra chez lui en fredonnant un air d'opéra-bouffe.

Il ouvrit, au hasard, quelques journaux arrivés de Paris, mais ses yeux parcouraient les lignes sans les lire.

Il essaya de dessiner, – l'une de ses occupations favorites, – mais toutes les figures qu'il esquissait avaient le type de madame Rabutet : c'étaient des ébauches de portraits. Tous les arbres prenaient la forme d'un de ces abricotiers malingres qui l'avaient aidé, l'avant-dernière nuit, dans son escalade de la rue d'Alger. Il jeta son crayon ; décidément, son talent n'était pas à la hauteur de son imagination.

Fatigué de dessiner, il voulut faire un peu de musique, mais son piano était faux, et madame Rabutel avait une voix charmante : la comparaison n'était pas supportable.

La journée s'écoula pour lui au milieu des rêves les plus riants, et sans que son esprit, tout entier à Hélène, pût lui permettre de sortir de son désœuvrement.

Quand vint l'heure du diner, Gontran courut machinalement rejoindre ses camarades, et, tout le temps du repas, il eut l'air radieux : il fut gai, causeur, presque brillant ; à la *pension*, on n'en revenait pas.

Mais l'officier rentra de bonne heure : il était décidé, cette fois, à ne pas s'exposer aux railleries, plus ou moins bienveillantes, du café ; et, dès huit heures, il était chez lui.

Tout aussi incapable que dans la journée d'une occupation quelconque, Gontran, un cigare aux lèvres, s'accouda sur l'appui de sa fenêtre, et attendit, – en jetant dans la rue du Lycée des regards vagues et qui ne voyaient pas.

Tout à coup la porte de sa chambre s'ouvrit derrière lui, et son valet de chambre lui tendit un petit billet, élégamment plié, sur la suscription duquel il reconnut bien vite l'écriture de Blanche.

« Mon mari, écrivait madame Grandrieux, est appelé à Lille par télégramme ; il prend l'express de neuf heures et demie : je suis seule, je vous attends. Amitiés.

BLANCHE. »

– On attend la réponse, murmura le domestique.

– C'est bien, répliqua Gontran ; quand elle sera faite, je vous sonnerai.

Et il reprit sa promenade à travers sa chambre, tournant dans ses doigts la lettre de madame Grandrieux.

– En vérité, murmurait-il, – non sans une certaine complaisance pour lui-même, – avec ces deux femmes je suis un homme bien occupé.

Il hésita longtemps.

Irait-il ?.... Certes, accepter le rendez-vous de Blanche avant de se rendre à celui qu'il avait donné à madame Rabutel, cela était fort piquant... Mais... le temps lui manquerait peut-être.

Et puis !.... Blanche était si séduisante ! Il se connaissait !... Il serait capable de rester auprès d'elle et d'oublier la pauvre Hélène !...

A vrai dire, si cela arrivait, cela pourrait avoir l'air d'une vengeance ; mais... serait-ce de bien bon goût ?...

Enfin, comme il venait de relire, pour la vingtième fois la lettre qu'il avait reçue, le jeune homme s'approcha de la cheminée et regarda la pendule.

Il était dix heures moins cinq.

Décidément, il lui serait impossible de quitter Blanche à temps pour se trouver à onze heures rue d'Alger, sous peine de donner des soupçons à madame Grandrieux, ce qu'il ne fallait à aucun prix.

Et puis, le rendez-vous de la rue d'Alger, il ne l'avait pas obtenu, mais donné ; et, vraiment, n'était-il pas fort intéressant pour lui de savoir si Hélène obéirait à l'injonction amoureuse qu'il lui avait faite.

Tout bien réfléchi, il n'irait pas chez madame Grandrieux.

Cette résolution une fois prise, le jeune homme s'approcha de son bureau et griffonna, sur un papier de petit format, ces seuls mots :

« Impossible ce soir, beaucoup de regrets et une infinité de tendresses.

GONTRAN. »

Après avoir fermé ce billet, Gontran sonna. – Est-ce que la personne qui est venue de chez madame Grandrieux attend toujours ?... demanda-t-il au domestique qui se présenta.

– Oui, monsieur.

– Eh bien ! voici la réponse.

Et, lorsque le domestique fut sorti, l'officier se prépara à se rendre rue d'Alger.

VII

C'est par sa femme de chambre, en qui elle avait toute confiance, que madame Grandrieux avait envoyé à Gontran son billet.

Lorsqu'elle fut seule, son mari l'ayant quittée pour se rendre à la gare, Blanche s'approcha d'une glace et s'y regarda longtemps, non sans quelque complaisance.

Les armes d'une femme sont toutes dans sa beauté et dans ses moyens de séduction. Or elle était certaine que Gontran viendrait, et elle voulait profiter de cette soirée pour reprendre son empire sur lui.

– Après tout, se disait-elle, en lissant du bout des doigts ses sourcils châains, d'un dessin admirable, il n'est pas bien malheureux ; et, certes ! après la soirée d'hier, durant laquelle je ne lui ai même pas reproché ses assiduités auprès de madame Rabutel, il n'a pas le droit de me trouver trop exigeante.

En effet, ce n'était qu'à grand'peine que Blanche avait réussi, la veille, à cacher au jeune homme l'émotion jalouse qu'elle éprouvait, et elle se rappelait cette soirée comme l'un des plus grands triomphes qu'elle eût remportés sur elle-même.

Satisfaite de son examen, madame Grandrieux se prépara donc à recevoir l'officier. Elle fit, très-rapidement du reste, et comme si elle avait hâte d'être prête et d'attendre, une de ces toilettes provocantes qui sont le premier acte de toute séduction féminine ; et, lorsqu'elle eut arrangé elle-même ses cheveux de la façon qui plaisait le plus à Gontran ; lorsqu'elle eut choisi dans son armoire à glace ses plus fines dentelles, celles qu'il chiffonnait le plus volontiers ; lorsqu'elle eut répandu partout, autour d'elle, le parfum qu'il aimait le mieux, elle s'enveloppa le plus coquettement du

monde dans un charmant peignoir de cachemire, à revers de satin bleu et qu'ornaient, du haut en bas, toute une série de rubans bleus, qu'elle noua de ses petites mains avec un soin extrême... Gontran lui avait dit souvent que le bleu lui allait « à ravir. »

Bref, elle fit, pour recevoir l'officier, des apprêts qui pouvaient bien justifier ce qu'on disait de son passé.

Sa toilette terminée, la jeune femme rangea dans un savant désordre les bibelots épars sur les tables de sa chambre et vint enfin s'étendre sur une chaise longue, auprès du feu dont la flamme joyeuse pétillait dans la cheminée.

Là, fermant à demi les yeux, dans cette attitude de bien-être des chats pelotonnés sur eux-mêmes, écoutant les bruits du dehors, sentant son cœur battre et sa poitrine se soulever à intervalles précipités, – émue comme le jour d'un premier rendez-vous, mais radieuse, sûre de son triomphe, – elle attendit.

Jamais femme plus séduisante n'avait désiré plus vivement l'arrivée de celui qui devait venir.

Tout à coup la porte s'ouvrit. La femme de chambre entra.

– Voici la réponse, dit-elle.

Un nuage passa sur le front de madame Grandrieux.

Pourquoi une réponse ?... pensa la jeune femme : ne pouvait-il l'apporter lui-même ?....

Donnez !.... Donnez donc !.... dit-elle avec émotion.

Elle saisit la lettre, déchira l'enveloppe, et lut d'un seul coup d'œil les quelques mots que Gontran lui adressait.

Sa tête s'était soulevée, ses sourcils s'étaient froncés, ses dents s'étaient serrées convulsivement. Sa figure avait pris une expression dure et méchante.

Se levant toute droite :

– Il va encore chez elle ! murmura-t-elle ; j'aurais dû m'en douter.

Et, froissant le papier dans sa main, elle retomba assise, désespérée, furieuse.

– Que faire ?.... Comment l'empêcher ?...

Soudain elle se leva.

Tenant toujours la lettre de Gontran dans sa main crispée, elle se précipita vers une petite table, qu'encadrait un paravent et sur laquelle s'étalait un élégant buvard en cuir de Russie. Saisissant au hasard la première feuille de papier qui lui tomba sous la main, elle traça fiévreusement quelques lignes.

Tout en écrivant elle demanda :

– Vous savez où demeure le docteur Rabutel ?...

– Oui, madame ; ce monsieur qui a de si belles fleurs ?... dit la femme de chambre, qui était restée là, et qui jetait des regards étonnés sur sa maîtresse. Est-ce que madame est malade ?

– Non...., c'est-à-dire.... oui...., je me sens mal à mon aise.

– Ah ! C'est donc cela !....

– Oui, j'ai la fièvre.

– Je me disais aussi !... Madame est si agitée !

– Je ne suis pas agitée : vous ne savez pas ce que vous dites !... murmura madame Grandrieux.

Et, fermant sa lettre, elle la tendit à la femme de chambre, avec cet ordre :

– Tenez ; portez cela vous-même.

– Oui, madame.

– Si vous voyez le docteur, vous lui direz que je suis fort souffrante et qu'il vienne vite.

La femme de chambre sortit.

Elle avait achevé d'exaspérer sa maîtresse par ses réflexions, bien innocentes pourtant.

Dès que cette femme eut quitté la chambre, Blanche donna un libre cours à sa colère,

– Nous verrons bien !.... murmura-t-elle.

Et elle allait et venait, laissant errer ses regards sur tout ce qui l'entourait :

– ... Ah ! elle veut me prendre Gontran !... Je saurai bien l'en empêcher !.... Je ne suis pas femme à subir un affront sans me venger !...

Cependant, le premier mouvement passé, Blanche réfléchit, et l'idée lui vint que le rôle qu'elle allait jouer était purement odieux.

Qu'allait-elle donc faire ?...

Rien moins qu'une vulgaire trahison, et, certes ! il y avait là de quoi lui inspirer quelque hésitation.

– Car enfin, pensait-elle, le vrai coupable, c'est Contran !.... Et cependant Gontran, je ne lui veux pas de mal, à lui !.... Sans doute, c'est lui qui est coupable !.... Mais n'importe !.... Qu'est-ce que cela me fait, après tout, que cette femme mérite ou ne mérite pas ce qui lui arrive ?... Qu'est-ce que cela me fait qu'elle pense du bien ou du mal de moi ? Ce que je veux, c'est garder celui que j'aime. Pourquoi se trouve-t-elle sur mon chemin, comme un obstacle à mon amour ?...

Et l'idée que Villenoy irait, ce soir-là même, chez madame Rabutel, acheva de la décider.

Le docteur, du reste, ne tarda pas à venir.

Madame Grandrieux avait légèrement modifié sa toilette.

Les émotions par lesquelles elle avait passé l'avaient pâlie. Comme deux heures plus tôt, elle s'était approchée d'une glace, mais c'était une scène de maladie qu'elle avait répétée devant ce témoin muet de ses projets de vengeance.

Lorsqu'on lui annonça le docteur, elle venait de s'étendre nonchalamment sur sa chaise longue. C'était la même pose que tout à l'heure, mais ce n'était pas la même femme.

– Vous m'avez fait demander, madame ?.... dit le docteur assez bas, en entrant dans la chambre.

Et il s'approcha de madame Grandrieux, qui lui répondit en traînant ses mots :

– Oui.... docteur, j'ai la fièvre.... Je me sens agitée, nerveuse.

M. Rabutel prit la main de la jeune femme et lui tâta le pouls.

Madame Grandrieux n'avait pas menti tout à fait en parlant de fièvre : elle avait celle que lui avaient donnée sa déception d'abord, son ressentiment ensuite.

Il n'est donc pas étonnant que le docteur murmurât après quelques instants :

– C'est vrai, nous avons un peu de fièvre : le pouls est trop rapide. – Mais ce n'est rien.

Et, en prononçant ces mots, M. Rabutel se disait en lui-même qu'on l'avait dérangé sans grande raison et qu'il fallait, ou que madame Grandrieux, qu'il ne soignait pas d'ordinaire, fût bien douillette, ou qu'elle eût des raisons particulières pour vouloir paraître malade.

– Eh bien, docteur ?.... demanda la jeune femme, – d'un ton déjà plus assuré, comme si la comédie qu'elle jouait commençait à l'ennuyer.

– Eh bien, madame, fit M. Rabutel, en riant d'un rire un peu railleur, vous n'êtes pas malade : vous avez eu quelque contrariété, voilà tout...

– Une contrariété !.... s'écria Blanche, qui ne voulait pas laisser tout deviner.

– Oui.

– Pas la moindre.

– Enfin, je n'ai pas d'ordonnance à faire ; si vous tenez absolument à prendre quelque chose, buvez trois ou quatre gouttes d'eau de laurier-cerise dans un verre d'eau.

Et le docteur, en édictant cette ordonnance pour rire, s'approcha négligemment d'une jardinière placée devant l'une des fenêtres.

C'était ce qu'il avait trouvé de mieux pour dissimuler son ennui.

Cependant madame Grandrieux ne savait trop comment engager la conversation. La chose était embarrassante, et M. Rabutel pouvait l'arrêter aux premiers mots. Mais, lorsqu'elle vit le docteur respirer machinalement le parfum des plantes qui ornaient sa chambre, elle saisit au bond l'occasion qui se présentait. Un mot de sa femme de chambre lui était revenu en mémoire.

Et, se soulevant sur son coude :

– Vous aimez les fleurs, docteur ? demanda-t-elle.

– Oui, madame.

M. Rabutel, en effet, avait une serre des mieux tenues, que toute la ville d'Amiens voulait avoir visitée. Il avait la passion des plantes, des fleurs, des arbres ; et, par son ordre, son jardinier cultivait de préférence tous ces arbustes exotiques qui sont une rareté sous nos climats plus froids que tempérés.

La question de madame Grandrieux ne pouvait donc mieux s'adresser.

La jeune femme vit qu'elle ne s'était pas trompée ; elle continua comme elle avait commencé.

– Eh bien ! docteur, est-ce que l'on ne vous a pas volé des fleurs, ces jours derniers ?

– Volé ? fit M. Rabutel fort surpris, – comment cela ?

– Oui. N'est-il entré personne dans votre serre ?

– Que voulez-vous dire ?

– C'est que.... l'autre soir, en passant, j'ai vu un homme qui escaladait le mur de votre jardin.

– Et vous n'avez pas crié : « Au voleur ! »

– Non.... Qui sait ?.... Ce pouvait ne pas être un voleur.

Le docteur, qui s'était insensiblement rapproché de madame Grandrieux, la regarda dans les yeux, et, d'un ton très-sec, fit cette question. plus brutale qu'étonnée :

– Et qui donc cela pouvait-il être ?

Blanche fut embarrassée.

M. Rabutel allait droit au fait, et la réponse était difficile.

– Dame ! murmura-t-elle, je ne sais pas.

Le docteur était debout, – en face de la jeune femme ; il fit un pas de plus vers elle, et, mettant dans son regard la froideur de l'acier, donnant à sa physionomie un aspect de gravité qu'elle prenait rarement dans les circonstances habituelles de la vie :

– Vous avez une communication à me faire, dit-il, une communication qui vous pèse.

– Non.

M. Rabutel leva les épaules.

– A quoi bon protester ?.... Vous n'avez jamais été souffrante ; et, si vous m'avez fait venir, c'était.

– Pourquoi donc ?

– Pour me révéler...

Blanche avait atteint son but.

– Rien, prononça-t-elle faiblement ; je ne sais rien.

Depuis quelques instants, le docteur frappait impatiemment du bout du pied une fleur voyante du tapis. La crainte, la colère, le dégoût, se

disputaient son âme et s'en emparaient tour à tour.

– Madame, dit-il. – après un instant d'hésitation, – et avec un accent de souverain mépris, je trouve assez étranges les choses que vous me racontez ; et la nature du service que vous voulez me rendre ne me permet pas d'en apprécier la valeur ; ce que je puis vous dire, c'est que... je vous demande pardon de la crudité de mon expression.... c'est que je ne vous crois pas.

– Que voulez-vous ? fit madame Grandrieux, sans se déconcerter ; je ne sais rien, moi, que ce que tout le monde dit.

Le docteur sourit : peut-être songeait-il à ce que tout le monde disait de madame Grandrieux. Mais, comme cette scène lui déplaisait fort, il s'écarta de quelques pas, avec l'intention bien évidente de sortir.

– Madame, dit-il, en se retournant, vous jouez là un vilain rôle, et qui vous fait peu d'honneur.

Et il se dirigea vers la porte.

Mais, comme il allait l'ouvrir, madame Grandrieux, exaspérée, le retint.

– Libre à vous, docteur, dit-elle, de ne pas vouloir m'entendre ; je vous répète, dans tous les cas, que je n'ai rien inventé et que...

– Et que ?... demanda sèchement M. Rabutel, en se retournant encore une fois.

– ... Et que tout le monde le dit.

Le docteur ne répondit pas et haussa les épaules.

– Un homme vient chez vous, reprit Blanche, brûlant ses vaisseaux ; je l'ai vu moi-même entrer dans votre jardin, avant-hier, à onze heures

Et elle s'arrêta, regardant M. Rabutel, pour étudier l'effet que cette révélation allait produire sur lui.

Le docteur parut impassible, mais sa lèvre se plissa d'un imperceptible sourire.

– Avant-hier ?... A onze heures ?.... demanda-t-il, jouant l'émotion ; vous en êtes sûre ?...

Enfin, le coup avait porté !... Un éclair de triomphe passa dans les yeux de madame Grandrieux.

– Oui, fit la jeune femme.

Mais elle avait triomphé trop tôt.

– Eh bien, madame, répliqua M. Rabutel, d'un air dé dédain, vous auriez dû crier, – car c'était un voleur.

– Vraiment ? dit Blanche d'un ton railleur.

– A cette heure-là, j'étais avec madame Rabutel, et je ne l'ai pas quittée.

Puis, calme, méprisant, saluant à peine madame Grandrieux, le docteur se dirigea de nouveau vers la porte.

– Si j'ai parlé, murmura Blanche, en l'accompagnant, c'était.... par intérêt... pour vous.

– Il est heureux – pour vous – madame, répartit le docteur, avec une politesse affectée, que M. Grandrieux ne m'inspire pas le même intérêt.

Et, sur ce sarcasme, il sortit, laissant Blanche humiliée, pâle de colère.

Cependant, si bonne contenance qu'il eût faite, M. Rabutel était moins calme qu'il n'avait voulu le paraître.

– Évidemment il y a quelque chose ! se disait-il.

Et il se rappelait le trouble qu'il avait remarqué chez sa femme, l'avant-veille.

En outre, ces mots de madame Grandrieux, qu'elle lui avait répétés à plusieurs reprises : « Tout le monde le dit », n'étaient pas sans avoir fait une certaine impression sur son esprit.

– Il faudra que j'agisse ! murmura-t-il à part lui.

Tout en réfléchissant ainsi, le docteur rentrait chez lui par les boulevards. Le temps avait marché : il était alors onze heures moins dix.

Dans la rue Porte-Paris, en traversant la rue d'Alger, M. Rabutel regarda instinctivement : un homme était debout devant la petite porte du jardin.

– Cette femme a donc dit vrai !... pensa-t-il.

Il faisait noir et il était impossible de distinguer les traits de cet individu, mais, à sa tournure, le docteur crut reconnaître Villenoy.

Il devint pâle ; ses lèvres tremblèrent : ce sceptique adorait sa femme.

Un instant il eut l'idée de se jeter sur l'officier, mais, tout de suite, il redevint maître de lui ; ses traits exprimèrent une résolution froide et calme.

Il recula rapidement derrière le coin de la rue d'Alger, dans l'ombre de la dernière maison : Villenoy s'était retourné et regardait du côté de la rue Porte-Paris. Puis, profitant d'un moment où le jeune homme jetait les yeux

de l'autre côté, le docteur traversa la rue d'Alger, ouvrit sa porte avec précaution, et rentra sans bruit.

A pas de loup : l'œil aux aguets, il gagna une pièce du rez-de-chaussée, dont on fermait rarement la porte : dans une armoire vitrée il saisit un fusil de chasse, glissa deux cartouches dans les canons, et, dissimulant son arme le mieux qu'il put, se dirigea en toute hâte vers le jardin.

VIII

M. Rabutel était, de sa nature, beaucoup trop énergique pour ne pas ressentir profondément le coup qui venait de l'atteindre.

Cependant l'habitude de refouler ses passions dans son cœur lui donna la tranquillité d'esprit nécessaire pour agir avec prudence ; et, tandis qu'il gagnait le jardin, il était calme, en apparence du moins : au fond de l'âme, il éprouvait une cruelle émotion.

Madame Grandrieux avait donc dit vrai ?... Hélène le trompait !... Cette femme sur laquelle il avait concentré toutes ses affections, tout son amour, ... elle aimait un autre homme !. Oui, les choses étaient ainsi, et la tendresse qu'elle avait feinte pour lui, la veille, n'était qu'une comédie.

Ah ! tant qu'il avait cru à de simples galanteries entre Hélène et Villenoy, tant qu'il n'avait pas eu la preuve d'une trahison complète, le docteur avait pu se dire que... le danger n'était pas immédiat, et que – le devint-il, – en négligeant un peu ses affaires au profit de sa femme, il le combattrait facilement.

Mais, depuis qu'il avait passé devant la rue d'Alger, depuis que, en y jetant un coup d'œil, il y avait vu un homme arrêté, et que, dans cet homme, il avait cru reconnaître ou reconnu l'officier de chasseurs, – depuis lors, une rage froide s'était emparée de lui ; et c'est pourquoi, son fusil à la main, il s'était dirigé vers le fond du jardin, tout près du mur de clôture, et s'était caché derrière un massif, à quelques pas de la petite porte près de laquelle il avait aperçu Villenoy.

Là il attendait.

Vainement il appelait à son secours toute la raison qui le soutenait d'ordinaire au milieu des orages de la vie ; vainement il cherchait un motif

de clémence ; – son amour et sa colère reprenaient bientôt le dessus : il ne se sentait pas la force de pardonner. Aussi, ni plus ni moins qu'un tout jeune homme lorsqu'il découvre que sa première maîtresse le trompe, le docteur s'efforçait-il de se démontrer à lui-même que sa femme n'était pas coupable. – Les faits lui prouvaient le contraire. – Une lutte atroce s'était engagée dans son esprit. En un instant, il voyait tous les bonheurs de sa vie s'évanouir, tous ses rêves d'avenir s'effacer. Et ce qui rendait sa souffrance plus cruelle encore, c'est que, malgré tout, il aimait toujours Hélène.

Dans les natures énergiques comme celle du docteur, le ressentiment, lorsqu'il a vaincu l'indifférence, atteint à ses limites extrêmes ; et c'était sous l'empire d'un violent désir de vengeance que M. Rabutel restait blotti derrière le massif.

Qu'allait-il faire ?.... Il serrait convulsivement son fusil entre ses doigts...

Tout à coup, en se retournant, il vit, à la clarté de la lune, qui, depuis un instant, s'était dégagée des nuages, une ombre paraître sur le perron de la maison.

C'était Hélène.

– Plus de doute ! pensa le docteur, qui devint pâle comme un mort ; oh ! la malheureuse !.

Et il eut toutes les peines du monde à étouffer un sanglot. Une larme roula lentement le long de sa joue. La douleur de cet homme était effrayante.

Cependant il ne perdait pas des yeux sa femme.

Debout sur le perron, la main encore appuyée sur le bouton de la porte, Hélène semblait hésiter.

M. Rabutel, anxieux, suivait tous ses mouvements.

Elle prit son parti, et, descendant dans le jardin, s'engagea dans l'allée qui conduisait à la petite porte. Arrivée à la moitié de la distance, elle rebroussa chemin brusquement.

Le docteur eut un moment d'espoir.

– Elle n'ira pas, pensa-t-il.

Mais déjà madame Rabutel revenait de nouveau sur ses pas : cette fois elle alla sans hésiter jusqu'à la muraille.

– Elle va lui ouvrir la porte, murmura son mari.

Hélène, en effet, prit une clef dans sa poche et l’approcha de la serrure.

Mais alors elle hésita encore : son amour et son devoir se livrèrent un dernier combat dans son cœur.

Peut-être même se serait-elle retirée, si, en cet instant, Villenoy, qui avait entendu du bruit dans le jardin, n’avait doucement frappé à la porte.

– Il est là, se dit-elle ; si je ne lui ouvre pas, qui sait ce qu’il fera ?

Et elle ouvrit.

Le docteur avait la gorge serrée. Bien que le froid fût vif, la sueur coulait sur son front.

– Allons ! fit-il, en voyant entrer Villenoy.

Et il épaula son fusil.

Le doigt sur la détente, il visait le jeune homme.... Il allait tirer... lorsque Hélène, que Gontran voulait saisir, fit pour lui échapper, un mouvement qui la plaça entre le lieutenant et son mari.

M. Rabutel pressait déjà la détente ; il releva vivement son arme, plus ému encore qu’auparavant, à la pensée qu’il avait failli tirer sur sa femme.

Il s’essuya le front, puis s’efforça de nouveau d’ajuster Gontran. Mais Hélène était toujours entre eux. Il fallait attendre.

Cependant, Gontran ne se doutait pas que la mort était si près de lui.

A peine entré dans le jardin, il avait voulu serrer dans ses bras Hélène ; mais, repoussé par elle, il avait changé de tactique pour ne pas l’effrayer.

Il lui prit la main.

Tous deux n’étaient plus qu’à trois ou quatre pas du massif qui cachait le docteur.

– Comme vous êtes bonne d’être venue !... dit l’officier.

Hélène ne répondit pas. Elle était agitée, l’émotion l’étouffait, et son mari put voir qu’elle tremblait.

– Qu’avez-vous ? demanda Gontran, comme la jeune femme faisait un mouvement pour retirer sa main... Est-ce que vous regrettez d’avoir fait ce que je vous demandais ?.... Voyons !.... Ne sommes-nous pas bien... ainsi... tout près l’un de l’autre ?

Longtemps la jeune femme resta sans répondre.

– J’ai peur, dit-elle enfin.

– Peur de quoi ?

– C’est mal, ce que je fais.

– Je vous aime tant !.... Oh ! si vous saviez comme mon cœur battait tout à l’heure... pendant que j’attendais !...

Hélène s’était écartée, découvrant Villenoy : le docteur épaula.

Car enfin, continua Gontran, c’est la première fois que vous consentez à m’ouvrir.

Le docteur tressaillit ; il releva de nouveau son arme. Sa femme n’était donc pas coupable !... Il en était certain, après ce qu’il venait d’entendre.

Elle était folle...., inconsidérée.... ; sans doute, elle avait le cœur ému par les belles paroles de l’officier, – mais enfin rien n’était perdu.

– A force de tendresses et de prévenances, pensait le docteur ; je réussirai bien à la tirer de là !

Et cet homme, qui, la veille encore, souffrait si vivement de l’amour qu’il soupçonnait chez sa femme, se trouvait presque heureux, bien qu’il eût maintenant la certitude de cet amour, à l’idée qu’il pouvait encore disputer Hélène à son rival.

Il ne songeait plus à tuer Villenoy. A quoi bon ?

Madame Rabutel aimait l’officier ; et le tuer, c’était en faire un martyr aux yeux de la jeune femme, c’était se fermer à tout jamais le cœur d’Hélène. Une femme peut oublier l’homme qu’elle a aimé, tant qu’il vit : il suffit qu’il joue, un seul jour, un rôle ridicule. Elle peut l’oublier, s’il meurt : il suffit qu’elle rencontre un autre homme que le monde tienne pour supérieur au premier. Mais elle n’oubliera jamais l’amant tué à cause d’elle ; loin de là, elle s’attachera désespérément à son souvenir, elle l’aimera mort plus encore qu’elle ne l’aimait vivant, et – surtout – elle se détournera avec répulsion de l’auteur de son deuil.

Toutes ces pensées s’étaient présentées simultanément à l’esprit du docteur : il avait donc renoncé à ses projets de violence ; mais, ne sachant encore quel moyen il emploierait pour ramener sa femme à lui, et avide, des renseignements qui lui étaient nécessaires, – il écoutait.

Hélène était toujours là, en face du massif, immobile et silencieuse auprès du lieutenant, qui l’accablait de protestations d’amour.

– Si vous m’aimez réellement, lui dit-elle enfin, partez !

– Non, répondit Villenoy : qui sait quand nous pourrions nous revoir ?...

– Vous ne comprenez donc pas que je souffre ?... Partez !.... Je vous en supplie !...

Gontran n'était pas disposé à se laisser infliger une seconde fois l'humiliation qu'il avait subie l'avant-veille. Attendre, dans le jardin, une femme qui ne venait pas, c'était sans doute fort ennuyeux, bien que, pour un homme qui est entré par-dessus le mur, cela fût naturel. Mais... être entré parla porte, avoir entendu la voix de la femme aimée, sentir sa main trembler dans la sienne, la deviner faible, – et partir !... Voilà qui semblait bête, trop bête, à l'officier. Voilà ce que Villenoy était décidé à ne pas faire.

– Voyons ! reprit-il, je ne puis pas cependant vous quitter ainsi. A peine m'avez-vous permis de vous baiser la main.

Et, ce disant, Gontran fit mine d'attirer à lui la jeune femme.

– Non !... Je ne veux pas !.... Partez !.... murmura celle-ci, en s'écartant d'autant plus du jeune homme qu'elle craignait davantage sa propre faiblesse.

– Soyez bonne !... insista Villenoy.

– Partez, vous dis-je !

– Soit ! Mais alors.... laissez-moi vous reconduire jusque chez vous.

– Vous n'y pensez pas !

– Je vous en prie !... Vous le savez bien, ... je ne fais que ce que vous voulez : vous repoussez mes baisers, et je me résigne !

– Même si j'avais confiance en vous... Songez donc !... Si mon mari rentrait !...

– Que craignez-vous ?.... Il ne pourrait deviner que je suis là.

– ... S'il venait me dire bonsoir !...

– Je me cacherais !... Consentez !...

– Jamais !...

– Ce sera si bon de causer ensemble, tout bas, au coin du feu !

– C'est impossible !... Je ne le dois pas !... Je ne le ferai pas !...

– Je vous en supplie, mon Hélène adorée !...

– Non... Non...

– Eh bien ! alors.... Vous m'aimez, je le sais ; vous me l'avez dit : je vous accompagnerai de force.

Et Gontran prit la jeune femme dans ses bras.

– Oh ! c’est odieux, ce que vous voulez faire là ! s’écria Hélène, presque haut.

Et elle se dégagea de l’étreinte de l’officier.

Le docteur n’avait rien perdu de cette scène. Il savait maintenant quels étaient les sentiments de sa femme : c’était une rude épreuve qu’il venait de subir, et plusieurs fois il avait été sur le point de se jeter, lui, le mari, entre le séducteur et sa victime. Son cœur battait avec violence...

Madame Rabutel s’élança vers la maison ; – mais Gontran la suivit.

Elle s’arrêta.

– Encore une fois, monsieur de Villenoy, je vous en prie, laissez-moi !

Villenoy insista :

– Non, c’est décidé, je vous suis : j’ai tant de choses à vous dire !...

– Quoi ?.... Parlez ici.

– Je ne parlerai que chez vous.

– Mais.... qu’espérez-vous donc ?

– Je vous aime...

Ils touchaient le perron.

– Partez, ou j’appelle !

– Vous n’oseriez pas !

Et, saisissant de nouveau la jeune femme, Gontran l’entraîna presque de force dans la maison.

IX

Le docteur avait suivi Gontran et Hélène de loin. En les voyant franchir le perron il avait hâté le pas. Au moment où il entra dans le vestibule, il les entendit marcher au-dessus de lui.

Alors, posant son fusil dans un coin, il monta l'escalier avec précaution. Puis arrivé au premier étage, il prit le couloir qui conduisait à la chambre de sa femme, et ne chercha plus à dissimuler le bruit de ses pas. Loin de là : il marchait plus bruyamment qu'à l'ordinaire, en homme qui veut qu'on l'entende venir.

Le but qu'il poursuivait fut atteint.

A peine entré dans la chambre de madame Rabutel, Gontran l'avait de nouveau passionnément enlacée, la couvrant de baisers et lui murmurant de brûlantes paroles d'amour.

Soudain Hélène tressaillit.

– Mon mari, dit-elle.... Il vient ici.... Cachez-vous....

En même temps, avec une présence d'esprit qui contrastait avec son inexpérience, elle alluma une bougie.

– Par où sortir ?... fit Villenoy, très-ému.

– C'est impossible.... Ah ! Il y a bien la fenêtre !.... Mais nous n'avons pas le temps.

Les pas-du docteur se rapprochaient.

– Cette porte ?... demanda Villenoy.

– Mon cabinet de toilette... Mais il n'a pas d'autre sortie.

Madame Rabutel sentait ses dents claquer les unes contre les autres : qu'allait-il arriver ?

Villenoy disparut dans le cabinet.

Il était temps : le docteur tournait le bouton de la serrure.

Il entra.

– Bonsoir, Hélène ! dit-il à sa femme.

Sa voix tremblait légèrement, mais madame Rabutel était trop troublée pour saisir cette nuance.

Le calme apparent de son mari la trompa. Elle crut qu'il ne savait rien.

– Vous rentrez bien tard !... lui dit-elle.

– Oui. je viens de chez madame Grand rieux, qui m'avait fait appeler.

– Ah !... Elle est malade ?

– Peuh !... Elle a ses nerfs !...

« La chambre de ma femme, s'était dit le docteur, tout en répondant aux questions de madame Rabutel, n'a pas d'autre issue que cette porte par laquelle je viens d'entrer.... L'officier est dans le cabinet de toilette. »

Sûr de ne pas se tromper, il ajouta donc, en élevant la voix de façon à être entendu de Gontran :

– Elle m'a retenu un temps infini pour me dire du mal de tout le monde... Avec un peu de bonne volonté de ma part, j'aurais été bientôt convaincu qu'il n'y a pas, à Amiens, une seule honnête femme.

– Oh !... fit madame Rabutel, qui ne savait que dire.

– Pas une, ma chère, insista le docteur, en s'efforçant de sourire, pas même vous !

– Moi ?... demanda Hélène, qui, surprise par cette brusque attaque, ne put s'empêcher de frémir.

– Elle m'a fait, à votre sujet, une multitude d'allusions des plus étranges, – que, nécessairement, j'ai feint de ne pas comprendre. En vérité, c'est à croire qu'elle s'imagine que vous voulez lui enlever son beau lieutenant ! N'a-t-elle pas été jusqu'à me dire que je ferais bien de me défier des voleurs : ... qu'elle en avait vu un, avant-hier, vers onze heures du soir, franchir le mur du jardin !...

Hélène sentait grandir son émotion.

– Cette femme est folle !.... murmura-t-elle.

– C'est ce que je lui ai dit, poursuivit le docteur, – toujours de façon à être entendu de Gontran – et, pour couper court à ses insinuations

malveillantes, j'ai ajouté qu'avant-hier nous avions passé la soirée ensemble et que jamais vous ne m'aviez témoigné autant d'affection.

– Elle ne vous a pas dit autre chose ?

– Non.... je lui ai laissé voir qu'elle m'agaçait ; et d'ailleurs j'étais pressé de rentrer... J'ai un rapport à faire cette nuit, et je ne me coucherai sans doute pas.

– Mais... vous vous tuerez à travailler ainsi !...

– Non, non, fit le docteur. Seulement, ce soir, je suis très-fatigué...., j'ai peur de m'endormir, si je reste seul ; et l'idée m'est venue de travailler ici. J'ai pensé que, pour une fois ? vous voudriez bien me tenir compagnie.

– Sans doute, balbutia Hélène, embarrassée : seulement je suis un peu lasse, moi aussi.

– Oui... vous êtes pâle.... Ce doit être la suite de votre migraine d'hier au soir, ajouta M. Rabutel, d'un ton railleur qui frappa sa femme.

... Allons ! reprit-il. un peu de courage !.... Je ne puis remettre mon rapport à demain.... J'ai été commis pour examiner un individu enfermé dans une maison de fous, et j'ai promis d'envoyer mon avis motivé demain à la première heure. Or, c'est fort long.

Madame Rabutel était sur des épines ; mais son inquiétude devint plus vive encore, lorsque son mari lui dit :

– J'ai mal à la tête... Il faut que je me mette de l'eau fraîche sur le front.

Et il se dirigea vers le cabinet de toilette.

– Je vais vous en apporter, dit Hélène vivement.

Mais M. Rabutel, prévoyant cette réponse, s'était levé en parlant, et avait ouvert la porte du cabinet.

Hélène se sentit défaillir : elle s'appuya contre un meuble pour ne pas tomber.

– Je suis perdue !... pensa-t-elle.

Enfin, elle fit un effort et suivit son mari.

Celui-ci était entré dans le cabinet : du premier coup d'œil il n'avait aperçu personne.

Mais, au fond, en face de la porte, se trouvait un vaste coffre, où les robes de sa femme étaient fort à l'aise, dans leur longueur, lorsqu'elles voyageaient.

Le couvercle était légèrement soulevé et reposait sur l'ardillon de sa serrure de cuivre.

– Il est là, se dit M. Rabutel.

Quant à Hélène, la même idée lui vint ; et, voyant que son mari paraissait calme, elle se crut sauvée.

Le tout, maintenant, était de faire partir le docteur, pour que Villenoy pût sortir.

Aussi, lorsque M. Rabutel rentra dans la chambre, s'efforça-t-elle de lui faire comprendre qu'il ferait mieux d'aller chez lui, où il serait plus à son aise.

Mais il y avait, dans l'attitude de son mari, quelque chose de si étrange, de si insolite, qu'elle n'osa pas insister.

Le docteur s'assit devant un guéridon, en face du buvard et de l'encrier de sa femme.

Il prit une plume et chercha dans les casiers d'une papeterie en bois noir du papier à lettre sans chiffre ; mais tout le papier qui était là était timbré aux initiales d'Hélène.

Choisissant alors quelques notes, écrites de sa main, dans un portefeuille qu'il avait tiré de sa poche, M. Rabutel les examina avec attention et se retourna enfin vers Hélène :

– Ma chère amie, lui dit-il, vous seriez bien aimable d'aller prendre du papier sur mon bureau et de me le rapporter : pendant ce temps, je vais préparer mes notes.

Et, ce disant, il regarda madame Rabutel de telle façon que l'idée ne vint même pas à la jeune femme de résister : elle sortit.

Resté seul, le docteur réfléchit un instant.

– Le cabinet de toilette n'a pas de fenêtre, se dit-il ; l'officier ne peut donc pas sortir : le tout est de gagner le matin.

Et il tira sa montre : elle marquait minuit et demi.

Hélène avait fait en toute hâte la commission de son mari : elle était si inquiète de l'avoir laissé seul chez elle, maître de la place !... Bientôt donc elle rentra, et elle se sentit un peu rassurée en voyant que le docteur était toujours assis en face de la table.

– Voici le papier !.... fit-elle, d'une voix un peu faible.

– Merci, répondit M. Rabutel.

Et il commença à écrire.

Mais, presque aussitôt, il s’interrompit.

– C’est une effrayante, histoire, dit-il, en se renversant dans son fauteuil, que celle de ce fou que j’ai examiné aujourd’hui !

Le pauvre homme était marié à une femme qu’il adorait. Depuis quelque temps il s’apercevait qu’elle accueillait avec trop de bienveillance les assiduités d’un officier ; et, comme il aimait sa femme, il voulut, à force d’attentions, la ramener à lui...

Mais il était trop tard.

Le docteur s’interrompit.

– Qu’avez-vous donc, ma chère Hélène ?... Comme vous êtes pâle !...

– Ce n’est rien... je vous assure... Continuez.

– Oh ! c’est bien simple !.... C’est l’éternelle histoire d’un homme trompé... qui se venge... – Une nuit, il rentre tard... – j’ai oublié de vous dire que ce pauvre homme était médecin...

Madame Rabutel était au supplice : son cœur battait à l’étouffer.

– Donc, il rentre tard : l’idée lui vient, en passant devant la chambre de sa femme, d’entrer chez elle pour lui souhaiter le bonsoir. Il la trouve agitée, émue. Avant d’ouvrir la porte, il lui avait semblé entendre parler...

... La vérité luit à ses yeux : l’officier devait être caché là. Le docteur était armé : dans notre profession, on sort souvent la nuit, et il est prudent d’avoir de quoi se défendre.... Moi aussi, j’ai toujours sur moi un revolver.

Et, tout en parlant, M. Rabutel tirait de sa redingote un petit revolver de poche et le tournait entre ses mains.

Hélène fit un geste de frayeur :

– Il sait tout, se dit-elle ; je suis perdue.

Et elle allait se jeter aux pieds de son mari, lorsque celui-ci reprit, avec un sourire ironique :

– Ne craignez-rien : j’ai l’habitude des armes, et il n’y a pas de danger que le coup parte... malgré moi.

Hélène se remit un peu.

Quant au docteur, il étudiait, sur la physionomie de madame Rabutel, l’effet de ses paroles. Il déposa négligemment le revolver sur la table à côté

de lui et continua :

– Le mari demanda brusquement à sa femme, où était son amant... Elle se jeta à ses pieds, lui jura qu'elle était innocente... Il haussa les épaules et commença ses recherches.... Enfin, comme cela devait être, il trouva l'officier. dans une armoire.

Et, comme par hasard, M. Rabutel regarda dans la direction du cabinet de toilette.

– Alors, poursuivit-il, il le tua d'un coup de pistolet ; ensuite il fit feu sur sa femme, qui tomba, elle aussi... Puis il voulut se tuer lui-même. – Mais, au bruit des détonations, les domestiques étaient accourus : on le saisit.... Il se défendit avec rage.... Il était fou.

– C'est affreux !... murmura Hélène, épouvantée.

– Sa femme n'était pas morte, reprit M. Rabutel : elle se rétablit. Écrasée de remords, elle entra au couvent. Quant à lui, il est resté fou quatre ans ; aujourd'hui il est guéri, et il demande à sortir de l'asile où on l'avait enfermé. – C'est pour cela qu'on m'a chargé de l'examiner.

Je lui ai parlé de sa vengeance, et il m'a répondu. avec beaucoup de calme, qu'il n'était pas fou lorsqu'il avait tué l'amant de sa femme, et que, si c'était à refaire, il le ferait encore :

« J'aimais cette femme de toutes les forces de mon âme, m'a-t-il dit ; je ne vivais que pour elle, et elle m'a brisé le cœur.... Est-ce qu'elle ne méritait pas la mort ?.... »

Je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire qu'il avait eu raison... N'est-ce pas aussi votre avis, ma chère Hélène ?

Mais madame Rabutel n'était pas en état de répondre : elle s'était affaissée dans son fauteuil, et elle n'aurait osé desserrer les lèvres, de peur d'éclater en sanglots.

– Décidément, lui dit son mari, je vois que vous êtes souffrante ce soir : couchez-vous, Hélène.... Je reste auprès de vous. Si vous avez besoin de quelque chose, vous n'aurez qu'à m'appeler.

Et, pendant que madame Rabutel obéissait machinalement, le docteur se remit à écrire.

La pauvre femme se coucha donc, – sans avoir osé pénétrer dans son cabinet de toilette, ce qui amena un triste sourire sur les lèvres de son mari.

Bientôt, voyant que le docteur continuait à travailler, elle reprit un peu de calme.

– S’il savait quelque chose, se dit-elle, il ne serait pas aussi tranquille.... Mais pourquoi, cependant, est-il venu ici ce soir ?... Pourquoi reste-t-il ?... Pourquoi m’a-t-il raconté cette histoire ?

Tout cela était mystère pour elle, et elle renonça bientôt à deviner la vérité. D’ailleurs une autre pensée la préoccupait : comment faire partir Villenoy ?

Une heure s’écoula.

Tout à coup, elle vit son mari se lever doucement : elle ferma les yeux et feignit de dormir.

Le docteur s’était approché d’elle : il ne fut pas dupe de ce sommeil simulé : il savait trop bien à quelles angoisses Hélène devait être en proie, pour croire qu’elle pût dormir. Et même il se sentait ému de la souffrance qu’il lui causait.

– Peut-être ai-je été trop cruel pour elle. pensa-t-il.

Mais non, se dit-il presque aussitôt, il le fallait !... Et Dieu veuille que la leçon profite !...

Puis il alla se rasseoir dans son fauteuil, mais de façon à être caché à sa femme par les rideaux du lit ; et il se mit à réfléchir.

De son côté, Hélène roulait dans sa tête une foule de moyens, plus impraticables les uns que les autres, pour faire échapper Villenoy. Et, plus le temps passait, plus ses inquiétudes augmentaient.

Enfin, lorsque quatre heures sonnèrent, elle voulut faire une dernière tentative.

Elle feignit de s’éveiller.

– Comment ! dit-elle, vous travaillez encore ?...

– Oui, repartit le docteur ; j’en ai pour toute la nuit.... Ne vous inquiétez pas de moi.

Il n’y avait pas à insister.

Hélène se tut, dévorant ses angoisses.

X

Enfin le jour parut.

Brisée par les émotions multiples qu'elle avait éprouvées, accablée de fatigue, épuisée au moral et au physique, Hélène avait fini par s'assoupir : mais son sommeil était agité, fiévreux.

Son mari la regardait dormir. En voyant ses traits pâlis et fatigués, il se sentait saisi de pitié. Il hésitait. Cet homme, qui, jusqu'alors, avait paru si ferme, flottait au moment d'exécuter la résolution qu'il avait prise, résolution du succès de laquelle dépendait tout le bonheur de sa vie dans l'avenir.

Peut-être même eût-il renoncé à ses projets, s'il ne se fût rappelé sa conversation de la veille avec madame Grandrieux, et ces paroles sanglantes que Blanche lui avait dites : « Toute la ville parle comme moi. »

Dès lors, en effet, qu'avait-il à ménager ?

– Toute la ville le sait, pensait-il, et l'on croit même que les choses sont allées plus loin... Cette femme me l'a dit ; et, si ce n'est pas vrai, ce le sera bientôt, car elle est au courant de tout, et elle n'hésitera pas à raconter ce qu'elle a appris, – ne fût-ce que pour se venger de M. de Villenoy !

L'offense a été publique. il faut donc que la réparation le soit aussi... Et puis enfin, ne dois-je pas faire en sorte que ce bellâtre de garnison n'ait pas de si tôt l'envie de renouveler ses tentatives ?...

Et, à cette idée, il jetait machinalement un regard sur la porte du cabinet de toilette.

Si le docteur avait pu voir Villenoy, s'il avait pu deviner ses angoisses et ses souffrances, il se serait estimé suffisamment vengé.

Le jeune homme, en effet, avait tout entendu, ainsi, du reste, que M. Rabutel l'avait espéré. Il avait compris que madame Grandrieux l'avait dénoncé, et que, par conséquent, le docteur n'ignorait rien. Lorsque celui-ci était entré dans le cabinet de toilette, Gontran s'était cru perdu... Puis il avait eu un moment d'espoir.

– Le docteur ne se doute peut-être pas de ma visite de ce soir !.... s'était-il dit.

Mais la conversation de M. Rabutel avec sa femme, l'épisode du revolver, qu'il avait deviné d'après les paroles qu'il entendait, tout ce qui s'était passé, tout ce qui s'était dit, dans la chambre d'Hélène, avait contribué à raviver ses inquiétudes.

Or, si brave qu'on soit, l'idée d'une mort sans défense est toujours effrayante ; et Villenoy, quoique ne manquant pas de courage, avait passé par les plus cruelles angoisses.

Mais enfin, s'apercevant que M. Rabutel n'agissait pas, il avait repris courage ; et maintenant il attendait avec anxiété le départ du docteur, pour tenter de s'échapper sans être vu, sans causer définitivement la perte de celle qu'il était venu séduire.

Ses tourments moraux se compliquaient encore d'une véritable souffrance physique : le coffre dans lequel il était caché était grand, plus grand, sans doute, qu'une caisse ordinaire ; mais Gontran était obligé cependant de s'y tenir courbé, les jambes repliées sous lui, et la fatigue de cette situation n'avait pas tardé à lui causer une douleur intolérable dans tous les membres : c'était le supplice de la *cage*.

Si seulement il avait pu se retourner, changer de position !... Mais il craignait de faire du bruit ; il entendait trop bien ce qui se passait dans la chambre d'Hélène pour n'être pas convaincu que le moindre craquement produit par ses mouvements y serait aussitôt perçu.

Il restait donc sans bouger, chaque minute augmentant son engourdissement d'abord... puis la torture réelle qui résultait pour lui de cette immobilité dans une même attitude.

La douleur devenait peu à peu si vive que les larmes lui montaient aux yeux.

Et le docteur ne s'en allait pas !

Les nerfs de Villenoy étaient surexcités à ce point qu'il avait peine à ne pas crier ; s'il ne s'était agi que de lui, il n'aurait pas hésité à sortir de sa cachette, au risque de tout ce qui pouvait arriver, au risque de se faire tuer, sans défense, à bout portant, comme un chien. Mais, après ce que le docteur avait dit à sa femme, c'eût été exposer à la mort Hélène, elle aussi ; et Villenoy, qui ne manquait pas de défauts, était incapable de tenir une conduite semblable, indigne d'un homme d'honneur.

Aussi souffrait-il en silence.

Peu à peu cependant, – après avoir sincèrement regretté d'être venu chez Hélène, et s'être reproché cent fois l'imprudence qu'il avait commise, – il en était arrivé à accuser la jeune femme de tout le mal, à la trouver maladroite, à la prendre en horreur, à se promettre qu'il ne la reverrait pas...

Il écoutait toujours. Quelquefois, n'entendant plus aucun bruit dans la chambre :

– Le docteur doit être parti, se disait-il.

Mais... fol espoir !...

– S'il en était ainsi, pensait-il bientôt, Hélène viendrait m'avertir !.... Puisqu'elle ne vient pas, c'est que son mari est encore avec elle.

Et il attendait.

Les heures lui paraissaient interminables...

Il était neuf heures du matin, lorsque madame Rabutel se réveilla en sursaut : elle avait fait. un songe horrible, et la sueur inondait son front.

En apercevant son mari à travers les dernières ombres de son sommeil, elle crut un instant à la réalité de son rêve :

– Grâce !.... murmura-t-elle d'une voix à peine intelligible. Ne me tuez pas !...

En entendant sa femme prononcer ces paroles, dont le sens lui échappa, mais dont le ton déchirant l'émut singulièrement, le docteur courut auprès d'elle.

– Qu'y a-t-il, ma chère Hélène ? Voulez-vous quelque chose ?

Ces mots, dits avec douceur, rappelèrent la jeune femme à la vérité de sa situation ; cependant elle ne répondit pas tout de suite : elle cherchait à rassembler ses idées, encore un peu confuses.

– Vous ne vous êtes donc pas couché ?... demanda-t-elle enfin.

– Non, mais j’aurai bientôt fini : il faut que je sorte avant dix heures.

Hélène, pour la première fois depuis la veille, se sentit un peu rassurée ; et pendant que son mari retournait s’asseoir auprès de la table et se mettait à écrire, elle se leva et passa une robe de chambre.

Enfin, vers neuf heures et demie, le docteur sonna :

– Dites à Jean, ordonna-t-il à la femme de chambre, qui attendait le coup de sonnette de sa maîtresse et qui parut aussitôt, d’aller me chercher deux portefaix et de me rapporter une corde d’une dizaine de mètres, épaisse comme mon petit doigt.

Et il reprit sa plume.

Madame Rabutel, très-intriguée, n’avait pas osé l’interroger.

Un quart d’heure plus tard, le domestique frappait à la porte :

– C’est la corde que monsieur a demandée... et les portefaix sont en bas.

– Faites-les monter, dit M. Rabutel.

– Ici ? demanda Hélène, avec étonnement.

Depuis quelques instants, en effet, madame Rabutel, croyant ses épreuves près d’être terminées, avait donné une marque d’audace. Elle s’était dirigée, d’un pas assuré, vers son cabinet de toilette, en avait ouvert la porte, et y était entrée, feignant de commencer ses ablutions.

– Oui, répondit le docteur simplement.

Et, quand le domestique se fut éloigné, il rejoignit sa femme.

– Il n’y a rien dans ce coffre ?... lui demanda-t-il, de l’air le plus naturel du monde.

Hélène, étonnée, faillit pousser un cri. Mais l’air calme de son mari la rassura de nouveau ; et, d’un ton ferme, elle répondit :

– Non.

– Vous en êtes bien sûre ?

Madame Rabutel hésita un instant. L’insistance du docteur la surprenait et l’effrayait. M. Rabutel ne l’interrogeait-il, donc que pour la convaincre de mensonge ?

– Il n’y a rien.... repartit-elle enfin.

Et, sentant le besoin de dire quelque chose de plus, elle ajouta :

– Pourquoi me demandez-vous cela ?

M. Rabutel attendait cette question.

– Parce que mon collègue Gerbert, fit-il négligemment, m’a demandé si je ne pourrais pas lui prêter une grande caisse pour quelques jours ; et.... comme ce coffre n’a point de compartiments.

Madame Rabutel faillit se trouver mal. Si le docteur avait achevé sa pensée, s’il avait dit un mot de plus, elle se jetait à ses pieds, pour lui tout avouer et lui demander pardon.

Mais le docteur n’acheva pas. Les portefaix, conduits par Jean, venaient d’entrer dans la chambre.

Hélène s’appuya contre le mur, épouvantée.

Qu’allait-il arriver ?

– Vous avez la clef du coffre ?... demanda M. Rabutel.

– Oui... je crois que oui...

Et la pauvre Hélène sentait ses dents claquer. tandis qu’elle répondait ainsi.

– Eh bien ?... fit le docteur.

– Quoi donc ?.

– Ayez l’obligeance de me chercher cette clef, car...

– Ah ! oui, c’est vrai ! Pardon ! Je suis distraite !...

Et madame Rabutel, affolée, faisait mine de chercher partout.

– Vous ne la trouvez pas ?... insista son mari.

– Non... Non... Je ne la trouve pas ; je ne sais ce que j’en ai fait.

– Tenez, là, je l’a perçois, dit enfin M. Rabutel ;... dans ce tiroir, que vous avez déjà ouvert plusieurs fois ;... merci bien !

C’en était fait ! Hélène s’éloigna jusqu’au bout de la chambre : elle ne voulait pas voir ce qui allait se passer.

M. Rabutel, revenu dans le cabinet de toilette, fit signe aux portefaix de s’approcher, et leur commanda de nouer fortement la corde autour de la caisse.

Et, pendant qu’on exécutait ses ordres, il prit dans sa poche un papier tout préparé, qu’il colla avec des pains à cacheter sur une traverse ; c’était l’adresse du destinataire.

Puis, feignant de ne point remarquer la pâleur d’Hélène, immobile et atterrée dans un coin de la chambre, il fit signe aux portefaix d’emporter le coffre.

– C’est rudement lourd !... dit l’un d’eux.

Le docteur ne répondit pas. Il jeta simplement un regard à sa femme : la malheureuse s’était laissée tomber dans un fauteuil : elle tremblait pour elle-même, pour Villenoy, qui allait être étouffé ; enfin elle craignait encore que l’officier, se sentant emporté, ne criât, pour en finir.

Rien ne justifia cette crainte.

– Où allons-nous ? demanda l’un des portefaix, le même qui avait déjà parlé.

– Tout près d’ici.... Suivez-moi.

Et M. Rabutel sortit, précédant les deux hommes, chargés de leur fardeau.

Une fois dans la rue, ses hésitations de la nuit le reprirent.

– Voyons ! se demandait-il, ne serait-il pas plus sage ?...

Mais les mots de madame Grandrieux bourdonnaient encore à ses oreilles : « On ne parle que de cela dans la ville. »

– Décidément, se dit le docteur, il me faut une vengeance publique.... –

Mais Hélène sera compromise !.... – Ne l’est-elle pas déjà ?... Madame Grandrieux me l’a assez répété !... Je la couvrirai, au contraire, en me montrant plein d’affection plein de respect pour elle, moi son mari, moi que personne ne soupçonnera d’accepter.... – Et puis.... Qui sait ? Elle se rejettera vers moi. et je la protégerai plus que jamais !

Cependant le docteur marchait toujours.

Sous sa conduite, les portefaix suivirent la rue Porte-Paris jusqu’au square Saint-Denis ; ils prirent alors la rue des Trois-Cailloux, à gauche, et débouchèrent bientôt sur la place Périgord.

Là, M. Rabutel s’arrêta, à quelques pas du café des officiers.

– Portez ce coffre au café Diollot, fit-il, pour les officiers du 21^e chasseurs.... Ne dites pas que c’est moi qui l’envoie, c’est inutile, et surtout, recommandez qu’on l’ouvre immédiatement !... Je vous attends ici : vous viendrez chercher votre salaire.

Les portefaix obéirent.

Il était alors dix heures, l’heure de l’absinthe : dans une salle particulière, qui leur était réservée au premier étage, un grand nombre d’officiers se

trouvaient réunis, lorsqu'un garçon les avertit qu'on venait d'apporter une caisse pour eux, et qu'il était recommandé de l'ouvrir immédiatement.

Une dizaine d'entre eux, pressés par la curiosité, laissèrent leur verre à demi plein et descendirent.

En approchant du coffre, déposé dans la salle basse du café, ils lurent l'adresse que le docteur y avait attachée :

A Messieurs les officiers du 21^e chasseurs, au café Diollot. – Urgent.

– Bon ! dit l'un des plus jeunes, c'est une attention d'un bourgeois d'Amiens, qui connaît l'argenterie bizarre de la pension et qui nous envoie la sienne pour le déjeuner.

– Urgent !.... s'écria un autre ; qu'est-ce qu'il y a donc là-dedans ?.... Un animal ?.... Un chien ?....

– Ouvrons toujours ! fit un troisième. Nous verrons bien !...

Et, tirant un canif de sa poche, il coupa la corde.

La clef était sur la serrure. On ouvrit, et l'on aperçut.... Villenoy !

Un immense éclat de rire.

Mais l'éclat de rire de commencé s'arrêta : le lieutenant ne donnait plus signe de vie.

– Il est mort !...

– On l'a tué !...

– Qui a apporté cette malle ?...

Ces interjections et vingt autres semblables se croisèrent dans la salle.

Cependant le major s'était approché. Il examina Villenoy :

– Ce n'est rien, messieurs, dit-il. Le lieutenant est évanoui, par suite du manque d'air... Dans quelques instants il reviendra à lui.

Sur les conseils du chirurgien, toutes les fenêtres furent ouvertes ; on fit circuler le plus d'air possible.

Quelques minutes s'écoulèrent, durant lesquelles les officiers commentèrent l'événement. Puis Villenoy reprit ses sens.

En se voyant au milieu de ses camarades, étendu sur des chaises du café, à côté de la malle restée ouverte, le jeune homme devint rouge, puis pâle : ses sourcils se froncèrent, ses yeux s'injectèrent.

– Ah ça ! mon cher, lui dit un de ses amis, nous expliquerez-vous ?....

– Rien !... Je ne puis rien dire !... fit Gontran d'un ton sec.

– Vous ne comprenez donc pas que c'est encore une histoire de femmes !... fit observer quelqu'un.

Maintenant que Villenoy était hors de danger, on se reprenait à rire de son aventure. – C'était bien ce que le docteur avait prévu.

– Ça pourrait faire le sujet d'une comédie intitulée *Don Juan dans une malle ou les Mémoires d'un grand séducteur*, murmura un officier, qui, comme beaucoup de ses camarades, n'aimait pas le lieutenant.

Gontran se redressa.

– C'est une comédie. qui se terminera en drame ! dit-il, blanc de colère.

– Pardon ! fit alors observer un vieux capitaine, m'est avis, messieurs, que, au lieu de plaisanter, nous devrions prendre une résolution... Car tout le régiment a été insulté dans la personne de M. de Villenoy.

– C'est évident, le capitaine a raison !.... murmuraient déjà quelques officiers. lorsqu'une voix s'éleva :

– Qui a insulté le régiment ?.... Qu'y a-t-il donc, messieurs ?....

C'était le colonel qui entra dans le café : on s'écarta respectueusement sur son passage.

Le colonel, jeune encore, était un bel homme, à la figure loyale et sympathique. Il était adoré de ses officiers, qui l'avaient vu charger à leur tête, sur les champs de bataille, et parmi lesquels son intrépidité et son sang-froid avaient passé en proverbe.

Tout le monde s'était tu.

– Eh bien ! messieurs, qu'y a-t-il ? reprit le colonel.... Si quelqu'un a insulté le régiment, il me semble que cela me regarde bien un peu !...

Un chef d'escadron s'avança alors et raconta ce qu'il savait, ce que tous savaient.

Le colonel fronça les sourcils.

– Monsieur de Villenoy !.... dit-il.

Et il entraîna Gontran à l'écart.

Après avoir causé quelques instants avec lui, il revint vers le groupe des officiers.

– Rassurez-vous, messieurs, dit-il d'un ton calme, personne n'a songé à insulter le régiment.

Et il ajouta, en appuyant intentionnellement sur les mots :

– Qui ne saurait être responsable des aventures... ridicules d'un jeune homme. trop léger.

Monsieur de Villenoy, conclut-il, après un silence, je vous autorise à demander réparation de l'offense qui vous a été faite... Ensuite, vous prendrez les arrêts.

XI

Après avoir payé les portefaix, le docteur était allé faire quelques visites : il rentra chez lui un peu avant onze heures et monta immédiatement dans la chambre de sa femme.

Hélène était en proie aux plus vives angoisses : son mari savait-il la vérité ? Tout semblait l'indiquer : ses conversations de la nuit, sa façon d'agir, les regards qu'il jetait sans cesse sur la porte du cabinet de toilette, et jusqu'à sa préoccupation de ne laisser paraître aucune émotion sur sa physionomie. Du reste, s'il ne la savait pas, n'allait-il pas l'apprendre quelques minutes plus tard ?

Il avait demandé à madame Rabutel si ce coffre lui était inutile, précisément pour pouvoir l'envoyer à un autre médecin de la ville, le docteur Gerbert : or il était évident pour Hélène que, en arrivant chez ce collègue, son mari s'empresserait d'ouvrir la caisse, afin de bien faire voir qu'elle remplissait les conditions demandées. Qu'arriverait-il alors ?.... et de quelle colère M. Rabutel ne se prendrait-il pas contre sa femme, qui n'avait pas craint de lui imposer une pareille humiliation ?...

D'autre part, si, par impossible, le coffre n'était pas ouvert ?... Hélène pouvait à peine s'habituer à cette idée.

– Mais alors il mourra ! se disait la pauvre femme, en songeant à Villenoy, et tout en surveillant le retour du docteur.

Ces pensées, et toute l'agitation qu'une nuit d'insomnie et d'inquiétude avait donnée à ses nerfs, causaient à madame Rabutel une souffrance insupportable : elle se sentait devenir folle... Elle aurait mieux aimé la certitude la plus désespérante que cette insoutenable incertitude.

Lorsque, par la fenêtre, elle aperçut son mari, elle fut prise d'un tremblement nerveux.

Le docteur paraissait soucieux ; il rentrait, la tête basse, les yeux fixés à terre, marchant lentement, comme un homme qu'une douleur accable ou qui médite une vengeance.

Hélène eut peur : qu'allait-il lui arriver ?

Une anxiété insurmontable s'était emparée d'elle, les battements de son cœur se précipitaient, elle se sentait incapable d'affronter le regard de son mari. Elle s'épouvantait à l'idée de la scène qui allait avoir lieu. elle songeait presque à s'y soustraire par la fuite, – lorsque la porte s'ouvrit : M. Rabutel entra.

Il était calme et froid ; rien ne semblait changé dans sa physionomie ni dans ses allures.

– Voilà qui est fait ! dit-il tranquillement, en allant vers la table sur laquelle il avait travaillé toute la nuit.

Et il se mit à ranger ses papiers, sans paraître remarquer la surveillance que sa femme exerçait sur ses moindres mouvements.

– Il ne sait rien ! se dit Hélène.

Cependant il était si invraisemblable que l'officier enfermé dans le coffre n'eût fait aucun mouvement durant le trajet, que la pauvre femme, rassemblant tout ce qui lui restait de courage, osa adresser à son mari cette question, singulièrement dangereuse :

– Le docteur Gerbert s'est-il montré satisfait de l'empressement que vous mettiez à lui rendre service ?

– Oui, sans doute.

– Et cette caisse lui a plu ?

– Oui ; d'ailleurs, il ne l'a pas ouverte.

Cependant, onze heures étaient sonnées ; Jean, le valet de chambre de M. Rabutel, vint de nouveau frapper à la porte.

– Entrez ! dirent ensemble Hélène et le docteur.

– Madame est servie ! répliqua Jean.

Et M. Rabutel et sa femme descendirent dans la salle à manger.

Pendant le repas, Hélène resta préoccupée.

– Évidemment, se disait-elle, le malheureux n’a pas été découvert, mais alors ?...

Et, inquiète, ainsi qu’elle l’était, du sort de Villenoy, c’est à peine si elle répondait à son mari, qui se montrait, comme à l’ordinaire, plus même qu’à l’ordinaire, empressé vis-à-vis d’elle.

Enfin, quand le déjeuner fut fini et que tous deux se trouvèrent seuls, le service de Jean étant terminé, M. Rabutel se leva et, s’approchant de sa femme :

– Vous paraissez encore souffrante, ma chère Hélène ; qu’avez-vous donc ? lui demanda-t-il, d’un ton où il y avait tant d’amour et tant de pitié qu’Hélène en fut émue.

Elle hésita à parler ; sa réponse, forcément mensongère, lui coûtait un certain effort.

– Rien, murmura-t-elle enfin.

– Mais cependant ?....

– Je me sens encore un peu de migraine, voilà tout.

M. Rabutel secoua la tête.

– C’est au moral que vous souffrez !.... dit-il.

Hélène tressaillit.

– Voyons !... Ayez confiance en moi !... Vous savez combien je vous aime...

Il lui prit la main.

– Non, je n’ai rien ! murmura Hélène ; je vous assure que je ne souffre pas !

– Vous paraissez triste, inquiète !.... Que craignez-vous ?.... Vous ai-je refusé quelque chose ? Vous ai-je contrariée en quoi que ce soit ?.... Dites : si je vous ai fait de la peine, je suis prêt à réparer mes torts.

A mesure qu’il parlait, une révolution se faisait dans l’esprit d’Hélène : la jeune femme ne pouvait plus admettre que son mari ne fût au courant de tout, et elle était profondément touchée de la bonté qu’il lui témoignait.

– Eh bien ?... demanda enfin le docteur, vous n’avez donc rien à me dire ?...

Et il lui serrait les mains dans les siennes, et il la regardait avec tendresse.

– Pardonnez-moi !.... s’écria tout à coup Hélène, en fondant en larmes.

Elle allait continuer, encouragée par un regard bienveillant, lorsque la porte s'ouvrit.

– Deux officiers demandent à parler à monsieur, pour affaire pressante.

Et le domestique déposa deux cartes sur une assiette, qu'il tendit au docteur.

Celui-ci fit un mouvement de mauvaise humeur.

– Je n'y suis pas ! dit-il.

Mais, en même temps, il jeta un regard sur les cartes, et lut, sur l'une d'elles, écrit au crayon :

« De la part de M. de Villenoy. »

Il rappela le domestique.

– Jean, cria-t-il, faites entrer chez moi !

A tout à l'heure, ma chère Hélène ; nous reprendrons cet entretien.

Et il se dirigea vers son cabinet.

La jeune femme avait entendu ces mots : *Deux officiers.... affaire pressante....* Elle avait vu que son mari, qui avait d'abord refusé de recevoir ces messieurs, avait changé d'avis subitement, après avoir lu quelques mots tracés sur l'une des cartes.

L'idée lui vint qu'il s'agissait de choses graves... d'un duel peut-être.

Sans bien se rendre compte de ce qui se passait ni de ce qu'elle allait faire, elle courut à la porte du cabinet de M. Rabutel ; et, saisie d'une curiosité invincible, désireuse avant tout de savoir, – elle écouta.

En ce moment, le docteur parlait.

– A quoi dois-je, messieurs, l'honneur de votre visite ?

– Nous venons, de la part de M. de Villenoy, vous demander une réparation par les armes, et vous prier de nous désigner deux de vos amis avec lesquels nous puissions régler les conditions de la rencontre.

Il y eut un silence.

Le cœur d'Hélène battait à se rompre.

– Soit, messieurs, répondit froidement le docteur, je suis aux ordres de M. de Villenoy !... Mais je tiens cependant à vous faire observer que c'est pure condescendance de ma part, et que, s'il y a un offensé, c'est moi.

Derrière la porte, Hélène appuya la main sur sa poitrine : elle étouffait.

– Mon Dieu ! monsieur, fit poliment l'un des officiers, nous n'avons pas à entrer dans ces considérations...

– Pardon ! messieurs, reprit avec dignité le docteur, je tiens à ce que vous sachiez ce qui s'est passé...

Depuis quelque temps déjà, M. de Villenoy fatiguait madame Rabutel de ses assiduités : je m'en étais aperçu, lorsque ma femme s'en plaignit à moi.

Espérant, que M. de Villenoy renoncerait à perdre son temps, je priai madame Rabutel de ne pas le chasser, et je continuai à le recevoir.

.... Comment votre ami voulut abuser de mon hospitalité, il ne vous l'a certainement pas dit. Déjà une fois il s'était introduit dans mon jardin, la nuit, et j'avais feint de ne – pas m'en apercevoir...

... La nuit dernière, il revint, et, trouvant ouverte la porte de la maison, il s'enhardit jusqu'à monter dans l'appartement de madame Rabutel. Ma femme était ici, avec moi. Quelques précautions que prit M. de Villenoy, nous l'entendîmes marcher ; nous montâmes à notre tour et nous nous assurâmes qu'il était caché.

... J'aurais pu le tuer, comme un voleur,... le faire arrêter... J'ai préféré agir de la manière que vous savez...

..... Et maintenant, messieurs, je n'ai rien à ajouter : dans deux heures mes amis seront chez vous.

Hélène se tenait à peine debout ; l'image de Villenoy s'était effacée peu à peu de son esprit, de son cœur ; mieux encore : elle admirait la conduite généreuse de son mari ; elle trouvait M. Rabutel grand et noble dans sa façon de faire à son égard ; elle s'exaltait pour son caractère de souveraine dignité ; elle l'aimait !... Mais aussi elle éprouvait une angoisse horrible, à l'idée que deux hommes allaient se battre pour elle, et que l'un de ces deux hommes était précisément celui par qui elle venait d'entendre prononcer ces paroles, qui s'étaient gravées si profondément dans son cœur.

Mais quoi ! Elle connaissait assez son mari pour savoir que rien ne l'empêcherait d'agir comme il l'entendrait, d'exécuter ce que sa dignité lui commandait.

Comme elle se sentait coupable !.... L'expiation commençait.

La porte de la rue se referma une première fois sur les officiers, puis une seconde fois... Hélène avait regagné sa chambre ; elle courut à la fenêtre et

vit passer son mari, calme, tranquille, comme à l'ordinaire.
Alors elle se laissa tomber à genoux et pria longtemps.

XII

Villenois avait été profondément humilié de son aventure ; il avait été blessé dans son amour-propre par les plaisanteries de ses camarades, et surtout par le mot cruel du colonel.

Il se sentait ridicule.

Le désir qu'il avait de se venger du docteur n'était pas le seul motif qu'il eût de provoquer M. Rabutel : il s'était dit qu'un duel seul pouvait le relever aux yeux de ses camarades.

Il comprenait fort bien, d'autre part, que la rencontre devait être sérieuse et qu'il devait en sortir ou vainqueur ou grièvement blessé, – une blessure légère ne pouvant que le rendre plus ridicule encore. C'est pourquoi il avait recommandé aux deux officiers qui lui servaient de témoins d'être *très-raides*, et d'imposer à son adversaire des conditions de nature à aggraver nécessairement le combat.

Un moment, il avait craint que M. Rabutel ne refusât de se battre avec lui. Le docteur, en effet, quelque galant homme qu'il fût, pouvait fort bien se retrancher derrière une foule de considérations sociales, justifiées par la profession qu'il exerçait.... Il pouvait surtout – et non sans quelque raison –

déclarer que Villenois n'avait aucun droit à la réparation qu'il lui demandait.... Il pouvait, enfin, revendiquer la qualité d'offensé, et soulever, sur ce point, une discussion délicate.

Aussi l'officier avait-il éprouvé un réel soulagement, lorsque ses amis étaient venus lui annoncer que M. Rabutel avait accepté, sans restriction, toutes les conditions qui lui avaient été soumises, et que le duel aurait lieu le lendemain matin, à cinq heures, dans le manège.

L'arme choisie était l'épée ; on devait se battre jusqu'à ce que l'un des adversaires se reconnût lui-même hors de combat.

C'était Villenoy qui avait insisté pour que cette condition fût imposée.

– Si le docteur me blesse légèrement, avait-il dit à ses témoins, je veux pouvoir continuer.... Il faut que je le tue, ou qu'on me rapporte !

Satisfait de voir que les choses marchaient comme il le désirait, et persuadé que ce duel, tout en lui rendant le prestige qu'il pensait avoir eu dans la ville, mettrait fin aux railleries plus ou moins discrètes de ses camarades, Villenoy crut devoir aller, comme tous les jours, dîner à la pension des officiers.

Il tenait à faire voir que la rencontre du lendemain ne le préoccupait guère, et qu'elle ne lui ôtait rien de son sang-froid.

Si fatigué qu'il fût, à la suite de la nuit précédente, et quelque désir qu'il eût de se reposer, il se rendit donc vers six heures à l'hôtel.

Les officiers, ses camarades, étaient presque tous présents lorsqu'il fit son entrée.

Il surprit des sourires qui l'irritèrent.

Mais que faire là contre ?

Il savait bien qu'il n'était pas aimé, et que, s'il cherchait querelle à quelqu'un, personne ne prendrait parti pour lui.

Comme il entra, un lieutenant s'approcha d'un air sérieux, et lui demanda simplement :

– Comment allez-vous ?

Ces paroles n'avaient rien de blessant mais Villenoy, mal disposé, y vit de l'ironie.

– Êtes-vous remis de votre fatigue ?... fit un autre.

– Nous craignons de ne pas vous voir ce soir, jouta un troisième.

Gontran, nous l'avons dit, comprenait fort bien l'intention moqueuse de ces questions ; mais elles étaient faites d'un ton si naturel, qu'il lui était impossible, quelque peu disposé qu'il fût à supporter la plaisanterie, de s'en formaliser.

Il tenta cependant de couper court à toutes ces interrogations, qui l'embarrassaient moins encore qu'elles ne l'agaçaient, et il répondit, avec

calme, par cette phrase où il y avait plus de rage contenue que de fanfaronnade :

– Je vais très-bien, et j’espère aller mieux encore, demain matin, lorsque je serai vengé.

Villenois connaissait assez ses camarades pour savoir qu’ils ne se moqueraient pas d’un homme qui allait se battre afin de laver l’injure faite à sa dignité. Il avait compté sur leur générosité : il ne s’était pas trompé. Si peu sympathique qu’il fût, on le laissa tranquille. Les poltrons seuls, en effet, traitent le duel comme une plaisanterie ; les hommes vraiment braves le considèrent toujours comme une chose grave, car ils ne l’admettent que sérieux.

Après le dîner, Gontran se rendit, comme à l’ordinaire, au café des officiers ; mais, épuisé de fatigue, il rentra chez lui plus tôt que de coutume.

A neuf heures, il était dans sa chambre ; et il allait se coucher, lorsque son domestique ouvrit la porte.

– La dame qui est venue il y a deux jours, demande si monsieur peut la recevoir.

– Je n’y suis pour personne ! se hâta de dire Villenois.

Mais, au moment où le domestique se retirait, madame Grandrieux parut derrière lui, dans l’encadrement de la porte.

– C’est moi ! dit-elle.

A sa vue, le lieutenant, qui se souvenait de ce que le docteur avait dit la veille à sa femme, tandis que lui-même se tenait caché dans le cabinet de toilette, ne put contenir un geste d’impatience ; mais, réprimant aussitôt sa colère :

– Nous allons voir ce qu’elle vient faire ici ! pensa-t-il.

Je ne m’attendais pas à votre visite, dit-il tout haut, assez sèchement.

Mais madame Grandrieux feignit de ne pas s’apercevoir du ton avec lequel ces mots étaient prononcés.

Elle s’avança vers le jeune homme et lui sauta au cou.

Villenois se dégagea un peu brusquement : Blanche lui inspirait presque de l’aversion.

– Vous m’avez fait bien de la peine hier au soir !... dit la jeune femme. Je vous attendais ; et j’ai été de fort méchante humeur contre vous ! Mais, en

apprenant ce qui s'est passé, j'ai tout oublié, et... je vous pardonne.

– C'est fort heureux !. grommela Gontran entre ses dents.

– Est-il donc vrai que vous allez vous battre avec le docteur ?

– Qui vous a dit cela ?

– Tout le monde ! Mais... vous ne vous battrez pas, n'est-ce pas ?.....

– Si ! répliqua sèchement l'officier.

– Non ! C'est impossible ! s'écria Blanche.

Et elle voulut de nouveau se jeter au cou du jeune homme.

Mais, cette fois, Gontran la tint à distance.

– Voyons, dit-il, finissons cette comédie !. Pourquoi êtes-vous venue ?

Blanche se récria.

– Comédie !.... fit-elle d'un ton digne.

– Eh ! De quel mot voulez-vous que je me serve ?... repartit Villenoy avec impatience.

– Ah ! dit Blanche en se laissant tomber sur un fauteuil, pourquoi me traitez-vous ainsi ?... J'étouffe !...

– Voulez-vous faire encore chercher M. Rabutel, pour vous soigner ?...

– Moi !

– Oui, comme hier au soir... A quoi bon nier ?... Je sais tout.... C'est vous qui nous avez dénoncés... et, en vérité, c'est un vilain rôle que vous avez joué là !...

Gontran s'attendait à voir madame Grandrieux se troubler, demander pardon, se défendre enfin, ne pouvant se disculper. Et, en effet, dans le premier moment, la jeune femme avait paru embarrassée. Mais elle se remit vite.

Quand Villenoy eut fini, quand il eut prononcé jusqu'au bout la tirade indignée que la colère et le dégoût lui avaient inspirée, au lieu des dénégations, des protestations auxquelles il s'attendait, il entendit avec une réelle stupéfaction madame Grandrieux lui répondre simplement :

– Oui, c'est vrai, c'est moi qui ai tout dit !

– Vous l'avouez ?....

– Oui... Mais j'ai une excuse... j'étais jalouse de cette femme !.... Je vous aime, Gontran !...

Le jeune homme haussa les épaules.

Cependant Blanche était sincère ; elle aimait réellement le lieutenant, et il lui était arrivé ce qui arrive à bien des femmes chez qui le sens moral n'est pas très-développé : elle n'avait pas hésité à commettre une lâcheté, presque une infamie, dans l'espoir de se conserver l'homme qu'elle adorait.

Aussi le geste de Villenoy, qu'elle avait remarqué, lui fit-il une impression profonde.

Comment ! C'était par passion qu'elle avait agi de la sorte, c'était pour le garder !... Et il ne voulait croire, ni à son amour, ni à la sincérité de son excuse, qui lui paraissait, à elle, si excellente !

– Vous doutez ?... murmura-t-elle tristement.

– Que m'importe ? fit durement le jeune homme.

Je ne vois dans votre conduite, ajouta-t-il, que ceci : vous vous êtes laissée aller à commettre une action lâche, que rien ne peut excuser.

Blanche, qui était assise en face de Villenoy, se laissa glisser à genoux en bas de son fauteuil.

– Puisque je t'aime, mon Gontran !.... s'écria-t-elle, très-émue, et en embrassant les deux mains du jeune homme, que celui-ci eut toutes les peines du monde à lui arracher.

– Encore une fois, répliqua-t-il, que m'importe ?... Je ne vous aime plus.... Je ne sais pas si je me pardonnerai jamais de vous avoir aimée.... Et, dans tous les cas, je ne vous reverrai de ma vie.

La jeune femme se leva toute droite ; elle jeta sur Villenoy un regard où la haine le disputait à l'amour, la colère à la tristesse, et elle sortit sans ajouter un mot.

Resté seul, Gontran se coucha et ne tarda pas à s'endormir. Son duel le préoccupait peu, mais quand bien même il en eût été autrement, la fatigue l'eût encore emporté.

Il ne se réveilla, le lendemain matin, que lorsque son *ordonnance* entra, vers quatre heures, dans sa chambre.

Il s'habilla rapidement, et il était prêt, depuis quelques instants déjà, lorsque ses amis vinrent le chercher. A cinq heures, il arrivait au manège, où il était rejoint presque aussitôt par le docteur et ses témoins.

M. Rabutel était fort calme.

Il n'avait même pas cette pensée pénible que sa femme pouvait être inquiète : en effet, il ne lui avait rien dit. — Il l'avait à peine vu depuis qu'il avait reçu les témoins de Gontran, — et, de son côté, Hélène, devine n'avait osé interroger son mari.

Les deux adversaires mirent habit bas : les épées furent engagées.

A la vue du docteur, Villenoy avait senti renaître en lui, plus ardent que jamais, le désir d'une prompte vengeance. M. Rabutel ne donnait aucun signe, ni d'émotion ni de raillerie ; et pourtant Gontran croyait voir sur sa physionomie quelque chose de moqueur qui l'irritait au suprême degré.

Il se jeta, comme un fou, sur son adversaire, mais celui-ci parait tous les coups avec un sang-froid peu ordinaire, et le lieutenant s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à forte partie.

Peu à peu, les mouvements de Gontran devinrent moins rapides ; le docteur s'en aperçut.

D'un froissement brusque, il fit sauter l'épée

Dans un mouvement trop brusque qu'il fit, il se découvrit ; mais le docteur, qui avait paré l'attaque, ne riposta pas.

Villenoy s'en aperçut.

— Est-ce qu'il me ménagerait ?.... pensa-t-il.

Exaspéré par cette idée, le lieutenant redoubla d'efforts : son jeu devint brutal, désordonné ; tout à coup le docteur étendit le bras.

L'officier, atteint au poignet, laissa tomber son épée.

— Ce n'est rien, dit-il

Et il ramassa son arme de la main gauche : il tirait également bien des deux mains.

Le combat recommença.

Villenoy, de plus en plus furieux, perdait peu à peu la tête : il portait coup sur coup, se découvrant à chaque instant.

Le docteur parait toujours, et toujours sans riposter.

Tout à coup l'épée de M. Rabutel atteignit l'officier à la main, — la main gauche, celle qui tenait l'épée maintenant. Villenoy voulut encore continuer ; mais, durant cette troisième passe, le docteur se contenta de parer et de rompre, cherchant seulement à fatiguer son adversaire.

Le lieutenant. L'officier, pâle, furieux, la ramassa encore ; mais, cette fois, ses doigts se raidissaient tout à fait.

Le docteur le tenait à sa merci.

De nouveau Villenoy fut désarmé.

Ses témoins, qui avaient tout compris, – la supériorité de M. Rabutel et les ménagements qu'il employait, – intervinrent alors et firent entendre à leur camarade qu'il était hors d'état de continuer.... ..

Un quart d'heure plus tard, le docteur rentrait chez lui. Comme il ouvrait sa porte, il entendit une fenêtre se refermer au-dessus de sa tête.

A peine avait-il fait quelques pas dans le vestibule, qu'Hélène parut.

Elle s'élança vers lui, se jeta à son cou.

– Tu n'es pas blessé !.... s'écria-t-elle.

– Non.

– Ah ! que j'ai eu peur !...

Et elle fondit en larmes, le front appuyé sur la poitrine de son mari.

Le docteur lui rendit caresse pour caresse : il était aimé : il pouvait oublier le passé.

XIII

Les blessures de Villenoy étaient légères : elles avaient suffi, dans le premier moment, à paralyser ses mouvements, mais elles n'avaient aucune importance, et, trois ou quatre jours après le duel, il n'en était plus question.

C'était bien là, du reste, ce qui désolait l'officier : il comprenait que M. Rabutel l'avait épargné, et il aurait donné tout au monde pour avoir été grièvement blessé par cet homme, qui paraissait avoir joué avec lui.

Avant la rencontre, il était ridicule ; il avait provoqué le docteur pour ne plus l'être ; or maintenant il l'était plus encore, et ce duel, n'avait pu que fournir un nouveau motif aux sourires de ses camarades.

Seul chez lui, – on sait qu'il était aux arrêts – il réfléchissait à ce qui s'était passé, et se sentait de plus en plus humilié. Si son service l'appelait au dehors, il évitait toutes les rencontres ; partout il voyait des sourires, il entendait des chuchotements, il devinait des moqueries, – partout, là même où il n'y avait rien. Son imagination lui faisait aggraver les choses : cela revenait de la monomanie.

En dehors des exigences de son service, Villenoy éprouvait une joie âpre à sentir qu'il lui était défendu de sortir, et il passait de longues heures à réfléchir sur les impossibilités de la vie qui allait lui être faite ; lorsque le temps de sa punition serait écoulé.

– Évidemment, se disait-il, tout le monde, en ville, se moquera de moi ; aujourd'hui déjà, je suis la fable d'Amiens : je ne peux plus rester ici.

Dans cette situation d'esprit, le jeune homme prit une grave résolution. Dès que ses arrêts furent levés, il se rendit chez le colonel. Ce n'était là, du reste, qu'une démarche ordonnée et réglementaire ; mais Villenoy profita de

cette visite pour annoncer à son chef la demande qu'il se proposait de faire officiellement le jour même.

– Mon colonel, lui dit-il, il n'est convenable. ni pour le régiment, ni pour moi. que les choses restent telles qu'elles sont.

– C'est mon avis.

– C'est pourquoi, mon colonel, je me propose de vous faire demander un congé, parla voie hiérarchique, en attendant qu'on ait bien voulu accepter ma démission, qui vous sera remise.

Le colonel considérait que Gontran de Villenoy était un médiocre officier ; le premier moment de surprise passé, il fut donc charmé de la décision du jeune homme, et l'en félicita.

– Vous avez raison, lui dit-il ; j'accorderai le congé qui me sera demandé pour vous, et, quant à votre démission, je ferai tout mon possible pour qu'elle soit rapidement acceptée au ministère.

Le jour même. Villenoy quittait Amiens.... sans s'occuper de madame Rabutel ni de madame Grandrieux.

Cette dernière se consola vite. du reste, et – s'il faut en croire la chronique scandaleuse de la ville. – donna bientôt au lieutenant un capitaine pour successeur.

Quant à madame Habutel, elle avait tout avoué au docteur : mais celui-ci l'avait interrompue. en lui répondant simplement que le passé était oublié, qu'il ne devait plus en être question.

Touchée de la générosité et de l'amour de son mari, de cet homme qu'elle avait pu un instant méconnaître, la jeune femme avait, senti une transformation s'opérer en elle ; elle s'était prise à aimer follement M. Rabutel.

Cependant cette histoire avait fait grand bruit dans Amiens. Comme il arrive toujours en pareil cas, deux camps s'étaient formés : celui des défenseurs d'Hélène, qui croyaient à la version imaginée par son mari, et celui de ses adversaires, qui la prétendaient coupable. Bref, dans cette ville où l'on s'occupe aussi volontiers, sinon plus volontiers, des affaires de son voisin que des siennes, on ne parlait plus que de cela. Il en résultait que madame Rabutel était accueillie, dans plusieurs maisons, avec une froideur marquée ; elle s'en apercevait et en souffrait vivement.

Un matin, se trouvant dans le cabinet de son mari, elle aperçut, au milieu des autres papiers, une grande lettre carrée dont elle s'empara.

– Tiens ! C'est une invitation, cela !...

Et, sans regarder la suscription, elle déchira l'enveloppe, d'où s'échappa, en effet, une carte imprimée.

Madame Rabutel ne jela qu'un regard sur cette carte.... Puis, la laissant sur le bureau du docteur, elle se leva et sortit brusquement.

En arrivant dans sa chambre, elle fondit en larmes.

Hélène n'avait jamais rien dit à son mari de la froideur qu'on lui marquait dans certains salons. ni de l'humiliation qu'elle en éprouvait, mais le docteur avait tout deviné, et, à l'instant même, la sortie inattendue de sa femme l'avait frappé. Il regarda à son tour la carte : elle était ainsi libellée :

« Monsieur et madame Bernard prient M. Rabutel de leur faire l'honneur de venir passer » la soirée chez eux le
» On dansera au piano. »

Il ramassa l'enveloppe : décidément il était seul invité.

Le docteur comprit.

Ce matin-là, au déjeuner, il évita d'interroger sa femme ; mais il vit qu'elle avait pleuré, et, lorsqu'il la retrouva, le soir, à l'heure du dîner, il fit la même remarque.

Après le dîner, il passa dans son cabinet, et là. le coude appuyé sur son bureau, la tête dans les mains, il réfléchit longtemps.

Enfin. se levant résolûment :

– Allons ! murmura-t-il, il le faut : le bonheur d'Hélène est à ce prix.

Et il alla rejoindre sa femme dans le salon.

– J'espère, lui dit-il. lorsqu'il fut depuis quelques minutes assis auprès d'elle, qu'on me laissera tranquille ce soir, et que je pourrai rester avec vous.

Du reste, il faut bien que mes malades s habituent à se passer de moi !.

– Comment cela ?...

– Oui... je suis las de l'existence que je mène !.... Si grande que soit ma clientèle à Amiens, je ne serai jamais, ici, qu'un médecin de province, et je n'arriverai jamais à la notoriété qui a été le but de ma vie.

C'était la première fois que le docteur parlait à Hélène d'ambitions qu'il n'avait jamais paru avoir jusqu'alors. –

– Il me prend parfois de vifs regrets de ne m'être pas établi à Paris : – je ne sais si je me trompe – mais je crois qu'il en serait encore temps.

– Comment ! Vous voudriez quitter Amiens ? fit Hélène, qui avait compris l'intention de son mari, et qui était particulièrement touchée de la façon délicate dont cette intention était exprimée.

– Oui... si vous y consentez toutefois !...

Madame Rabutel. devinant le sacrifice que faisait le docteur, hésitait à l'accepter.

– Mais.... ici, répliqua-t-elle, votre clientèle est acquise : en partant, vous perdez le bénéfice de cinq ans de travail.

– Qu'importe !... Je suis encore assez jeune pour me reformer une autre clientèle ailleurs : du reste, ce n'est qu'à Paris qu'on peut se distinguer et devenir célèbre.... Et puis Paris vous offrira plus de distractions.... Depuis quelque temps, vous êtes triste !...

Et le docteur déposa un tendre baiser sur le front de sa femme.

Hélène était de plus en plus émue.

– Dieu, que tu es bon !.... s'écria-t-elle.

Et elle se jeta dans les bras de son mari.

Un mois plus tard, tous deux quittaient Amiens pour s'installer à Paris, où M. Rabutel réussit à merveille, et où il trouve la récompense de son travail et de ses fatigues dans j'amour passionné de sa femme.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Un scandale en province : un mari, par Pierre L'Estoile

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65018222>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. UN - SCANDALE EN PROVINCE
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
 13. Chapitre XIII
 14. Chapitre XIV
 15. Chapitre XV
 16. Chapitre XVI
 17. Chapitre XVII
 18. Chapitre XVIII
3. UN MARI
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX

10. Chapitre X
11. Chapitre XI
12. Chapitre XII
13. Chapitre XIII
4. À propos de cette édition numérique